

# Douglas Adams

## Un cheval dans la salle de bains



folio  
**SF**

Douglas Adams

# Un cheval dans la salle de bains

DIRK GENTLY,  
DÉTECTIVE HOLISTIQUE, I

*Traduit de l'anglais  
par Jean Rosenthal*



Gallimard

*Titre original :*  
DIRK GENTLY'S HOLISTIC DETECTIVE AGENCY

© CUP Ltd, 1987.  
© Éditions Gallimard, 2003,  
*pour la traduction française.*  
ISBN : 2-070-42682-9

Douglas Adams (1952-2001) a exercé tour à tour les métiers de brancardier, charpentier, vendeur de poulaillers, gorille, avant de se tourner vers l'écriture pour la radio et la télévision, où il développera son aptitude à manier l'absurde et le *nonsense*.

Il est essentiellement connu en France pour sa série du *Guide galactique*, *space opera* loufoque et délirant proche de l'esprit des meilleurs Monty Python, qui a remporté un succès considérable dans les pays anglo-saxons. Adapté d'un feuilleton radiophonique diffusé sur la BBC entre 1978 et 1980, *Le Guide galactique* a également connu les honneurs d'une transposition télévisuelle kitschissime parfaitement inoubliable.

## *Note de l'auteur*

Les descriptions du collège de Saint Cedd que l'on trouvera dans ce livre, dans la mesure où elles présentent une certaine précision, doivent un peu aux souvenirs que j'ai gardés du collège Saint John à Cambridge, bien que j'aie emprunté aussi indifféremment à d'autres collèges. En réalité, Sir Isaac Newton était au Trinity College et Samuel Taylor Coleridge au Jesus College.

Le fait est que Saint Cedd est un montage totalement fictif, qu'aucun rapprochement n'est voulu entre un établissement ou un personnage de ce livre et un établissement ou des personnes, vivantes, mortes ou errant dans la nuit en proie à d'horribles tourments.

Ce livre a été écrit et mis en page sur un ordinateur Apple Macintosh Plus et une imprimante Laser Writer Plus, en utilisant le matériel de traitement de texte MacAuthor.

Le texte terminé a ensuite été imprimé en utilisant une Linotron 100 à The Graphics Factory, Londres SW3, pour obtenir une image à haute résolution du texte. Tous mes remerciements à Mike Glover d'Icon Technology pour son concours dans cette opération.

Enfin, mes remerciements tout particuliers vont à Sue Freestone pour son assistance qui a permis de donner naissance à ce livre.

DOUGLAS ADAMS.  
Londres, 1987.

# 1...

Cette fois, il n'y aurait pas de témoin.

Cette fois, il n'y avait que la terre désolée, un roulement de tonnerre et le début de cet interminable petit crachin du nord-est qui semble accompagner un si grand nombre des événements les plus importants du monde.

Les tempêtes de la veille et de l'avant-veille, comme les inondations de la semaine précédente, s'étaient calmées. Le ciel était encore lourd de pluie, mais tout ce qui tombait en fait dans la pénombre du soir qui arrivait, c'était une sorte de triste bruine.

Du vent balayait la plaine qui s'assombrissait, venait frapper les collines basses et s'engouffrait dans une petite vallée où se dressait un édifice, une sorte de tour, isolée dans un cauchemar de boue, et un peu penchée.

C'était un moignon noirci de tour. Il se dressait comme une excroissance du magma jaillissant d'une des fosses les plus pestilentielles de l'enfer, et la tour était penchée suivant un angle étrange, comme si elle était écrasée par quelque chose d'encore plus impressionnant que son poids, pourtant non négligeable. On aurait dit un objet mort, mort depuis une éternité.

Le seul mouvement était celui d'un fleuve de boue qui coulait paresseusement au fond de la vallée après la tour. À environ deux kilomètres, la rivière se précipitait dans un ravin et disparaissait sous terre.

Mais, comme le soir tombait, il devint évident que la tour n'était pas totalement dénuée de vie. Il y avait dans ses profondeurs une pâle lumière rouge.

Cette lumière était tout juste visible – sauf, bien sûr, qu'il n'y avait personne pour la voir, pas de témoin, pas à cette heure-là – mais c'était néanmoins une lumière. Toutes les quelques

minutes, elle devenait un peu plus forte et un peu plus vive, puis pâlissait lentement jusqu'à presque s'éteindre. En même temps, un bruit sourd et pénétrant, porté par le vent, s'amplifiait jusqu'à une sorte de plainte, puis à son tour déclinait misérablement.

Du temps passa, puis une nouvelle lueur apparut, une lumière plus petite et mobile. Elle émergea au niveau du sol et se mit à évoluer en suivant la circonférence de la tour et en s'arrêtant de temps en temps dans son trajet. Puis la lumière et la silhouette qu'on distinguait tout juste la tenant à bout de bras, disparurent une fois de plus à l'intérieur.

Une heure s'écoula et l'obscurité alors était totale. Le monde semblait mort, la nuit vide.

Puis la lueur réapparut près du faîte de la tour, sa force cette fois s'amplifiant de façon plus délibérée. Elle atteignit bien vite une intensité qu'elle avait déjà connue et continua à croître régulièrement. Le son pénétrant qui l'accompagnait se fit plus aigu et plus strident jusqu'à devenir un hurlement plaintif. Le hurlement continua à hurler jusqu'à devenir un bruit aveuglant et la lumière un rougeoiement assourdissant.

Et puis, brusquement, et le bruit et la lumière cessèrent.

Il y eut une milliseconde d'obscurité silencieuse.

Une nouvelle lumière d'une stupéfiante pâleur se souleva et se gonfla des profondeurs de la boue au pied de la tour. Le ciel se crispa, une montagne de boue fut secouée de convulsions, la terre et le ciel s'affrontèrent en rugissant, il y eut une roseur horrible, une brusque verdeur, une orangeur persistante qui vint teinter les nuages, puis la lumière sombra et la nuit retrouva sa hideuse obscurité. On n'entendait plus d'autre bruit que le doux ruissellement de l'eau.

Mais le matin, le soleil se leva avec un éclat inaccoutumé sur une journée qui était, qui semblait être ou qui du moins aurait semblé être, s'il y avait eu là quelqu'un à qui il aurait pu sembler être quelque chose, plus chaud, plus clair et plus brillant, un jour pour tout dire plus animé qu'aucun qu'on eût encore connu. Les eaux claires d'une rivière couraient dans les restes fracassés de la vallée.

Et le temps se mit sérieusement à passer.

## 2...

Tout en haut d'un promontoire rocheux, un Moine électrique était juché sur un cheval qui s'ennuyait. De sous son capuchon de tissu rugueux, le Moine fixait d'un regard qui ne cillait pas une autre vallée qui était en train de lui poser un problème.

La journée était chaude, le soleil brillait dans un ciel vide et un peu brumeux pour frapper les roches grises et l'herbe rare et desséchée. Rien ne bougeait, pas même le Moine. La queue du cheval bougeait un peu, s'agitant légèrement pour essayer de remuer un peu d'air, mais c'était tout. À part cela, rien ne bougeait.

Le Moine électrique était un de ces appareils conçus pour vous éviter un effort, comme un lave-vaisselle ou un magnétoscope. Les lave-vaisselle lavaient à votre place des assiettes fastidieuses, vous évitant ainsi la peine de les laver vous-même, les magnétoscopes regardaient à votre place de fastidieux programmes de télévision, vous évitant ainsi le mal de les regarder vous-même ; les Moines électriques croyaient des choses pour vous, vous épargnant ainsi ce qui devenait une tâche de plus en plus lourde, celle de croire à toutes les choses que le monde s'attendait à vous voir croire.

Ce Moine électrique, malheureusement, à la suite d'une défaillance technique, s'était mis à croire toutes sortes de choses, plus ou moins au hasard. Il commençait même à croire en des choses qu'on avait du mal à croire à Salt Lake City. Il n'avait bien sûr jamais entendu parler de Salt Lake City. Il n'avait pas davantage entendu parler d'un quintillion, ce qui correspondait approximativement au nombre de kilomètres qui séparaient cette vallée du lac Salé dans l'Utah.

Le problème avec la vallée était le suivant : le Moine était convaincu que la vallée et tout ce qui s'y trouvait et tout ce qui l'entourait, y compris le Moine lui-même et le cheval lui-même,

étaient d'un rose pâle uniforme. Cela créait certaines difficultés pour distinguer une chose d'une autre et par là même cela rendait impossible de faire quoi que ce fût ni d'aller où que ce fût, ou en tout cas c'était difficile et dangereux. D'où l'immobilité du Moine et l'ennui du cheval qui en son temps avait dû supporter bien des idioties mais qui était secrètement persuadé que c'était là une des plus idiotes.

Depuis combien de temps le Moine croyait-il à ces choses ? Eh bien, pour ce qui était du Moine, depuis toujours. La foi qui déplace des montagnes ou du moins qui croit au mépris de toute évidence qu'elles sont roses, était une foi solide et durable, un roc contre lequel le monde pouvait lancer tout ce qu'il voulait sans pour autant l'ébranler. En pratique, le cheval le savait, ça durait en général vingt-quatre heures.

Que dire alors de ce cheval qui avait bel et bien son opinion et qui se montrait sceptique sur certaines choses ? Un comportement peu commun pour un cheval, n'est-ce pas ? Peut-être s'agissait-il d'un cheval peu commun ?

Mais non. Bien que ce fût assurément un beau spécimen bien bâti de son espèce, il n'en était pas moins un cheval parfaitement ordinaire, tel qu'une évolution convergente en a produit dans bien des endroits où l'on trouve la vie. Ils ont toujours compris bien plus qu'ils ne le laissent voir. Il est difficile d'être monté toute la journée chaque jour par une autre créature sans se former une opinion sur elle.

D'un autre côté, il est parfaitement possible de monter toute la journée chaque jour une autre créature sans avoir sur elle la moindre idée.

Lorsque l'on construisit les premiers modèles de ces Moines, on jugea important qu'on pût aussitôt les reconnaître comme des objets artificiels. Il ne fallait pas courir le danger de les voir ressembler à des êtres réels. On ne voudrait pas voir son magnétoscope paresser toute la journée sur le canapé tout en regardant la télé. On ne voudrait pas le voir se curer le nez, boire de la bière ou commander des pizzas.

Les Moines furent donc construits avec le double souci d'une conception originale et de la possibilité pour eux de monter à cheval. C'était important. Les gens et même les choses

paraissaient plus sincères à cheval. On estimait donc que deux jambes étaient plus convenables et meilleur marché que le choix normal de dix-sept, dix-neuf ou vingt-trois ; on donna à la peau des Moines une apparence rosée et non pas violacée, et une consistance douce et lisse et non pas granuleuse. On ne leur donna aussi qu'une bouche et qu'un nez, mais on ajouta un œil supplémentaire, ce qui leur en faisait deux en tout. Étrange créature en vérité. Mais qui excellait à croire les choses les plus invraisemblables.

Ce Moine-ci avait commencé par se tromper quand on lui avait tout simplement donné trop de choses à croire en un seul jour. Il s'était trouvé par erreur branché sur un magnétoscope qui suivait simultanément onze canaux de télévision et cela fit sauter chez lui tout un ensemble de circuits illogiques. Le magnétoscope, bien sûr, n'avait qu'à les regarder. Il n'avait pas à y croire. C'est pour cela que les manuels d'utilisation sont si importants.

Aussi, après une semaine frénétique passée à croire que la guerre était la paix, que le bon était mauvais, que la lune était faite de bleu d'Auvergne et que Dieu avait besoin d'un tas d'argent pour envoyer à une certaine boîte postale, le Moine commença à croire que 35 pour cent de toutes les tables étaient hermaphrodites, et là-dessus il tomba en panne. L'homme du magasin dont provenait le Moine déclara qu'il faudrait remplacer tout le circuit imprimé, puis il fit remarquer que les nouveaux modèles améliorés de Moines Plus étaient deux fois plus puissants, qu'ils disposaient d'un système polyvalent entièrement nouveau de Capacité négative qui leur permettait de garder simultanément en mémoire seize idées totalement différentes et contradictoires sans provoquer aucune erreur irritante, qu'ils étaient deux fois plus rapides et au moins trois fois plus loquaces, et qu'on pouvait en avoir un tout neuf pour moins que le prix du remplacement du panneau central sur l'ancien modèle.

Donc, affaire réglée.

Le Moine défectueux fut abandonné dans le désert où il pouvait croire ce qui lui plairait, y compris qu'il avait été traité

bien injustement. On le laissa garder son cheval, puisque les chevaux étaient si bon marché à fabriquer.

Pendant un certain nombre de jours et de nuits, qu'il crut tantôt être trois, quarante-trois et cinq cent quatre-vingt-dix-huit mille sept cent trois, il erra dans le désert, mettant sa simple confiance de Moine électrique dans les rochers, les oiseaux, les nuages et dans une forme qui n'existant pas d'asperges géantes, jusqu'au moment où il finit par arriver à cet endroit, sur ce haut rocher dominant une vallée qui, malgré la profonde ferveur avec laquelle le Moine en était persuadé, n'était pas rose. Pas le moins du monde.

Le temps passa.

### 3...

**Le temps passa.**

**Susan attendait.**

Plus Susan attendait, plus la sonnette de la porte ne sonnait pas. Ni le téléphone. Elle regarda sa montre. Elle avait l'impression que le moment maintenant était venu où elle pouvait légitimement commencer à se sentir agacée. Bien sûr, elle était déjà agacée, mais c'était pour ainsi dire sur son temps à elle. Ils étaient bien maintenant dans son temps à lui, et même en tenant compte de la circulation, des imprévus, d'un certain flou dans ses horaires et de sa lenteur, cela faisait maintenant bien plus d'une demi-heure qu'était passé le moment qui, avait-il insisté, était l'heure limite à laquelle ils pouvaient se permettre de partir, alors elle ferait mieux d'être prête.

Elle essaya de s'inquiéter en pensant qu'il lui était arrivé quelque chose de terrible, mais elle n'en croyait rien. Rien de terrible ne lui arrivait jamais, même si elle commençait à se dire qu'il était grand temps que cela se produisît. Si rien de terrible ne lui arrivait très bientôt, peut-être s'en chargerait-elle elle-même. Tiens, c'était une idée.

Elle se jeta avec agacement dans le fauteuil pour regarder les informations à la télévision. Les informations l'agaçaient. Elle appuya sur un bouton du contrôle à distance et regarda un moment un autre programme sur une autre chaîne. Elle ne savait pas ce que c'était, mais cela aussi l'agaça.

Peut-être devrait-elle téléphoner. Non, sûrement pas. Peut-être que si elle téléphonait, lui allait l'appeler au même moment et n'arriverait pas à la joindre.

Elle refusa d'admettre que l'idée même de le faire l'avait traversée.

Bon sang, où était-il donc ? Mais qui se souciait de l'endroit où il était ? Pas elle en tout cas, ça c'était sûr.

Trois fois de suite, il avait fait ce coup-là. Trois fois de suite, ça suffisait. Une fois de plus elle passa rapidement d'une chaîne à l'autre. Il y avait une émission sur les ordinateurs avec de nouveaux développements dans le domaine de ce qu'on pouvait faire avec des ordinateurs et de la musique.

Ça suffisait. Ça suffisait vraiment. Elle savait qu'elle s'était dit que ça suffisait seulement quelques secondes plus tôt, mais cette fois ça suffisait vraiment, définitivement.

Elle se leva d'un bond et se dirigea vers le téléphone, empoignant au passage son Filofax. Elle feuilleta rapidement l'agenda et composa un numéro.

« Allo, Michael ? Oui, c'est Susan. Susan Way. Vous m'aviez dit de vous appeler si j'étais libre ce soir et je vous avais répondu que je préférerais mourir dans un fossé, vous vous rappelez ? Eh bien, je viens tout à coup de découvrir que je suis libre, absolument, complètement et totalement libre et qu'il n'y a pas un fossé convenable à des kilomètres à la ronde. Rappliquez pendant que vous avez votre chance, voilà le conseil que je vous donne. Je serai au club Tanger dans une demi-heure. »

Elle passa ses chaussures et son manteau, s'arrêta en se rappelant qu'on était jeudi et qu'elle devrait mettre une cassette extra-longue sur le répondeur et, deux minutes plus tard, elle franchissait le seuil de la porte. Quand enfin le téléphone se mit à sonner, le répondeur annonça d'une voix suave que Susan Way ne pouvait pas pour l'instant répondre au téléphone, mais que si la personne qui appelait voulait bien laisser un message, elle rappellerait dès que possible. Peut-être.

## 4...

C'était une frisquette soirée de novembre, du genre classique.

La lune semblait pâlotte et blême, comme si elle ne devrait pas être dehors par une nuit pareille. Elle s'était levée sans entrain et flottait comme un spectre malade. Se découpant en silhouette sur son disque aux contours vagues et flous dans l'humidité qui montait des marais insalubres, se dressait l'assemblage des tours et des tourelles du collège Saint Cedd de Cambridge, une profusion fantomatique de constructions jetées à travers les siècles, le médiéval côtoyant le victorien, le néoclassique auprès du Tudor. Ce n'était qu'en s'élevant à travers la brume qu'elles semblaient vaguement se rattacher l'une à l'autre.

Entre elles s'agitaient des personnages, se hâtant d'une pâle flaue de lumière à une autre, frissonnant, laissant des panaches de buée qui se repliaient derrière eux dans le froid de la nuit.

Il était sept heures. Un grand nombre de ces silhouettes se dirigeait vers le réfectoire du collège qui séparait la première cour de la seconde et d'où ruisselait comme à regret une chaude lumière. Deux personnages en particulier semblaient mal assortis. L'un d'eux, un jeune homme, était grand, mince et anguleux ; même emmitouflé dans un grand manteau sombre, il marchait un peu comme un héron vexé.

L'autre était petit, rondouillard et se déplaçait avec une agitation maladroite, comme un groupe de vieux écureuils essayant de s'échapper d'un sac. Il avait assurément un certain âge mais extrêmement difficile à déterminer. Si l'on choisissait un nombre au hasard, sans doute était-il un peu plus âgé que cela. Mais... Bref, impossible de le dire. Son visage assurément était sillonné de rides et le peu de cheveux qui s'échappaient de

sous son bonnet de laine rouge étaient clairsemés, blancs, et ils avaient apparemment des idées bien à eux sur la façon de se disposer. Lui aussi était enveloppé dans un gros manteau, mais il portait par-dessus une robe aux plis amples avec une ganse violette très fanée, insigne de sa charge académique bien particulière.

Tandis qu'ils marchaient, c'était l'aîné des deux qui faisait toute la conversation. Il désignait sur le chemin des points intéressants, en dépit du fait qu'il fit trop sombre pour en distinguer aucun. Le plus jeune disait : « Ah oui » et « Vraiment ? Comme c'est intéressant... » et « Tiens, tiens, tiens » et « Bonté divine ». Tout cela en hochant la tête avec gravité.

Ils s'engouffrèrent, non par l'entrée principale, mais par une petite porte sur le côté est de la cour. Elle donnait sur la salle de réunion des Anciens et une antichambre aux lambris de bois sombre où les membres du conseil du collège se rassemblaient pour claquer dans leurs mains et faire des « brrrrrrr » avant de gagner, par l'entrée qui leur était réservée, la table d'honneur.

Ils étaient en retard et se débarrassèrent en hâte de leurs manteaux. L'opération se trouvait compliquée pour le plus âgé des deux par la nécessité préalable d'ôter sa robe de professeur puis de la remettre une fois qu'il avait ôté son manteau, de fourrer alors son chapeau dans sa poche, de se demander ensuite où il avait mis son écharpe, de s'apercevoir qu'il ne l'avait pas emportée, puis de chercher dans sa poche de manteau son mouchoir, de partir à la recherche de ses lunettes dans son autre poche pour finir par les trouver fort inopinément enroulées dans son écharpe qu'il avait bien emportée après tout mais qu'il n'avait pas mise malgré le vent âpre et humide soufflant comme l'haleine d'une sorcière du fond des marais.

Il poussa devant lui le jeune homme dans la salle et ils prirent les deux dernières places vacantes à la table d'honneur, bravant un déploiement de lèvres pincées et de sourcils froncés pour avoir osé interrompre la prière en latin.

La salle était pleine ce soir-là. Elle était toujours plus volontiers fréquentée par les étudiants durant les mois froids. Ce qui était plus inhabituel, la salle était éclairée avec des

bougies, comme elle ne l'était plus maintenant qu'en de très rares occasions. Deux longues tables où s'entassaient les convives s'allongeaient dans la pénombre scintillante. À la lueur des bougies, les visages étaient plus animés, le bruit étouffé des voix, le tintement des couverts et des verres semblait plus excitant et, dans les sombres recoins de la grande salle, tous les siècles de son existence semblaient présents à la fois. La table d'honneur formait une barre transversale tout en haut et elle était surélevée d'une trentaine de centimètres au-dessus des autres. Comme c'était un soir à invités, il y avait des couverts de chaque côté de la table pour loger les convives supplémentaires et nombre d'entre eux étaient assis le dos tourné au reste de la salle.

« Alors, jeune MacDuff, dit le professeur une fois qu'il se fut assis et en dépliant sa serviette, ça fait plaisir de vous revoir, mon cher garçon. Content que vous ayez pu venir. Aucune idée de tout ce que ça signifie, ajouta-t-il en promenant autour de lui un regard consterné. Toutes ces bougies, cette argenterie, ce tralala. Ça veut dire en général un dîner spécial en l'honneur de quelqu'un ou de quelque chose, dont personne ne se rappelle plus rien, sauf que ça veut dire pour un soir une chère plus délicate. »

Il s'arrêta et réfléchit un moment, puis reprit : « Ça semble bizarre, vous ne trouvez pas, que la qualité de la nourriture varie inversement avec l'éclat de l'éclairage ? On se demande à quels sommets culinaires les cuisiniers pourraient atteindre si on les confinait dans une perpétuelle obscurité. Ça vaudrait peut-être la peine d'essayer, à mon avis. Il y a quelques bonnes caves dans le collège qu'on pourrait aménager à cet effet. Je crois que je vous les ai fait visiter une fois, hein ? Bel ouvrage de brique. »

Son invité accueillit tous ces propos avec un certain soulagement. C'était la première indication fournie par son hôte que celui-ci avait le vague souvenir de qui il était. Le professeur Urban Chronotis, titulaire de la Chaire royale de chronologie, « Reg » comme il insistait pour se faire appeler, avait une mémoire que lui-même avait un jour comparée au papillon reine Alexandra aux ailes d'oiseau, en ce qu'elle était colorée,

qu'elle voletait joliment ça et là et qu'elle était aujourd'hui, hélas, dans un état de presque complète extinction.

Quand il avait téléphoné pour l'inviter quelques jours auparavant, il avait paru extrêmement désireux de voir son ancien élève et pourtant, quand Richard était arrivé ce soir-là, un peu en retard, il est vrai, le professeur avait ouvert toute grande la porte d'un geste apparemment coléreux, avait sursauté en voyant Richard, avait voulu savoir s'il avait des problèmes affectifs, avait réagi avec agacement en s'entendant rappeler avec douceur que cela faisait dix ans maintenant qu'il avait été le directeur des études de Richard et avait fini par convenir que Richard était bien venu pour dîner, sur quoi le professeur s'était lancé dans un discours interminable et torrentueux sur l'histoire de l'architecture du collège, signe certain qu'il avait l'esprit complètement ailleurs.

« Reg » n'avait en fait jamais été le professeur de Richard, il n'avait été que son directeur d'études, ce qui signifiait en bref qu'il avait la responsabilité de son bien-être, qu'il lui disait quand avaient lieu les examens, lui recommandait de ne pas se droguer, etc. À vrai dire, on ne savait pas très bien si Reg n'avait jamais enseigné à personne et quelle matière, d'ailleurs, il aurait enseignée.

La matière qu'il enseignait était à tout le moins obscure et, comme il s'absténait de donner des cours en recourant à la simple et vénérable technique consistant à fournir à tous ses étudiants potentiels une liste exhaustive d'ouvrages dont il savait qu'ils étaient épuisés depuis trente ans, puis à piquer une colère quand ceux-ci ne les trouvaient pas, personne n'avait jamais découvert la nature précise de sa discipline académique. Il avait, bien sûr, depuis longtemps pris la précaution de retirer des bibliothèques du collège et de l'université les seuls exemplaires existants des livres qui se trouvaient sur sa liste, si bien qu'il avait beaucoup de temps pour faire, eh bien, ma foi, pour faire ce qu'il faisait.

Comme Richard avait toujours réussi à s'entendre assez bien avec le vieil excentrique, il avait un jour rassemblé le courage de lui demander ce qu'était exactement la Chaire royale de chronologie. C'était un de ces jours d'été légers où le monde

semble sur le point d'éclater de plaisir à la simple idée d'être et Reg se trouvait d'humeur étonnamment ouverte tandis qu'ils franchissaient le pont à l'endroit où la rivière Cam séparait les anciens bâtiments du collège des nouveaux.

« Une sinécure, mon cher garçon, une absolue sinécure, avait-il répondu, rayonnant. Un petit peu d'argent pour une très petite, dirons-nous, une inexistante quantité de travail. C'est une façon confortable, encore que frugale, de passer la vie. Je vous la recommande. » Il se pencha par-dessus le parapet du pont pour désigner une brique qu'il trouvait intéressante.

« Mais quel genre d'études est-ce censé être ? avait insisté Richard. S'agit-il d'histoire, de physique, de philosophie ? De quoi d'autre ?

— Eh bien, fit lentement Reg, puisque ça vous intéresse, la chaire fut fondée à l'origine par le roi George III qui, comme vous le savez, nourrissait un certain nombre d'idées amusantes, parmi lesquelles celle qu'un des arbres du parc de Windsor était en fait Frédéric le Grand. C'est lui qui a créé la chaire, d'où le titre de « royale ». Et c'est sans doute lui aussi qui en a eu l'idée, ce qui est plus étrange. »

Le soleil jouait sur la Cam. Des gens dans des barques plates se criaient gaiement les uns aux autres d'aller se faire voir. Des naturalistes émaciés qui avaient passé des mois enfermés dans leur chambre à devenir blancs comme des poissons, émergeaient en clignotant dans la lumière. Des couples marchant sur la berge s'excitaient si fort de toutes ces merveilles qu'il leur fallait rentrer à l'intérieur pour une heure.

« Le pauvre diable, continua Reg, je veux dire George III, était, comme vous le savez peut-être, obsédé par le temps. Il avait rempli le palais d'horloges. Il ne cessait de les remonter. Parfois, il se levait au beau milieu de la nuit et parcourait le palais en chemise de nuit pour remonter les pendules. Voyez-vous, il était très préoccupé par l'idée que le temps continuait à aller de l'avant. Tant d'événements terribles s'étaient produits dans sa vie qu'il était terrifié à l'idée que l'un d'eux risquait de se reproduire si jamais on laissait le temps reculer, ne fût-ce qu'un moment. Une crainte bien compréhensible, surtout quand on est fou à lier comme je crains bien, malgré ma très profonde

sympathie pour ce pauvre diable, que ce n'ait été le cas pour lui. Il m'a nommé, ou je devrais plutôt dire, il a créé ma charge, cette chaire, vous comprenez le poste que j'ai maintenant le privilège d'occuper... Où en étais-je ? Ah, oui. Il a donc institué cette Chaire de chronologie pour voir s'il y avait une raison particulière qui faisait qu'une chose arrivait après une autre et s'il n'y avait pas un moyen d'arrêter ce processus. Comme les réponses à ces questions étaient, je le sus tout de suite, oui, non et peut-être, je compris que je pouvais passer le reste de ma carrière à me reposer.

— Et vos prédécesseurs ?

— Eh bien, ils étaient tout à fait dans les mêmes dispositions.

— Mais qui étaient-ils ?

— Qui ils étaient ? Oh ! des gens remarquables, bien sûr, tous absolument remarquables. Rappelez-moi de vous parler d'eux un de ces jours. Vous voyez cette brique ? Wordsworth a un jour été malade sur cette brique. Un grand homme. »

Tout cela s'était passé il y avait une dizaine d'années.

Richard jeta un coup d'œil autour du grand réfectoire pour voir ce qui avait changé avec le temps et la réponse fut, bien sûr, absolument rien. Dans les sombres hauteurs, à peine perceptibles à la lueur tremblante des bougies, étaient accrochés les portraits fantomatiques des Premiers ministres, des archevêques, des réformateurs politiques et des poètes dont n'importe lequel d'entre eux aurait bien pu en son temps avoir été malade sur cette même brique.

« Alors, dit Reg, dans un chuchotement théâtral, comme s'il se mettait à parler du perçement des tétines dans un couvent de bonnes sœurs, il paraît que vous avez tout d'un coup fini par très bien réussir, n'est-ce pas ?

— Eh bien, ma foi, oui, dit Richard, que ce fait étonnait autant que tout le monde, ma foi, oui. »

Autour de la table, plusieurs regards se fixèrent sur lui.

« Les ordinateurs », murmura quelqu'un d'un ton réprobateur à un voisin un peu plus loin. Et les regards fixes se firent moins tendus et se détournèrent.

« Excellent, dit Reg. Je suis si content pour vous, si content.

« Dites-moi », reprit-il, et il fallut un moment à Richard pour se rendre compte que le professeur ne s'adressait plus à lui mais qu'il s'était tourné sur sa droite pour parler à son autre voisin, « qu'est-ce que c'est que tout ce, dit-il en désignant d'un geste vague les bougies et l'argenterie du collège... tout ce tralala ? »

Son voisin, un personnage vieillot et ratatiné, se tourna très lentement et le regarda comme s'il éprouvait un certain agacement d'être ainsi tiré d'entre les morts.

« Coleridge, dit-il dans un murmure rauque, c'est le dîner Coleridge, vieil idiot. » Il pivota de nouveau très lentement la tête jusqu'au moment où il se trouva de nouveau face à la salle. Il s'appelait Cawley, il était professeur d'archéologie et d'anthropologie, et on disait souvent de lui, derrière son dos, qu'il ne considérait pas tant cela comme des études universitaires sérieuses qu'une occasion de revivre son enfance.

« Ah, c'est ça, murmura Reg, c'est donc ça, et il se retourna vers Richard. C'est le dîner Coleridge, dit-il d'un air entendu. Coleridge était élève du collège, vous savez, ajouta-t-il au bout d'un moment. Coleridge. Samuel Taylor. Poète. Je pense que vous avez entendu parler de lui. C'est son dîner. Enfin, pas littéralement, bien sûr. Ce serait froid maintenant. » Un silence. « Tenez, prenez donc un peu de sel.

— Euh, merci, je crois que je vais attendre », dit Richard, un peu surpris. On n'avait encore rien servi sur la table.

« Si si, prenez-en », insista le professeur, en lui tendant la lourde salière d'argent.

Richard cligna les yeux d'un air étonné, et tendit le bras pour la prendre. Mais le temps de cligner les yeux et la salière avait totalement disparu.

Il sursauta.

« Pas mal, hein ? » fit Reg en allant reprendre l'objet disparu derrière l'oreille de son voisin de droite aux airs de cadavre, déclenchant d'un autre coin de la table un gloussement qui ressemblait étonnamment à celui d'une jeune fille. Reg eut un sourire malicieux. « C'est une habitude très agaçante, je sais. Ça vient sur la liste des choses auxquelles il faut que je renonce juste après le tabac et les sangsues. »

Voilà donc encore une chose qui n'avait pas changé. Il y a des gens qui se curent le nez, d'autres qui ont l'habitude de rosser de vieilles dames dans la rue. Reg avait un vice inoffensif même s'il était insolite : un penchant enfantin pour les tours de prestidigitation. Richard se rappelait la première fois qu'il était allé trouver Reg avec un problème : ce n'était que cette anxiété habituelle qui périodiquement s'empare des étudiants, surtout quand ils ont une dissertation à faire, mais à l'époque cela lui avait paru un poids sombre et accablant. Reg l'avait écouté déverser son cœur d'un air extrêmement concentré puis, quand enfin Richard en avait eu terminé, il avait pris une mine grave, s'était longuement caressé le menton puis s'était penché en avant en le regardant dans le blanc des yeux.

« Je crois que votre problème, avait-il dit, est que vous avez trop de trombones dans le nez. »

Richard le dévisagea sans un mot.

« Permettez-moi de vous en faire la démonstration », fit Reg et, se penchant par-dessus son bureau, il tira du nez de Richard une chaîne de onze trombones à papier et un petit cygne en caoutchouc.

« Ah, voici le vrai coupable, dit-il en brandissant le cygne. On les trouve dans les paquets de céréales, vous savez, et ils causent des ennuis sans fin. Allons, mon cher garçon, je suis heureux que nous ayons eu cette conversation. N'hésitez pas à me déranger de nouveau si vous avez encore de tels problèmes. »

Inutile de dire que Richard n'en fit rien.

Richard jeta un coup d'œil autour de la table pour voir s'il n'y avait personne d'autre qu'il reconnaissait de l'époque où il avait été au collège.

À deux places de lui sur la gauche se trouvait le professeur qui avait été le directeur d'études de Richard en anglais et qui ne manifestait aucun signe de le reconnaître. Ce n'était guère surprenant puisque Richard avait passé ses trois années dans l'établissement à l'éviter assidûment, allant même souvent jusqu'à se laisser pousser la barbe et jusqu'à faire semblant d'être quelqu'un d'autre.

À côté de lui était assis un homme que Richard n'avait jamais réussi à identifier. Pas plus en fait que personne d'autre.

Il était maigre, avait une tête de rat d'eau et il avait le nez osseux le plus extraordinairement long qu'on pût voir : il était vraiment très, très long et très osseux. En fait, il ressemblait beaucoup à cette quille si controversée qui avait aidé les Australiens à remporter l'America's Cup en 1983 et on avait beaucoup noté cette ressemblance, mais, bien sûr, pas devant lui. Personne n'avait rien dit devant lui.

Absolument personne.

Jamais.

Quand on le rencontrait pour la première fois, on était trop surpris et trop embarrassé par son nez pour parler, la seconde fois était pire à cause de la première et ainsi de suite. Les années maintenant avaient passé, dix-sept en tout. Durant toute cette période, il avait vécu dans un cocon de silence. Dans le réfectoire, c'était depuis longtemps l'habitude des domestiques du collège de placer à sa droite et à sa gauche un jeu de salière, de poivrière et un pot de moutarde, puisque personne ne pouvait lui demander de les lui passer et que le demander à quelqu'un assis de l'autre côté de lui était non seulement grossier mais absolument impossible puisque son nez s'interposait.

L'autre détail bizarre à propos de sa personne, c'était une série de gestes qu'il faisait et qu'il répétait régulièrement tous les soirs. Ils consistaient à tapoter dans l'ordre avec chacun des doigts de sa main gauche, puis avec les doigts de sa main droite. Il tapotait alors parfois une autre partie de son corps, une jointure, un coude ou un genou. Lorsqu'il était contraint par les exigences du repas d'interrompre cette gymnastique, il se mettait à cligner les yeux et parfois à hocher la tête. Personne, bien sûr, n'avait jamais osé lui demander pourquoi il faisait cela, même si tous étaient consumés de curiosité.

Richard n'arrivait pas à voir qui était assis après lui.

Dans la direction opposée, après le voisin cadavérique de Reg, se trouvait Watkin, le professeur d'études classiques, un homme d'une sécheresse et d'une bizarrie terrifiantes. Ses grosses lunettes sans monture étaient presque des cubes de verre solides au sein desquels ses yeux paraissaient mener une existence indépendante, comme des poissons rouges. Il avait un

nez assez droit et banal, mais il portait en dessous la même barbe que Clint Eastwood. Son regard flottait autour de la table tandis qu'il sélectionnait à qui ce soir-là il allait s'adresser. Il avait pensé que sa proie pourrait bien être un des invités, le directeur récemment nommé de Radio Trois, assis en face de lui – mais celui-ci avait malheureusement déjà été pris au piège du directeur de la musique du collège et d'un professeur de philosophie. Ils étaient tous les deux occupés à expliquer à cet homme harassé que la phrase : « Trop de Mozart » était, compte tenu de toute définition raisonnable de ces trois mots, une expression en soi contradictoire et que toute phrase qui contenait une pareille expression perdrait par là même toute signification et ne pourrait donc être avancée comme faisant partie d'un argument en faveur d'une stratégie des programmes. Le pauvre homme commençait à serrer trop fort son couteau entre ses doigts. Il lançait autour de lui des regards désespérés en cherchant du secours et il commit l'erreur de poser son regard sur Watkin.

« Bonsoir », dit Watkin avec un charmant sourire, le saluant de la tête de la plus amicale façon, puis laissant son regard se poser fixement sur l'assiette de potage qu'on venait de lui servir et dont il ne voulut plus bouger. Pour l'instant. Que le bougre souffre un peu. Il voulait que son sauvetage valût au moins une bonne demi-douzaine d'engagements à la radio.

Après Watkin, Richard découvrit soudain l'origine du rire de petite fille qui avait salué le tour de prestidigitation de Reg. Car, chose assez surprenante, il s'agissait d'une petite fille. Elle avait environ huit ans, avec des cheveux blonds et l'air maussade. De sa place, elle donnait de temps en temps de petits coups de pied au pied de la table.

« Qui est-ce ? demanda Richard à Reg avec surprise.

— Qui est quoi ? » demanda Reg à Richard avec surprise.

Richard pointa discrètement un doigt dans la direction de la petite fille. « La fille, murmura-t-il, la très, très petite fille. Un nouveau professeur de maths ? »

Reg se tourna pour la dévisager. « Vous savez, fit-il, stupéfait, je n'en ai pas la moindre idée. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Comme c'est extraordinaire. »

Là-dessus, le problème fut résolu par l'homme de la BBC, qui soudain s'arracha à la prise logique dans laquelle ses voisins l'avaient enfermé et gourmandé la fillette en lui disant de ne plus taper la table. Elle s'arrêta et se mit à donner des coups de pied dans le vide avec une vigueur redoublée. Il lui dit d'essayer de s'amuser tranquillement, alors ce fut à lui qu'elle donna un coup de pied. Cette nouvelle distraction amena une brève lueur de plaisir dans la sombre soirée qu'elle passait, mais ça ne dura pas. Son père prit brièvement à témoin toute la table pour faire partager ses sentiments à propos des baby-sitters qui laissent tomber les gens, mais personne ne se sentait de taille à poursuivre ce sujet.

« Il y a de toute évidence bien longtemps que l'on aurait dû programmer une série d'émissions sur Buxtehude, reprit le directeur de la musique. Je suis certain qu'à la première occasion vous aurez hâte de remédier à cette situation.

— Oh, euh, oui, répondit le père de la fillette en renversant un peu de potage, hum, c'est-à-dire... ce n'est pas le même que Gluck, n'est-ce pas ? »

La petite fille se remit à frapper le pied de la table. Comme son père lui jetait un regard sévère, elle pencha la tête de côté et mima avec ses lèvres une question muette.

« Pas maintenant, répondit-il le plus discrètement possible.

— Quand, alors ?

— Plus tard. Peut-être. Plus tard, nous verrons. »

Elle se rencontra d'un air maussade sur son siège.

« Toujours plus tard, fit-elle.

— Pauvre enfant, murmura Reg. Il n'y a pas un professeur à cette table qui, dans son for intérieur, ne pense pas exactement comme elle. Ah, merci. » Leur potage arrivait, détournant son attention et celle de Richard.

« Alors, dites-moi, fit Reg après qu'ils eurent tous deux avalé deux ou trois cuillerées, ce qui leur permit de parvenir indépendamment à la même conclusion, à savoir que ce n'était pas une révolution dans le domaine gustatif, qu'est-ce que vous faites, mon cher garçon ? Quelque chose dans les ordinateurs, je crois, et aussi la musique. Je croyais que vous étudiez la littérature anglaise quand vous étiez ici – mais seulement, je

m'en rends compte, à vos moments perdus. » Par-dessus le bord de sa cuiller à potage, il lança à Richard un regard significatif. « Attendez, fit-il, interrompant Richard avant même que celui-ci ait eu le temps de commencer, est-ce que je n'ai pas le vague souvenir que vous aviez une sorte d'ordinateur quand vous étiez ici ? Quand était-ce donc ? 1977 ?

— Oh, ce qu'on appelait un ordinateur en 1977 était en réalité une sorte de boulier électrique, mais...

— Oh, ne sous-estimez pas le boulier, dit Reg. Entre des mains habiles, c'est une machine à calculer très sophistiquée. En outre, il ne nécessite pas d'énergie, on peut le fabriquer avec les matériaux qu'on a sous la main et il ne tombe jamais en panne au milieu d'un travail important.

— Un boulier électrique serait donc particulièrement inutile, fit Richard.

— C'est vrai, reconnut Reg.

— Il n'y avait vraiment pas grand-chose que pouvait faire cette machine que vous n'étiez pas capable de faire vous-même en moitié de temps avec bien moins de mal, dit Richard, mais, d'un autre côté, elle était parfaite pour jouer le rôle d'un élève à l'esprit lent et un peu abruti. »

Reg lui lança un regard interrogateur.

« Je ne me doutais pas du tout qu'on en manquait, dit-il. D'où je suis, je pourrais en toucher une douzaine avec une boulette de pain.

— J'en suis certain. Mais regardez les choses de cette façon : à quoi cela sert-il vraiment d'essayer d'enseigner quelque chose à quelqu'un ? »

Cette question provoqua un murmure d'approbation sympathique d'un bout à l'autre de la table.

Richard poursuivit : « Ce que je veux dire, c'est que si vous voulez vraiment comprendre quelque chose, la meilleure façon est d'essayer de l'expliquer à quelqu'un d'autre. Ça vous oblige à organiser tout ça dans votre tête. Et plus votre élève est lent et abruti, plus il faut décomposer les choses en idées de plus en plus simples. Et c'est en cela vraiment que consiste l'essence de la programmation. Le temps que vous ayez décomposé une idée compliquée en petites étapes que même une machine stupide

peut assimiler, vous avez certainement vous-même appris quelque chose à son propos. Le professeur en apprend généralement plus que l'élève. N'est-ce pas que c'est vrai ?

— Ce serait difficile d'en apprendre beaucoup moins que mes élèves, marmonna une voix à quelques places de là, sans subir une lobotomie préfrontale.

— Je passais donc des jours à m'efforcer d'écrire sur cette machine 16K des compositions qui m'auraient pris deux heures sur une machine à écrire, mais ce qui me fascinait, c'était le processus consistant à essayer d'expliquer à la machine ce que je voulais faire. J'ai pratiquement écrit moi-même le programme de ma machine à traitement de texte en Basic. Une simple opération de recherche et de remplacement d'un mot par un autre me prenait environ trois heures.

— Mais, dites-moi, êtes-vous jamais allé au bout d'une composition ?

— Eh bien, pas vraiment. Je ne suis jamais allé jusqu'au bout, mais les raisons qui m'en ont empêché étaient absolument fascinantes. J'ai découvert par exemple que... »

Il s'interrompit, riant de sa mésaventure.

« Je jouais aussi du piano dans un groupe rock, ajouta-t-il. Ça n'arrangeait rien.

— Tiens, ça je ne le savais pas, dit Reg. Votre passé a des aspects plus obscurs que je ne l'imaginais possible. Une qualité, me permettrais-je d'ajouter, qu'il partage avec cette soupe. » Il s'essuya très soigneusement la bouche avec sa serviette. « Un jour il faudra que j'aille dire un mot au personnel de la cuisine. J'aimerais être sûr qu'ils gardent bien les morceaux qu'il faut et qu'ils jettent les morceaux qu'il faut. Enfin. Un groupe de rock, dites-vous. Tiens, tiens, tiens. Bonté divine.

— Oui, reprit Richard. Nous nous appelions le Groupe Raisonnement Bon, mais en fait, ce n'était pas le cas. Notre ambition était d'être les Beatles des années quatre-vingt, mais nous avions de bien meilleurs conseils financiers et juridiques que les Beatles n'en ont jamais eu et dont la base était « Ne t'en fais pas », alors c'est ce que nous faisions. J'ai quitté Cambridge et j'ai crevé de faim pendant trois ans.

— Mais je ne suis pas tombé sur vous durant cette période, dit Reg, et vous disiez que vous vous débrouilliez très bien ?

— Comme balayeur, oui. Il y avait un tas de saletés dans les rues. Plus qu'assez, me semblait-il, pour alimenter toute une carrière. Et je me suis fait virer pour avoir balayé mes saletés sur le secteur d'un autre balayeur. »

Reg secoua la tête. « Ce n'était pas une carrière pour vous, j'en suis sûr. Il y a une foule de professions où un pareil comportement assurerait un avancement rapide.

— J'en ai essayé quelques-unes... mais aucune d'elles beaucoup plus noble. Et je n'en ai exercé aucune très longtemps, parce que j'étais toujours trop fatigué pour le faire convenablement. On me retrouvait endormi, vautré sur le poulailler ou les classeurs, selon le poste que j'occupais. Je veillais toute la nuit avec l'ordinateur pour lui apprendre à jouer « Les Trois Petits Cochons ». Pour moi, c'était un objectif important.

— J'en suis certain, acquiesça Reg. Merci, dit-il au domestique du collège qui lui retirait son assiette de soupe à demi terminée, merci beaucoup. « Les Trois Petits Cochons », hein ? Bien. Bien. Alors, vous avez sans aucun doute fini par réussir, ce qui explique votre célébrité actuelle. C'est ça ?

— Eh bien, c'est un peu plus compliqué.

— Je le craignais. Quand même, c'est dommage que vous n'ayez pas apporté votre machine. Ça aurait peut-être amusé la pauvre jeune personne qui se voit actuellement imposer une trop morne et irritante compagnie. Une petite giclée de « Trois Petits Cochons » ferait sans doute beaucoup pour lui remonter le moral. » Il se pencha en avant pour regarder par-delà ses deux voisins de droite la petite fille, toujours affalée sur sa chaise.

« Salut », dit-il.

Elle leva un regard surpris, puis baissa les yeux timidement, se remettant à balancer les jambes.

« Quel est selon vous le pire des deux, demanda Reg, le potage ou l'assistance ? »

Elle eut un petit rire incertain et haussa les épaules, les yeux toujours baissés.

« Je crois que vous êtes sage de ne pas vous engager à ce stade, continua Reg. Pour ma part, j'attends de voir les carottes avant de porter un jugement. Ils les font bouillir depuis le week-end, mais je crains que ce ne soit peut-être pas suffisant. La seule chose qui pourrait être pire que les carottes, c'est Watkin. C'est l'homme avec les lunettes ridicules assis entre nous. Au fait, je m'appelle Reg. Venez donc me donner un coup de pied quand vous aurez un moment. »

La fillette gloussa et jeta un coup d'œil à Watkin qui se raidit et fit une tentative consternante pour sourire avec entrain.

« Allons, petite fille », lui dit-il d'un ton embarrassé et elle dut faire un effort désespéré pour réprimer un fou rire en regardant les lunettes qu'il portait. Une amorce de conversation s'ensuivit, mais la fillette avait un allié et elle commença à s'amuser un tout petit peu plus. Son père lui adressa un sourire soulagé.

Reg se retourna vers Richard qui déclara soudain : « Vous avez de la famille ?

— Euh... non, répondit Reg. Mais dites-moi. Après « Les Trois Petits Cochons », qu'avez-vous fait ?

— Eh bien, pour abréger les choses, Reg, j'ai fini par travailler pour Way Forward Technologies...

— Ah, oui, le fameux Mr. Way. Dites-moi, de quoi a-t-il l'air ? »

Richard était toujours un peu agacé par cette question, sans doute parce qu'on la lui posait si souvent.

« Il est à la fois plus sympathique et pire qu'on ne le représente dans la presse. En fait, je l'aime beaucoup. Comme tous les hommes passionnés, il est peut-être parfois un peu éprouvant, mais je le connais depuis les premiers jours de la société, quand ni lui ni moi n'avions un sou. C'est un type bien. Seulement, il faut éviter de lui donner votre numéro de téléphone, à moins que vous n'ayez un répondeur extrêmement sophistiqué.

— Comment ? Pourquoi ça ?

— Oh, il fait partie de ces gens qui ne peuvent penser que quand ils parlent. Quand il a des idées, il doit absolument les exposer tout haut à qui veut bien l'écouter. Ou alors, si les gens

ne sont pas disponibles en personne, ce qui est de plus en plus souvent le cas, leur répondeur fera tout aussi bien l'affaire. Il téléphone et il leur parle. Il a une secrétaire dont le seul travail consiste à rassembler tous les enregistrements des gens à qui il a bien pu téléphoner, à les transcrire, à les classer et à lui en donner le texte le lendemain matin dans un classeur bleu.

— Un classeur bleu, hein ?

— Demandez-moi pourquoi il n'utilise pas tout simplement un magnétophone », dit Richard en haussant les épaules.

Reg envisagea le problème. « Je pense qu'il n'utilise pas de magnétophone parce qu'il n'aime pas se parler à lui-même, dit-il. Il y a là une logique. Une sorte de logique. »

Il prit une bouchée du porc au poivre qu'on venait de lui servir et la rumina un moment avant de reposer sa fourchette et son couteau.

« Alors, dit-il enfin, quel est le rôle du jeune Mac Duff dans tout cela ?

— Eh bien, Gordon m'a chargé de composer un programme important pour le Macintosh d'Apple. Un programme de comptabilité, vous voyez, un programme puissant, facile à utiliser, avec des tas de graphiques. Je lui ai demandé exactement ce qu'il voulait que je mette dedans et il m'a simplement dit : « Tout. Je veux pour cette machine ce qui se fait de mieux comme programme en chantant et en dansant. » Et, étant d'humeur assez malicieuse, je l'ai pris au mot.

« Voyez-vous, un ensemble de chiffres peut représenter tout ce que vous voulez, peut être utilisé pour dresser la carte de n'importe quelle surface ou pour moduler n'importe quel processus dynamique, etc. Or, au bout du compte, la comptabilité d'une société n'est qu'un ensemble de chiffres. Je me suis donc assis à ma table et j'ai conçu un programme qui reprend ces chiffres et en fait ce qu'on veut. Si vous voulez un simple graphique, ça vous donnera un graphique, si vous voulez un tableau complet ou un graphique des variations, ça vous donnera un tableau complet ou un graphique des variations. Si vous voulez des danseuses qui bondissent du tableau complet pour détourner l'attention des chiffres que présente le tableau, alors le programme le fera aussi. Ou bien vous pouvez

transformer vos chiffres en, par exemple, un vol de mouettes et la formation dans laquelle elles volent et le battement d'ailes de chaque mouette seront déterminés par les résultats de chaque département de votre société. C'est formidable pour produire des logos animés qui veulent vraiment dire quelque chose.

« Mais le plus stupide de tout ça, c'était que si on voulait représenter les comptes de la société en musique, ça pouvait se faire aussi bien. Pour ma part, je trouvais ça ridicule. Dans les directions générales, on a trouvé ça formidable. »

Reg le considéra gravement par-dessus un bout de carotte délicatement planté sur sa fourchette devant lui, mais sans l'interrompre.

« Vous comprenez, n'importe quel aspect d'une composition musicale peut être exprimé sous forme de suite ou de formation de chiffres, reprit Richard avec enthousiasme. Les chiffres peuvent exprimer la hauteur d'une note, sa longueur, les assemblages de hauteur et de longueur...

— Vous voulez dire des airs de musique », dit Reg. La carotte n'avait toujours pas bougé.

Richard eut un grand sourire.

« Des airs, ce serait un très bon mot. Il faut que je m'en souvienne.

— Ça vous aiderait à parler plus facilement. » Reg reposa la carotte dans son assiette sans l'avoir goûtée. « Et alors, ces programmes ont eu du succès ? demanda-t-il.

— Pas tellement ici. Les résultats annuels de la plupart des sociétés britanniques finissaient par ressembler à la *Danse macabre*. Mais au Japon, ils se sont jetés dessus comme la vérole sur le bas clergé. Ça a donné naissance à des tas d'hymnes de société endiablés qui commençaient bien mais, si l'on veut critiquer un peu, on dirait sans doute qu'ils avaient tendance à devenir un peu bruyants et grinçants à la fin. Nous avons fait une percée spectaculaire aux États-Unis, ce qui commercialement était l'essentiel. Mais ce qui m'intéresse le plus aujourd'hui, c'est ce qui se passe si on laisse complètement tomber les comptes. Transformez directement en musique les chiffres qui représentent la façon dont battent les ailes de la

mouette. Qu'est-ce que vous allez entendre ? D'après Gordon, pas le bruit des caisses enregistreuses.

— Fascinant, dit Reg. Absolument fascinant », et il porta enfin à sa bouche le bout de carotte. Puis il tourna la tête et se pencha en avant pour s'adresser à sa nouvelle amie.

« Watkin a perdu, annonça-t-il. Les carottes ont atteint un niveau comme on n'en avait jamais vu d'aussi bas. Désolé, Watkin, mais si abominable que vous soyez, les carottes, j'en ai peur, sont championnes du monde. »

La fillette gloussa avec plus d'aisance que la dernière fois et lui sourit. Watkin essayait de prendre tout cela avec bonne humeur mais, tandis qu'il tournait vers Reg un regard éperdu, on voyait bien qu'il était plus habitué à déconfire qu'à être déconfit.

« S'il te plaît, papa, je peux maintenant ? » Avec sa confiance toute neuve, même si elle était fragile, la fillette avait également trouvé une voix.

« Plus tard, insista son père.

— On est déjà plus tard. J'ai chronométré.

— Eh bien... » Il hésita et ce fut sa perte.

« Nous sommes allés en Grèce, annonça la fillette d'une voix fluette mais vibrante de respect.

— Ah, en Grèce, dit Watkin avec un petit hochement de tête. Très bien, très bien. Un endroit particulier ou juste la Grèce en général ?

— Patmos, fit-elle d'un ton résolu. C'était magnifique. Je trouve que Patmos est l'endroit le plus magnifique du monde. Sauf que le bac n'est jamais venu quand il devait venir. Jamais, jamais. J'ai chronométré. Nous avons manqué notre vol, mais ça m'était bien égal.

— Ah, Patmos, je vois, fit Watkin, de toute évidence excité par cette nouvelle. Eh bien, ce qu'il faut que vous compreniez, jeune personne, c'est que les Grecs, non contents de dominer la culture du monde classique, sont responsables aussi de la plus grande œuvre, certains diraient la seule œuvre d'authentique imagination créatrice produite en ce siècle. Je parle, bien sûr, des horaires des bacs grecs. C'est un ouvrage rempli de la fiction

la plus sublime. Quiconque a voyagé en mer Égée le confirmera. Je le pense. »

Elle le regarda en fronçant les sourcils.

« J'ai trouvé une urne, dit-elle.

— Ce n'était sans doute rien, lança son père, s'empressant de l'interrompre. Vous savez comment c'est. Tous ceux qui vont en Grèce pour la première fois s'imaginent avoir trouvé une urne, n'est-ce pas ? Ah, ah ! »

Il y eut un acquiescement général. C'était vrai. Agaçant, mais vrai.

« Je l'ai trouvée dans le port, dans l'eau. Alors que nous attendions ce foutu bac.

— Sarah ! Je t'ai dit...

— C'est comme ça que tu l'appelais. Et pire encore. Tu employais des mots dont je ne savais même pas que tu les connaissais. Bref, je me suis dit que si tout le monde ici était censé être si calé, quelqu'un alors pourrait me dire si c'était une véritable antiquité grecque ou pas. Je crois que c'est un objet très, très vieux. Tu veux bien leur montrer, papa ? »

Son père eut un haussement d'épaules désespéré et se mit à fouiller sous sa chaise.

« Saviez-vous, jeune personne, que l'Apocalypse a été écrite à Patmos ? Parfaitement. Par l'apôtre Jean, comme vous le savez. Ce texte, à mes yeux, présente des signes caractéristiques d'avoir été écrit en attendant un bac. Oh ! j'en suis convaincu. Cela commence, n'est-ce pas, avec cette sorte de rêverie dans laquelle on sombre quand on tue le temps, qu'on s'ennuie, vous savez, qu'on imagine des choses et puis qu'on en arrive peu à peu à une sorte d'apogée du désespoir hallucinatoire. Je trouve ça très évocateur. Voudriez-vous peut-être écrire quelque chose là-dessus ? » fit-il en la désignant du menton.

Elle le regarda comme s'il était fou.

« Eh bien, voici la chose, dit son père, en posant avec bruit l'objet sur la table. Une simple poterie, comme vous voyez. Elle n'a que six ans, ajouta-t-il avec un triste sourire, n'est-ce pas, ma chérie ?

— Sept ans », dit Sarah.

L'urne était toute petite, une douzaine de centimètres de haut sur une dizaine dans sa plus grande largeur. Le corps était presque sphérique, avec un col très étroit qui s'étendait à un peu plus de deux centimètres au-dessus du corps. Le col et la moitié environ de la surface étaient recouverts d'une croûte de terre séchée, mais les parties de l'urne qu'on pouvait voir étaient une poterie rugueuse et rougeâtre.

Sarah prit l'objet et le fourra dans les mains du professeur assis à sa droite.

« Vous avez l'air futé, dit-elle. Dites-moi ce que vous en pensez. »

Le professeur prit l'urne et la retourna d'un air un peu dédaigneux. « Je suis sûr que si vous grattiez la boue qui recouvre le fond, observa-t-il spirituellement, vous pourriez sans doute lire : « Fabriqué à Birmingham ».

— Si vieux que ça ? dit le père de Sarah avec un rire forcé. Ça fait longtemps qu'on n'a rien fait là-bas.

— De toute façon, reprit le professeur, ça n'est pas mon domaine, je fais de la biologie moléculaire. Quelqu'un d'autre veut jeter un coup d'œil ? »

Cette question ne fut pas accueillie par des cris déchaînés d'enthousiasme, mais l'urne néanmoins passa de main en main pour faire un ridicule tour de table. Elle fut examinée à la loupe, inspectée par des lunettes à montures d'écaille, observée par des demi-lunes et regardée difficilement par quelqu'un qui avait laissé ses lunettes dans son autre costume dont il craignait fort qu'on ne l'eût envoyé chez le teinturier. Personne ne semblait connaître l'âge de l'objet, ni s'en soucier beaucoup. Le visage de la fillette recommença à s'assombrir.

« Bande de rabat-joie », dit Reg à Richard. Il prit une salière sur la table et la brandit à bout de bras.

« Jeune personne, dit-il en se penchant pour lui adresser la parole.

— Oh, ça suffit, vieil idiot, marmonna Cawley, le vieil archéologue, en s'enfonçant sur sa chaise et en portant les mains à ses oreilles.

— Jeune personne, répéta Reg, considérez cette simple salière d'argent, considérez ce simple chapeau.

— Vous n'avez pas de chapeau, répondit la fillette d'un ton boudeur.

— Oh ! répliqua Reg, un moment, je vous prie, et il alla chercher son bonnet de laine rouge.

« Considérez, reprit-il, cette simple salière d'argent. Considérez ce simple bonnet de laine. Je mets la salière dans le bonnet, comme ceci, et je vous le passe. La suite du tour, ma chère enfant... dépend de vous. »

Il lui tendit le bonnet en passant devant les deux voisins qui les séparaient, Cawley et Watkin. Elle prit le bonnet et regarda à l'intérieur.

« Où est-elle passée ? demanda-t-elle, en fixant le bonnet de laine.

— Elle est là où vous l'avez mise, dit Reg.

— Oh, dit Sarah, je vois. Eh bien... ça n'était pas très bon. »

Reg haussa les épaules. « Un modeste tour, mais il m'amuse, dit-il, puis il revint à Richard. Voyons, de quoi parlions-nous ? »

Richard le regarda avec un léger sentiment de stupeur. Il savait que le professeur avait toujours été enclin à de brusques changements d'humeur, mais on aurait dit que toute chaleur en un instant l'avait quitté. Il arborait maintenant le même air absent que Richard avait vu sur son visage lorsqu'il avait ce soir-là franchi le seuil, alors qu'apparemment personne ne l'attendait. Reg parut alors se rendre compte que Richard était déconcerté et s'empressa de retrouver un sourire pour l'afficher sur son visage.

« Mon cher garçon ! dit-il. Mon cher garçon ! Mon cher, cher garçon ! Qu'est-ce que je disais ?

— Euh, vous disiez : « Mon cher garçon. »

— Oui, mais je suis certain que c'était un prélude à autre chose. Une sorte de brève toccata sur le thème de quel type magnifique vous êtes, avant d'introduire le sujet principal de mon discours, dont j'ai pour l'instant oublié la nature. Vous n'avez aucune idée de ce que j'allais dire ?

— Non.

— Oh ! ma foi, je pense que je devrais en être content. Si tout le monde savait exactement ce que j'allais dire, alors ce ne serait

pas la peine que je le dise, n'est-ce pas ? Bon, comment va l'urne de notre jeune invitée ? »

Elle était en fait arrivée jusqu'à Watkin, qui avait déclaré ne pas être un expert en matière d'objets fabriqués par les anciens pour boire : il ne s'y connaissait que pour ce qu'ils y avaient écrit ensuite. Il déclara que Cawley était celui dont il fallait tous saluer les connaissances et l'expérience, et il tenta de lui passer l'urne.

« Je disais, répéta-t-il, que c'est vous qui aviez les connaissances et l'expérience que nous devrions saluer. Oh ! pour l'amour du ciel, ôtez vos mains de vos oreilles et regardez ça. »

D'une main douce mais ferme, il retira de son oreille la main droite de Cawley, lui expliqua de nouveau la situation et lui remit l'urne. Cawley en fit un examen rapide mais de toute évidence qualifié.

« Oui, dit-il, je dirais dans les deux cents ans. Très rudimentaire. Un spécimen très grossier. Absolument sans valeur, bien entendu. »

Il la reposa d'un geste péremptoire et son regard se perdit vers la galerie des vieux poètes, ce qui parut on ne sait pourquoi le mettre en colère.

L'effet sur Sarah fut immédiat. Déjà découragée, elle fut profondément accablée par cette nouvelle. Elle se mordit la lèvre et se renversa en arrière sur sa chaise, se sentant une fois de plus tout à fait puérile et déplacée parmi ces adultes. Son père d'un regard l'avertit de mieux se conduire, puis s'excusa en son nom.

« Oui, Buxtehude, s'empressa-t-il de dire. Mais oui, ce bon vieux Buxtehude. Il va falloir voir ce que nous pourrons faire. Dites-moi... »

— Jeune personne, lança une voix rauque d'étonnement, vous êtes de toute évidence une magicienne et une enchanteresse douée de pouvoirs prodigieux ! »

Tous les regards se tournèrent vers Reg, le vieux cabotin. Il tenait à deux mains l'amphore et la contemplait avec une fascination délirante. Il tourna lentement son regard vers la

fillette, comme si pour la première fois il mesurait la puissance d'un adversaire redouté.

« Je m'incline devant vous, murmura-t-il. Si indigne que je sois de parler en présence d'un pouvoir comme le vôtre, je vous demande la permission de vous féliciter pour un des plus beaux tours de l'art de la prestidigitation auquel j'aie eu le privilège d'assister ! »

Sarah le fixait en écarquillant les yeux.

« Puis-je montrer à l'assistance ce que vous avez accompli ? » demanda-t-il d'une voix vibrante.

Elle acquiesça d'un signe peut-être à peine perceptible, et il frappa d'un coup sec sur la table l'urne à laquelle elle tenait tant, mais maintenant tristement tombée dans un tel discrédit.

La poterie se fendit en deux parties irrégulières. La boue séchée dont elle était entourée tombant en écailles sur la table. Un côté de l'urne s'écroula, laissant l'autre debout.

Sarah regarda d'un air ébahi la forme tachée et ternie mais clairement reconnaissable de la salière en argent qui se dressait parmi les débris de l'urne.

« Vieux crétin », marmonna Cawley.

Une fois dissipés les commentaires peu flatteurs et réprobateurs provoqués par ce minable tour de passe-passe – mais dont aucun ne put ternir l'admiration qui brillait dans les yeux de Sarah –, Reg se tourna vers Richard et lui dit nonchalamment :

« Qui était donc cet ami que vous aviez quand vous étiez ici, est-ce que vous le revoyez jamais ? Un type avec un drôle de nom d'Europe de l'Est. Svlad quelque chose. Svlad Cjelli. Vous vous rappelez ?... »

Richard le regarda un moment sans comprendre.

« Svlad ? dit-il. Oh ! vous voulez dire Dirk. Dirk Cjelli. Non. Je ne suis jamais resté en contact. Je suis tombé sur lui deux ou trois fois dans la rue, mais c'est tout. Je crois qu'il change de nom de temps en temps. Pourquoi me demandez-vous ça ? »

## 5...

Juché sur son promontoire rocheux, le Moine électrique était toujours assis sur un cheval qui continuait sans un mot et sans une plainte à se montrer d'une totale frugalité. Sous sa capuche de laine rugueuse, le Moine contemplait fixement la vallée qui lui posait un problème, mais pour le Moine un problème nouveau et affreux, car c'était ceci : le doute.

Il n'en souffrait jamais longtemps, mais quand cela lui arrivait, le doute lui rongeait l'essence même de son être.

La journée était chaude : le soleil brillait dans un ciel vide et brumeux frappant les roches grises et l'herbe rare et desséchée. Rien ne bougeait, pas même le Moine. Cependant des phénomènes commençaient à se produire dans son cerveau, comme cela arrivait de temps en temps quand un élément d'information se trouvait mal aiguillé en passant par son filtre d'entrée.

Mais là-dessus, le moine se mit à croire, tout d'abord par brefs accès spasmodiques, puis avec une certitude ardente comme une flamme blanche et qui renversait toutes ses croyances, y compris la stupide notion d'avoir vu la vallée rose, il se mit à croire que quelque part dans le fond de la vallée, à plus d'un kilomètre de l'endroit où il se trouvait, allait bientôt s'ouvrir une porte mystérieuse donnant sur un monde étrange et lointain, une porte par laquelle il pourrait entrer. Une idée stupéfiante.

Mais, ce qui était stupéfiant en effet, c'est que cette fois il avait parfaitement raison.

Le cheval sentit que quelque chose se préparait.

Il dressa les oreilles et secoua doucement la tête. Il était tombé dans une sorte de transe à force de regarder aussi longtemps le même amoncellement de rochers, et il était sur le

point de les imaginer roses, lui aussi. Il secoua la tête un peu plus fort.

Une légère secousse sur les rênes, un double coup des talons du Moine, et ils repartirent, avançant avec prudence le long de la pente rocailleuse. Le chemin était difficile. C'était essentiellement du schiste qui s'en allait par plaques – du schiste brun et gris, avec de temps en temps une plante d'un vert brunâtre y accrochant une existence précaire. Le Moine remarqua cela sans embarras. C'était aujourd'hui un Moine plus âgé, plus sage, et il avait laissé derrière lui les puérilités. Les vallées roses, les tables hermaphrodites, c'étaient autant d'étapes naturelles par lesquelles il fallait passer sur la voie de l'authentique initiation.

Le soleil cognait fort. Se penchant sur l'encolure de son cheval, le Moine essuya sur son visage la sueur et la poussière. À travers le tremblement de la brume de chaleur, il fixait un grand affleurement rocheux qui se dressait au fond de la vallée. Là, derrière ces roches, était l'endroit où le Moine pensait, ou plutôt croyait passionnément jusqu'au fond de son être, qu'allait apparaître la porte. Il s'efforça de mieux voir, mais les détails du paysage se brouillaient en dansant dans l'air brûlant.

Comme il se redressait sur sa selle et qu'il allait faire repartir sa monture, il remarqua soudain une chose assez bizarre.

Sur une paroi rocheuse à peu près plate, non loin de là, si proche en fait que le Moine fut surpris de ne pas l'avoir remarquée, on voyait une grande peinture. Le dessin était grossier, mais non sans une certaine patte, et il semblait très ancien, sans doute très, très ancien. La peinture avait pâli, elle s'était écaillée par plaques et il était difficile de distinguer clairement ce que représentait le tableau. Le Moine approcha : on aurait dit une scène de chasse primitive.

Le groupe de créatures rougeâtres et dotées de nombreux membres représentait de toute évidence les premiers chasseurs. Ils portaient des lances rudimentaires et poursuivaient une grande créature munie de cornes et d'une carapace qui semblait avoir été déjà blessée dans la chasse. Les couleurs étaient maintenant si pâles qu'on les distinguait à peine. En fait, tout ce qu'on pouvait voir nettement, c'était le blanc des dents des

chasseurs, qui semblaient briller d'une blancheur dont l'éclat avait supporté sans ternir le passage de ce qui avait dû être bien des millénaires. En fait, il y avait même de quoi faire honte aux propres dents du Moine et il les avait brossées encore ce matin.

Le Moine avait déjà vu des peintures comme celles-ci, mais seulement en photo ou à la télévision, jamais en réalité. On les trouvait en général dans des grottes où elles étaient protégées des intempéries, sinon elles n'auraient pas survécu.

Le Moine examina plus attentivement les parages immédiats de la paroi rocheuse et remarqua que, sans qu'on pût à proprement parler de grotte, elle était néanmoins protégée par un grand surplomb qui la mettait à l'abri du vent et de la pluie. Bizarre quand même qu'elle eût réussi à durer aussi longtemps. Plus bizarre encore qu'elle parût ne pas avoir été découverte. Des peintures murales de ce genre étaient des images célèbres et familières, mais celle-ci, il ne l'avait jamais vue.

Peut-être venait-il de faire une découverte historique et spectaculaire. Peut-être, s'il retournait en ville pour l'annoncer, allait-on l'accueillir à bras ouverts, lui donner après tout un nouveau circuit et le laisser croire... croire... croire quoi ? Il s'arrêta, cligna les yeux et secoua la tête pour dissiper une brève erreur du système.

Il s'arrêta net.

Il croyait à une porte. Il devait trouver cette porte. La porte était le chemin vers... vers...

La Porte était le Chemin.

Bon.

Les majuscules étaient toujours la meilleure façon de traiter les phénomènes pour lesquels on n'avait pas de bonne réponse.

Il tira brusquement sur les rênes et poussa le cheval à reprendre sa descente. Après quelques minutes encore d'une route difficile, ils avaient atteint le fond de la vallée, et il fut un instant déconcerté de découvrir que la fine couche de poussière qui s'était déposée sur la terre brune et desséchée était bien d'un rose brunâtre très pâle, notamment sur les berges du filet d'eau lente et boueuse et qui était tout ce qui demeurait, en période de sécheresse, de la rivière qui traversait la vallée à la saison des pluies. Il mit pied à terre et se pencha pour tâter la poussière

rose et la faire couler entre ses doigts. Elle était fine, douce et agréable quand il la frottait sur sa peau. Elle avait à peu près la même couleur, peut-être un peu plus pâle.

Le cheval le regardait. Il se rendit compte, peut-être avec un peu de retard, que la pauvre bête devait avoir extrêmement soif. Il avait lui-même très soif, mais il avait essayé de ne pas y penser. Il décrocha la flasque d'eau pendue à la selle. Elle était pitoyablement légère. Il dévissa le bouchon et prit une seule gorgée. Puis il en versa un peu dans le creux de sa main et l'offrit au cheval qui l'avalà goulûment.

Le cheval le regarda de nouveau.

Le Moine secoua tristement la tête, referma la gourde et la remit en place. Il savait, dans cette petite partie de son esprit où il emmagasinait les informations factuelles et logiques, que l'eau ne durerait guère plus longtemps et que, sans elle, eux non plus ne tiendraient pas. C'était seulement sa Croyance qui le soutenait, actuellement sa Croyance en la Porte.

Il époussetta la poussière rose du tissu rugueux de sa robe, puis se mit à regarder l'affleurement rocheux à moins de cent mètres de là. Il ne le contemplait pas sans un léger tremblement. Bien que dans l'ensemble son esprit fût solidement accroché à la Croyance éternelle et immuable qu'il y aurait une Porte derrière les Roches et que la Porte serait le Chemin, la petite partie de son cerveau qui comprenait le problème de la gourde d'eau ne pouvait s'empêcher d'évoquer d'anciennes déceptions et d'émettre une faible mais discordante note de prudence. S'il choisissait de ne pas aller voir lui-même la Porte, alors il pouvait continuer d'y croire à jamais. Ce serait l'aimant qui guiderait sa vie (le peu qu'il en restait, murmurait la partie de son cerveau qui était consciente du peu d'eau que contenait la gourde).

Si par contre il allait rendre hommage à la Porte et qu'elle n'était pas là... alors quoi ?

Le cheval eut un hennissement d'impatience.

La solution, bien sûr, était très simple. Il disposait de tout un jeu de circuits pour traiter précisément ce problème, c'était en fait le cœur même de sa fonction. Il allait continuer à y croire

quels que fussent les faits, à quoi d'autre rimait donc la Croyance ?

La Porte serait toujours là, même si la Porte n'y était pas.

Il se reprit. La Porte serait là, et il devait y aller maintenant, car la Porte était le Chemin.

Au lieu de remonter en selle, il prit son cheval par la bride. Le Chemin n'était qu'à peu de distance, et le Moine devrait se présenter devant la Porte en toute humilité.

Il s'avança, brave et droit, avec une lenteur solennelle. Il approcha de l'affleurement rocheux. Il y parvint. Il tourna le coin. Il regarda.

La Porte était là.

Le cheval, il faut bien le dire, fut très surpris.

Le Moine tomba à genoux, en proie à une stupeur respectueuse. Il était si prêt à accepter la déception qui était d'ordinaire son lot que, même s'il refusait de l'avouer, il ne s'attendait absolument pas à cela. Il contempla la Porte avec égarement.

C'était une porte comme il n'en avait jamais vu. Toutes les portes qu'il connaissait étaient de grandes choses bardées d'acier, à cause de tous les magnétoscopes et lave-vaisselle que l'on conservait à leur abri, sans parler de tous les coûteux Moines électriques qu'il fallait pour y croire. Celle-ci était une simple petite porte de bois, environ de sa taille. Une porte grande comme un Moine, peinte en blanc, avec un simple bouton de cuivre un peu cabossé et situé d'un côté, à peu près à mi-hauteur. Elle était simplement posée sur la paroi rocheuse, sans explication sur son origine ni sa destination.

Sachant à peine comment il osait, le pauvre Moine ébahî se releva et, tirant son cheval derrière lui, s'approcha d'un pas nerveux. Il tendit le bras et la toucha. Il fut si surpris de ne déclencher aucune alarme qu'il recula d'un bond. Il la toucha encore, fermement cette fois.

Il laissa sa main descendre lentement jusqu'à la poignée : toujours pas d'alarme. Il attendit d'en être sûr puis il fit tourner le bouton très, très doucement. Il sentit le déclic d'un mécanisme. Il retint son souffle. Rien. Il tira la porte vers lui et elle vint sans résistance. Il regarda de l'autre côté, mais

l'intérieur était si sombre par contraste avec le soleil du désert, dehors, qu'il ne put rien voir. Enfin, presque mort d'étonnement, il entra, emmenant le cheval derrière lui.

Quelques minutes plus tard, une silhouette assise hors de vue derrière l'amoncellement de rocs voisins cessa d'essuyer la poussière qui lui maculait le visage, se redressa, s'étira et revint vers la porte tout en époussetant ses vêtements.

## 6...

*C'est à Xanadu que Koubilai Khan  
Décida de bâtir un majestueux dôme de plaisir,*

Le lecteur de toute évidence appartenait à cette école de pensée qui tient que l'on rend le sérieux ou la grandeur d'un poème en le lisant d'une voix stupide. Il planait et plongeait sur les mots jusqu'au moment où ils semblaient baisser la tête et courir se mettre à l'abri.

*Là où Alph, le fleuve sacré, courait  
Par des cavernes sans mesure pour l'homme  
Pour se jeter dans une mer sans soleil.*

Richard s'enfonça dans son fauteuil. Les mots lui étaient très familiers, comme ils ne pouvaient manquer de l'être à tout étudiant en littérature anglaise du collège Saint Cedd, et ils s'installaient sans mal dans son esprit.

L'association du collège avec Coleridge était prise très au sérieux, malgré la préférence très connue du personnage pour certains produits pharmaceutiques récréatifs sous l'influence desquels ce poème, son chef-d'œuvre, avait été composé en rêve.

Le manuscrit tout entier reposait sous la garde de la bibliothèque du collège et c'était là, à l'occasion périodique du dîner Coleridge, que l'on lisait le poème.

*Ainsi deux fois quatre lieues de terre fertile  
Se trouvèrent-elles enceintes de murs et de tours :  
Et il y avait des jardins où brillaient des ruisseaux sinueux,  
Où fleurissait plus d'un arbre porteur d'encens ;  
Ailleurs des forêts aussi antiques que les collines*

*Embrassaient des coins ensoleillés de verdure.*

Richard se demandait combien de temps durerait la lecture. Il jeta un œil à son ancien directeur d'études et fut troublé par la vigoureuse résolution de son débit. Le ton psalmodiant commença par l'irriter mais, au bout d'un moment, il commença à le bercer et il se mit à suivre un filet de cire coulant du bord d'une bougie qui se consumait en éclairant d'une lumière vacillante le carnage du dîner.

*Mais oh ! Ce gouffre profond et romantique qui descendait  
La verte vallée en coupant le couvert des cèdres !  
Quel lieu sauvage ! Aussi sacré et enchanté  
Que jamais sous une lune pâlissante et hantée,  
Par une femme pleurant son démon d'amant !*

Les petites quantités de bordeaux qu'il s'était permises au cours du repas répandaient une vive chaleur dans ses veines ; son esprit bientôt se mit à vagabonder et, aiguillonné par la question que Reg lui avait posée tout à l'heure, il se demanda ce qu'il était advenu de son ancien... ami était-il bien le mot ? L'homme lui paraissait plutôt une succession d'événements extraordinaires qu'une personne. L'idée qu'il eût réellement des amis ne semblait pas si improbable, c'était plutôt un mauvais mélange de concepts, comme l'idée de la crise de Suez éclatant à propos d'un petit pain.

Svlad Cjelli. Plus populaire sous le nom de Dirk, encore que, une fois de plus, « populaire » ne convainque guère. Tristement célèbre, assurément ; recherché, objet de spéculations sans fin, cela aussi était vrai. Mais populaire ? Seulement dans le sens où un grave accident sur l'autoroute pourrait être populaire : tout le monde ralentit pour bien regarder, mais personne ne veut approcher trop près des flammes. Tristement connu convenait mieux. Svlad Cjelli, tristement connu sous le nom de Dirk.

Il était plus rond que l'étudiant moyen et portait davantage de chapeaux. C'est-à-dire qu'il n'en portait habituellement qu'un seul, mais il le portait avec une passion rare chez un être aussi jeune. Le chapeau était rouge foncé et rond, avec un bord

très plat, et il semblait bouger comme s'il était monté sur un axe, ce qui lui assurait à tout moment une horizontalité parfaite, quelle que fût la façon dont son propriétaire remuait la tête. En tant que chapeau, c'était une caractéristique remarquable plutôt qu'un artifice d'embellissement personnel totalement réussi. Il apporterait un ornement élégant, qui ne manquerait pas de style, bien tourné et flatteur, si celui qui le portait était une petite lampe de chevet, mais pas dans d'autres circonstances.

Les gens gravitaient autour de lui, attirés par les histoires qui couraient à son propos et qu'il niait, mais on ne savait jamais tout à fait clairement quelle pouvait bien être la source de ces récits, sinon ses propres dénégations.

Ils concernaient les pouvoirs psychiques qu'il avait prétendument hérités du côté maternel de sa famille qui, affirmait-il, avait vécu dans la partie la plus élégante de la Transylvanie. Plus exactement, il ne prétendait en rien de telles choses et disait que c'était de la plus totale absurdité. Il niait avec acharnement qu'il y ait eu la moindre chauve-souris dans sa famille et menaçait de traîner en justice quiconque ferait circuler d'aussi malveillantes inventions, mais il n'en portait pas moins avec affectation un grand manteau de cuir à larges pans et il avait dans sa chambre une de ces machines qui sont censées vous aider à soigner les maux de dos si l'on s'y suspend la tête en bas. Il laissait les gens le découvrir pendu à cette machine à tout moment de la journée et plus particulièrement de la nuit, dans le but exprès de pouvoir nier avec vigueur que cela eût la moindre signification.

Au moyen d'une ingénieuse succession de dénégations stratégiquement proférées à propos des détails les plus excitants et les plus exotiques, il était parvenu à créer le mythe qu'il était doué de pouvoirs psychiques, mystiques, télépathiques, féériques, qu'il avait des dons de clairvoyance et qu'il était un vampire psychosassique.

Que signifiait « psychosassique » ?

C'était un mot à lui et il niait avec vigueur que cela eût la moindre signification.

*Et de ce gouffre, bouillonnant d'un tourbillon incessant,*

*Comme si cette terre soufflait en halètements rapides,  
Une puissante fontaine par instants jaillissait :  
Et entre ses jets brefs à demi interrompus  
Dénormes fragments bondissaient...*

Dirk avait toujours été fauché. Cela allait changer.

Ce fut son compagnon de chambre qui fit tout démarrer, un garçon crédule du nom de Mander et qui, si l'on découvrait un jour la vérité, avait sans doute été spécialement choisi par Dirk pour sa crédulité.

Steve Mander remarqua que, si d'aventure Dirk allait se coucher ivre, il parlait dans son sommeil. Non seulement cela, mais les propos qu'il tenait en dormant étaient du genre : « L'ouverture des routes commerciales au blabla delida boulouboum a marqué un tournant dans le développement de l'empire au milieu des bagatelles du ronflement bla bla bla. Discutez cette affirmation. »

*Comme une pluie de grêlons,  
Ou comme la balle du grain sous le fléau du batteur.*

La première fois que cela arriva, Steve Mander s'assit tout droit dans son lit. C'était peu avant les examens préliminaires de seconde année, et ce que Dirk venait de dire, ou avait judicieusement marmonné, ressemblait remarquablement à une question qu'on pouvait fort bien poser pour l'interrogation d'histoire économique.

Mander se leva sans bruit, s'approcha du lit de Dirk et tendit l'oreille, mais à part quelques marmonnements complètement décousus à propos du Schleswig-Holstein et de la guerre franco-prussienne, ces derniers s'adressant essentiellement à l'oreiller de Dirk, il n'apprit rien de plus.

La nouvelle néanmoins se répandit, tranquillement, discrètement et comme un feu de brousse.

*Et c'est parmi ces rochers dansant à jamais  
Que naquit en un instant le fleuve sacré.*

Le mois suivant, Dirk se trouva constamment fêté et abreuvé dans l'espoir qu'il allait dormir cette nuit-là d'un sommeil profond et énoncer en rêve quelques autres questions de l'examen. Chose remarquable, il semblait que mieux il était nourri, plus nobles étaient les crus qu'on lui donnait à boire et moins il avait tendance à dormir le nez dans son oreiller.

Le plan de Dirk consista donc à exploiter ces prétendus dons sans jamais en fait affirmer les posséder. Il réagissait même aux récits que l'on faisait sur ses pouvoirs supposés avec une franche incrédulité, voire avec hostilité.

*Traçant sur deux lieues ses méandres paresseux  
Par monts et par vaux coulait le fleuve sacré,  
Pour atteindre les cavernes immenses,  
Et s'enfoncer tumultueusement dans un océan sans vie  
Et c'est dans ce tumulte que Koubilaï entendit de loin  
Des voix ancestrales qui prédisaient la guerre !*

Dirk était également, comme il le niait, un clairaudiant. Il fredonnait parfois dans son sommeil des airs qui, deux semaines plus tard, allaient se révéler être une rengaine. En vérité, ça n'était pas trop difficile à organiser.

À vrai dire, il avait toujours fait le strict minimum de recherches nécessaire pour conforter ces mythes. Il était paresseux et l'essentiel de son travail consistait à laisser la crédulité enthousiaste œuvrer pour lui. La paresse était essentielle. Si ses prétendus exploits dans le paranormal avaient été détaillés et précis, les gens alors auraient pu se montrer méfiants et chercher d'autres explications. Par contre, plus vagues et plus ambiguës étaient ses « prédictions », plus les gens qui prenaient leurs désirs pour des réalités étaient prêts à combler l'écart entre la vérité et ce qu'ils croyaient.

Dirk n'en tira jamais grand parti – du moins n'en avait-il pas l'air. En fait, le bénéfice qu'il tirait en tant qu'étudiant d'être continuellement fêté aux dépens d'autrui était bien plus considérable qu'on ne pouvait s'y attendre, à moins de prendre la peine de mettre les chiffres noir sur blanc.

Et, bien sûr, il ne prétendait jamais – en fait il le niait activement – que rien de tout cela ne fût même vaguement vrai.

Il était fort bien placé pour se livrer au moment des examens de fin d'année à une très jolie et juteuse petite escroquerie.

*L'ombre du dôme de plaisir  
Flottait à mi-chemin sur les vagues ;  
Où l'on pouvait entendre les rythmes mêlés  
Venant de la fontaine et des grottes.  
C'était un édifice miraculeux,  
Un dôme de plaisir ensoleillé avec des grottes de glace !*

« Bonté divine... ! » Reg parut soudain s'éveiller en sursaut de la légère torpeur dans laquelle il avait doucement glissé sous l'influence combinée du vin et de la lecture, et il jeta un coup d'œil un peu étonné autour de lui, mais rien n'avait changé. Les vers de Coleridge résonnaient dans un silence tiède et satisfait qui s'était installé dans la grande salle. Après un nouveau rapide coup d'œil inquiet, Reg replongea dans un nouveau somme, mais cette fois légèrement plus attentif.

*J'eus un jour la vision  
D'une demoiselle avec un tympanon :  
C'était une servante éthiopienne,  
Et sur son tympanon elle jouait  
Un chant du mont Abora.*

Dirk se laissa persuader de faire sous hypnose une prédition sérieuse à propos des questions qui seraient posées à l'examen cet été-là.

Il commença par lancer l'idée en expliquant exactement le genre de choses que jamais, sous aucun prétexte, il ne serait prêt à faire, même si à bien des égards il aimeraït le faire, rien que pour avoir l'occasion de démentir l'existence des dons qu'on lui prêtait et qu'il désavouait énergiquement.

Ce fut donc sous ce prétexte, préparé avec soin, qu'il finit par accepter – seulement parce que cela mettrait fin une fois pour toutes à ces histoires stupides, d'une immense et assommante

stupidité. Il ferait ses prédictions en écriture automatique sous bonne surveillance, puis on placerait les feuilles dans une enveloppe cachetée que l'on déposerait à la banque jusqu'après les examens. On l'ouvrirait alors pour vérifier l'exactitude *après* les examens.

Comme il fallait s'y attendre, il se vit offrir des sommes assez considérables d'un nombre assez considérable de gens pour leur laisser voir les prédictions qu'il avait couchées sur le papier, mais il se montra absolument choqué par cette idée. Cela, dit-il, serait *malhonnête*...

*Pourrais-je faire revivre en moi  
La symphonie de sa chanson,  
Car quel profond délice cela m'apporterait,  
Et qu'aux longs accents de cette musique,  
Je construirais ce dôme dans l'air,  
Ce dôme ensoleillé ! Ces grottes de glace !*

Puis, peu de temps après, Dirk se montra en ville arborant une expression tout à la fois chagrine et grave. Il écarta d'abord les questions qu'on lui posait sur ce qui le tracassait, mais il finit par avouer que sa mère allait devoir subir des travaux dentaires extrêmement coûteux qui, pour des raisons qu'il se refusait à discuter, devraient être effectués dans une clinique privée, seulement il n'en avait pas l'argent.

À partir de là, la pente qui le menait à accepter des dons pour les prétendues dépenses de sa mère en retour d'un bref coup d'œil à ses prédictions écrites sur les questions d'examen se révéla être suffisamment raide et bien huilée pour qu'il pût la descendre avec un minimum d'embarras.

Puis la nouvelle s'ébruita que le seul dentiste capable d'effectuer cette mystérieuse opération était un chirurgien d'Europe de l'Est habitant maintenant Malibu : il était donc nécessaire d'accroître de façon assez substantielle le niveau des dons.

Il continuait, bien sûr, à nier que ses pouvoirs fussent tout ce qu'on prétendait qu'ils étaient, il niait en fait leur existence même et insistait que jamais il ne se serait embarqué dans cette

aventure si ce n'était pas pour démentir toute l'histoire – et aussi puisque d'autres semblaient, à leurs risques et périls, avoir dans ses dons une foi que lui-même ne partageait pas, il était trop heureux de leur faire plaisir dans la mesure où ils étaient prêts à payer l'opération de sa sainte mère.

Il ne pouvait que bien se tirer de cette situation.  
Du moins le croyait-il.

*Et tous ceux qui entendaient devraient les voir là-bas,  
Et tous devraient crier : prends garde ! Prends garde !  
À ses yeux étincelants, à sa chevelure qui flotte au vent !*

Les sujets d'examen que Dirk produisit sous hypnose, par le moyen de l'écriture automatique, il les avait en fait rassemblés tout simplement en se livrant au même minimum de recherches que pourrait faire n'importe quel étudiant se présentant à un examen, en regardant les sujets précédents et en voyant quelle tendance, s'il y en avait, se dessinait et en avançant quelques hypothèses intelligentes sur ce qui pourrait survenir. Il était pratiquement sûr (comme n'importe qui) d'obtenir un pourcentage de réussite suffisamment élevé pour satisfaire les crédules et suffisamment bas pour que toute l'opération parût parfaitement innocente.

Ce fut en effet le cas.

Ce qui causa sa perte et provoqua une fureur qui l'amena à être éconduit de Cambridge à l'arrière d'un fourgon cellulaire, ce fut le fait que toutes les questions d'examen qu'il vendit se révélèrent être les mêmes que celles que l'on distribua le jour de l'examen.

Exactement. Mot pour mot. À la virgule près.

*Trace parfois un cercle autour de lui,  
Et ferme les yeux remplis d'une sainte terreur,  
Car c'est d'une rosée de miel qu'il s'est nourri,  
Et c'est le lait du paradis qu'il a bu...*

Ainsi se termina l'histoire, à part toute une volée d'articles dans les quotidiens à sensation qui le dénonçaient comme un

espion, puis le portaient aux nues comme un héros de façon à pouvoir une nouvelle fois le dénoncer comme un escroc, puis chanter ses louanges encore une fois jusqu'au moment où les journalistes en eurent assez et trouvèrent à la place un astucieux joueur de billard à harceler.

Dans les années qui s'étaient écoulées depuis lors, Richard était tombé de temps en temps sur Dirk et il avait généralement été accueilli par ce genre de demi-sourire prudent qui veut savoir si vous croyez qu'on vous doit de l'argent avant de s'épanouir en un sourire qui espère que vous allez lui en prêter. Les changements de noms réguliers de Dirk donnèrent à penser à Richard qu'il n'était pas le seul à être traité de cette façon.

Il éprouvait un peu de tristesse à l'idée que quelqu'un, qui avait paru briller d'un tel éclat dans les étroites limites d'une communauté universitaire, eût semblé pâlir à ce point à la lumière du jour ordinaire. Et il se demandait pourquoi Reg avait demandé comme ça de ses nouvelles, tout d'un coup et à propos de rien, d'un ton qui semblait tout à la fois trop désinvolte et trop nonchalant.

Il promena de nouveau un regard attentif autour de lui, d'abord sur Reg, son voisin qui ronflait légèrement ; sur la petite Sarah perdue dans une attention silencieuse ; sur les profondeurs de la salle où pénétrait à peine la lueur dansante des bougies ; sur les portraits des anciens Premiers ministres et des poètes accrochés bien haut dans les ténèbres où la lumière d'une bougie parfois faisait briller leurs dents ; sur le directeur des études anglaises debout à lire de sa voix de lecteur de poésie ; sur l'exemplaire de *Koubilaï Khan* que le directeur des études anglaises tenait à la main ; et enfin, subrepticement, sur sa montre. Il se renfonça sur son siège.

La voix continuait, lisant la seconde et plus étrange encore partie du poème...

## 7...

C'était le soir du dernier jour de la vie de Gordon Way, et il se demandait si la pluie allait attendre la fin du week-end. La météo annonçait un temps variable : ce soir une nuit brumeuse suivie de journées ensoleillées mais fraîches, le vendredi et le samedi, avec peut-être quelques pluies éparses vers la fin du dimanche, quand tout le monde rentrerait en ville.

Enfin tout le monde, sauf Gordon Way.

Le bulletin météorologique, bien sûr, n'en avait pas fait état, ça n'était pas le propos d'un bulletin météo, mais il faut dire que son horoscope était tout aussi trompeur. Il mentionnait dans son signe une activité planétaire inhabituelle et lui conseillait de faire la différence entre ce dont il croyait avoir besoin et ce dont il avait vraiment besoin, il lui conseillait de s'attaquer avec détermination et une totale sincérité à ses problèmes affectifs et professionnels, mais l'horoscope avait inexplicablement omis de préciser qu'il serait mort avant la fin de la journée.

Il quitta l'autoroute près de Cambridge et il s'arrêta pour prendre de l'essence à une petite station-service où il resta un moment à terminer une conversation sur son téléphone de voiture.

« Bon, écoutez, je vous rappelle demain, dit-il, ou peut-être plus tard ce soir. Ou bien téléphonez-moi. Je devrais être à la villa d'ici une demi-heure. Oui. Je sais combien le projet est important pour vous. Très bien, je sais combien c'est important. Vous le voulez, je le veux. Bien sûr que oui et je ne dis pas que nous ne continuerons pas à le soutenir. Je dis simplement que c'est coûteux et qu'il faudrait regarder l'ensemble avec détermination et une totale sincérité. Écoutez, si vous venez à la villa, nous pourrions en discuter. Bon, c'est ça, oui, je comprends. Eh bien réfléchissez-y, Kate. À tout à l'heure. Au revoir. »

Il raccrocha et resta un moment immobile dans sa voiture.

C'était une grosse voiture. Une grosse Mercedes gris argent du genre qu'on utilise dans les placards publicitaires et pas seulement dans ceux pour la publicité de Mercedes. Gordon Way, frère de Susan, patron de Richard MacDuff, était un homme riche, le fondateur et le propriétaire de Way Forward Technologies II. Way Forward Technologies proprement dit avait fait faillite pour les raisons habituelles et il y avait englouti la totalité de sa première fortune. Par chance, il avait réussi à en amasser une seconde.

Les « raisons habituelles » étaient qu'il s'était trouvé dans le métier des ordinateurs au moment où tous les gosses de douze ans du pays en avaient soudain eu assez des appareils qui tombaient en panne. Il avait fait sa seconde fortune dans les programmes. Grâce à deux principaux programmes, dont l'un s'appelait Hymne (l'autre, plus rentable, n'avait jamais vu le jour). WFT-II était la seule compagnie britannique de programmes qu'on pouvait mentionner dans la même phrase que de grandes compagnies américaines comme Microsoft ou Lotus. La phrase était le plus souvent du genre de « Way Forward Technologies, contrairement à de grandes compagnies américaines comme Microsoft ou comme Lotus... » mais c'était quand même un début. Way Forward Technologies était dans le coup et il en était propriétaire.

Il introduisit une cassette dans la fente de la console stéréo qui l'accepta avec un déclic doux et distingué et, quelques instants plus tard, les accents du *Boléro* de Ravel flottaient dans l'air, déversés par huit haut-parleurs parfaitement harmonisés avec des grillages à fin treillis métallique noir. La stéréo avait une sonorité si suave, elle donnait un tel sentiment d'espace qu'on sentait presque la patinoire. Il tapota légèrement des doigts sur le bord rembourré du volant. Il contempla le tableau de bord. Des chiffres élégamment illuminés et de petites lumières précises accueillirent son regard. Au bout d'un moment, il se rendit compte tout d'un coup qu'il s'était arrêté dans une station self-service et il sortit pour faire le plein. Cela lui prit une minute ou deux. Il attendit, serrant bien fort le bec verseur, tapant des pieds dans l'air froid de la nuit, puis il se

dirigea vers la petite guérite misérable, paya l'essence, se rappela qu'il devait acheter des cartes de la région, puis resta quelques minutes à tenir une conversation enthousiaste avec le caissier à propos des orientations qu'allait sans doute prendre dans l'année suivante l'industrie des ordinateurs, laissant entendre que le fonctionnement parallèle allait être la clé de la productivité de programmes véritablement intuitifs en même temps qu'il exprimait des doutes résolus sur la possibilité, pour la recherche sur l'intelligence artificielle en soi, et notamment la recherche sur l'intelligence artificielle basée sur le langage ProLog, de vraiment donner naissance dans un avenir prévisible à des produits commercialement viables, dans la mesure du moins où l'environnement du bureau se trouvait concerné, sujet qui ne fascinait absolument pas le caissier.

« Ce type avait simplement envie de parler, devait-il raconter plus tard à la police. Je vous assure, j'aurais pu m'en aller dix minutes aux toilettes, il aurait tout raconté à la caisse enregistreuse. Si j'étais resté un quart d'heure, la caisse serait partie aussi. Oh oui, je suis sûr que c'est lui, devait-il ajouter quand on lui montra une photo de Gordon Way. C'est seulement qu'au début je n'étais pas sûr, parce que sur la photo, il a la bouche fermée.

— Et vous êtes absolument certain de ne rien avoir vu d'autre de suspect ? insista le policier. Rien qui vous ait frappé comme étant le moins du monde bizarre ?

— Non, comme je l'ai dit, c'était un client ordinaire, un soir ordinaire, comme tous les autres. »

Le policier le dévisagea sans sourciller. « Rien que pour voir, poursuivit-il, si tout d'un coup je faisais ceci... » Il se mit à loucher, rira la langue au coin de sa bouche et se mit à sautiller sur place en s'enfonçant les doigts dans les oreilles... « Est-ce que quelque chose dans tout ça vous frapperait ?

— Oh ! mais oui, dit le caissier en reculant nerveusement. Je penserais que vous êtes devenu fou à lier.

— Bien, dit le policier en rangeant son calepin. C'est simplement que des gens quelquefois ont une idée de ce que veut dire « bizarre », vous comprenez, monsieur. Si la nuit dernière était une nuit ordinaire comme n'importe quel autre

soir, alors je suis un bouton sur le derrière de la tante du marquis de Queensbury. Nous aurons besoin d'une déposition plus tard, monsieur. Merci de nous avoir consacré un moment. »

Mais tout cela ne s'était pas encore passé.

Ce soir-là, Gordon fourra les cartes routières dans sa poche et regagna sa voiture. Garée sous les lumières dans la brume, elle avait recueilli une fine couche mate d'humidité et elle ressemblait... C'est vrai, elle ressemblait à une Mercedes-Benz extrêmement luxueuse. Gordon se surprit, une fraction de seconde, à regretter de ne pas posséder une voiture comme ça, mais il était maintenant passé maître dans l'art d'écartier ce genre de pensées qui n'aboutissaient qu'à le faire tourner en rond et le laissaient déprimé et désorienté.

Il tapota sa voiture d'un geste de propriétaire, puis, en la contournant, il remarqua que le coffre n'était pas bien fermé et il appuya dessus. Le couvercle se referma avec un sain cliquetis. Ah ! voilà qui justifiait tout, n'est-ce pas ? Un sain déclic comme ça. Les bonnes vieilles valeurs de qualité de l'artisanat. Il pensa à une douzaine de choses dont il devrait parler à Susan et il remonta dans la voiture, poussant sur son téléphone le bouton d'appel automatique dès que la voiture eut repris la route.

« ... Si vous voulez bien laisser un message, je vous répondrai dès que possible. Peut-être. »

Bip.

« Oh, Susan, salut, c'est Gordon, dit-il en coinçant tant bien que mal le combiné contre son épaule. Je suis en route pour le cottage. On est, euh, jeudi soir, et il est... euh... huit heures quarante-sept. Pas mal de brume sur la route. Écoute, j'ai ces gens qui viennent des États-Unis, ce week-end, pour mettre au point la distribution de Hymne version 2.00, préparer les promotions, tout ce bazar, alors, tu sais que je n'aime pas te demander ce genre de choses, mais tu sais aussi que je finis toujours par le faire, alors voilà.

« J'ai juste besoin de savoir que Richard est sur l'affaire. Je veux dire *vraiment* sur l'affaire. Je peux lui poser la question et il me répondra : « Oh ! bien sûr, c'est parfait », mais la moitié du temps... Merde, ce camion avait des phares éblouissants. Pas

un de ces salopards de camionneurs ne se met jamais en code convenablement. C'est un miracle que je ne me retrouve pas mort dans le fossé, ce serait quelque chose, n'est-ce pas, que de prononcer ses dernières paroles sur le répondeur de quelqu'un, il n'y a pas de raison que ces camions n'aient pas de dispositif automatique de mise en code activée par la lumière. Écoute, peux-tu noter pour moi de dire à Susan – pas toi, bien sûr, Susan ma secrétaire au bureau – de lui dire que j'envoie une lettre à ce type du ministère de l'Environnement pour expliquer que nous pouvons fournir la technologie s'il peut fournir la législation ? C'est dans l'intérêt public, et d'ailleurs il me doit un service et puis à quoi ça sert d'être décoré si on ne peut pas distribuer quelques coups de pied au cul ? Tu pourras lui dire que j'ai passé toute la semaine à discuter avec les Américains.

« Ça me rappelle... mon Dieu, j'espère que j'ai pensé à emporter les fusils de chasse. Qu'est-ce qu'ils ont donc les Américains à être toujours acharnés à tirer mes lapins ? Je leur ai acheté quelques cartes routières dans l'espoir de pouvoir les persuader de faire quelques longues et saines promenades et de ne plus penser à tirer des lapins. Ça me navre vraiment pour ces petites bêtes. Je crois que je devrais mettre un de ces panneaux sur ma pelouse quand les Américains arrivent, tu sais, comme ils ont à Beverly Hills, disant : « Si vous tirez ici, on riposte. »

« Fais une note à Susan, s'il te plaît, pour lui demander de faire fabriquer un panneau comme ça sur un piquet bien aiguisé et à la bonne hauteur pour que les lapins puissent le voir. Il s'agit de ma secrétaire, au bureau, pas toi, bien sûr.

« Où en étais-je ?

« Ah ! oui. Richard et Hymne 2.00. Susan, il faut qu'on passe aux essais dans deux semaines. Il me dit que c'est parfait. Mais à chaque fois que je le vois il a l'image d'un canapé qui tourne sur l'écran de son ordinateur. Il prétend que c'est un concept important, mais tout ce que je vois, c'est un meuble. Les gens qui veulent que la comptabilité de leur société soit en chansons ne veulent pas acheter un canapé qui tourne. Je ne pense pas non plus que pour cette fois il doive transformer le taux d'érosion de l'Himalaya en un quintette pour flûtes.

« Quant à ce que mijote Kate, Susan, ma foi je ne peux pas dissimuler le fait que je m'inquiète des salaires et du temps d'ordinateur que ça dévore. C'est peut-être une recherche et un développement à long terme important, mais il y a toujours la possibilité – je sais, ce n'est qu'une possibilité, mais néanmoins une possibilité qu'à mon avis nous nous devons d'estimer et d'explorer pleinement – que cette machine soit un bide. Tiens, c'est bizarre, il y a un bruit qui vient du coffre. Je croyais que je venais de le refermer convenablement.

« En tout cas, le point principal, c'est Richard. Le fait est qu'il n'y a qu'une seule personne qui soit vraiment en position de savoir s'il fait ce qui est important ou s'il rêve simplement éveillé et cette personne, j'en ai peur, c'est Susan.

« Je veux dire toi, bien sûr, pas ma secrétaire Susan au bureau.

« Alors, est-ce que tu peux, je n'aime pas te demander ça, vraiment pas, peux-tu vraiment insister pour qu'il se mette sur cette affaire ? Fais-lui comprendre combien c'est important. Assure-toi qu'il se rend bien compte que Way Forward Technologies est destinée à être une entreprise commerciale en expansion, pas un terrain de jeu pour chercheurs. C'est ça le problème avec les chercheurs. Ils n'ont qu'une grande idée qui fonctionne vraiment et ils s'attendent à ce qu'on continue à les financer pendant des années pendant qu'ils restent assis à calculer la topographie de leur nombril. Je suis désolé, il va falloir que je m'arrête pour refermer convenablement le coffre. J'en ai pour un instant. »

Il posa le combiné sur le siège à côté de lui, s'arrêta sur le bas-côté et descendit. Au moment où il se dirigeait vers le coffre, celui-ci s'ouvrit, une silhouette en jaillit, lui tira deux balles d'un fusil de chasse en pleine poitrine et reprit ses occupations.

La stupéfaction de Gordon Way en se voyant soudain abattu à bout portant n'était rien à côté de son étonnement devant ce qui se passa ensuite.

## 8...

« Entrez, mon cher garçon, entrez donc. »

La porte qui donnait accès à l'appartement de Reg au collège se trouvait en haut d'un escalier en colimaçon au coin de la seconde cour, et elle n'était pas bien éclairée, ou plutôt elle était parfaitement bien éclairée quand la lumière fonctionnait, mais ce soir-là elle ne marchait pas, aussi la porte n'était-elle pas bien éclairée et, en outre, elle était fermée à clé. Reg avait du mal à trouver la clé dans un trousseau qui ressemblait à ce qu'un guerrier Ninja bien équipé pourrait lancer autour d'un tronc d'arbre.

Dans les parties plus anciennes du collège, les appartements ont des doubles portes, comme dans un sas et, comme les sas, elles sont un peu délicates à ouvrir. La porte extérieure est un robuste panneau de chêne peint en gris, parfaitement lisse à l'exception d'une fente très étroite pour les lettres et d'une serrure de sûreté, dont tout d'un coup Reg finit par trouver la clé.

Il la fit tourner et ouvrit toute grande la porte. Derrière elle se dressait une porte ordinaire peinte en blanc, avec un bouton de porte ordinaire en cuivre.

« Entrez, entrez », répéta Reg, en l'ouvrant à son tour et en cherchant à tâtons le commutateur. Un moment seules les braises mourantes d'un feu dans l'âtre lançaient des ombres rougeoyantes et fantomatiques qui dansaient dans la pièce, puis la lumière électrique jaillit et fit disparaître la magie. Reg hésita un instant sur le seuil, étrangement tendu, comme s'il voulait être sûr de quelque chose avant d'entrer, puis il s'engouffra dans la pièce avec l'apparence au moins d'une certaine gaieté.

C'était une grande pièce lambrisée, avec un mobilier aimablement délabré et conçu pour occuper confortablement l'espace disponible. Contre le mur du fond était disposée une

grande table d'acajou, vieille et abîmée, avec de gros pieds assez laids ; elle était chargée de livres, de dossiers, de classeurs et de piles vacillantes de papiers. Richard remarqua avec amusement qu'un vieux boulier fatigué occupait sa place sur le plateau.

Il y avait juste à côté un petit bureau Régence qui aurait pu avoir de la valeur s'il n'avait pas eu un passé aussi agité, deux élégants fauteuils de style géorgien, une imposante bibliothèque victorienne, etc. C'était, en bref, une chambre de professeur. On voyait au mur des cartes et des gravures encadrées comme on en voit dans les chambres universitaires, un tapis d'universitaire usé jusqu'à la corde et aux couleurs fanées et on avait l'impression que pas grand-chose n'y avait changé depuis des décennies, ce qui était sans doute le cas parce qu'un professeur y vivait.

Dans le mur du fond s'ouvraient deux portes et Richard savait, pour être déjà venu, que l'une d'elles donnait sur un cabinet de travail qui ressemblait beaucoup à une version réduite et plus concentrée de la première pièce : des entassements de livres plus importants, des piles de papier plus hautes et qui menaçaient de façon plus imminente de s'écrouler, un mobilier qui, bien qu'ancien et de valeur, portait la trace d'innombrables ronds laissés par des tasses de thé ou de café trop chaudes.

L'autre porte permettait d'accéder à une petite cuisine à l'équipement assez sommaire, et à un petit escalier intérieur tortueux, en haut duquel se trouvaient la chambre et la salle de bains du professeur.

« Essayez de vous trouver une place sur le canapé, proposa Reg, en s'affairant, tout débordant d'hospitalité. Je ne sais pas si vous y arriverez. Il me donne toujours l'impression d'être rembourré de feuilles de chou et de vieux couteaux. » Il fixa Richard d'un regard sérieux. « Avez-vous un bon canapé ? demanda-t-il.

— Ma foi, oui », fit Richard en riant. La stupidité de la question l'égayait.

« Ah ! fit gravement Reg. Eh bien, j'aimerais que vous me disiez où vous l'avez trouvé. J'ai des ennuis sans fin avec les canapés. Absolument sans fin. De toute ma vie je n'en ai jamais

trouvé un confortable. Comment trouvez-vous le vôtre ? » L'air légèrement surpris, il remarqua un petit plateau d'argent qu'il avait laissé là avec une carafe de porto et trois verres.

« Tiens, c'est bizarre que vous me demandiez cela, fit Richard. Je ne me suis jamais assis dessus.

— Sage décision, déclara Reg, très, très sage décision. » Il effectua un nouveau numéro, cette fois avec son manteau et son chapeau.

« Ce n'est pas que je n'en aurais pas envie, dit Richard. C'est simplement qu'il est coincé au beau milieu d'un long escalier qui mène à mon appartement. D'après ce que j'ai compris, les livreurs ont monté avec le canapé une partie de l'escalier, se sont trouvés coincés, l'ont tourné dans tous les sens possibles, n'ont pas pu aller plus loin et se sont aperçus, et c'est assez curieux, qu'ils ne pouvaient pas non plus le redescendre. Ça devrait être impossible.

— Bizarre, reconnut Reg. Il est vrai que je ne suis jamais tombé sur un processus mathématique irréversible impliquant un canapé. Ça pourrait être un domaine nouveau. En avez-vous parlé à des spécialistes de la géométrie dans l'espace ?

— J'ai fait mieux que cela. J'ai fait venir le gosse d'un voisin qui arrivait à résoudre le problème du cube de Rubik en dix-sept secondes. Il s'est assis sur une marche et a considéré le canapé pendant une heure sous tous les angles avant de déclarer qu'il était irrévocablement coincé. C'est vrai qu'aujourd'hui il a quelques années de plus et qu'il a découvert les filles, mais ça m'a quand même étonné.

— Continuez à parler, mon cher garçon, tout cela m'intéresse vivement. Mais dites-moi d'abord si je peux vous offrir quelque chose. Un peu de porto, peut-être ? Un cognac ? Le porto, à mon avis, est le meilleur choix, il a été acheté par le collège en 1934, une grande année, vous verrez, et d'ailleurs, en fait, je n'ai pas de cognac. Ou de café ? Peut-être encore un peu de vin ? J'ai un excellent margaux et je cherchais un prétexte pour l'ouvrir, mais, bien sûr, il faudrait le laisser respirer une heure ou deux, ce qui ne veut pas dire que je ne pourrais pas... Non, s'empressa-t-il d'ajouter. Mais il vaut probablement mieux ne pas s'attaquer au margaux ce soir.

— Ce que j'aimerais vraiment, dit Richard, c'est du thé, si vous en avez. »

Reg haussa les sourcils. « Vous êtes sûr ?

— Il faut que je rentre chez moi en voiture.

— C'est vrai. Alors, j'en ai pour quelques instants dans la cuisine. Continuez, je vous en prie, je pourrai encore vous entendre. Continuez à me parler de votre canapé et en attendant n'hésitez pas à vous asseoir sur le mien. Il est coincé là depuis longtemps ?

— Oh ! seulement trois semaines, dit Richard en s'asseyant. Je pourrais tout simplement le débiter à la scie et le jeter, mais je n'arrive pas à croire qu'il n'y ait pas une solution logique. Et puis ça m'a donné à réfléchir : ce serait vraiment utile de savoir, avant d'acheter un meuble, s'il va vraiment passer par l'escalier ou pouvoir franchir le tournant du couloir. J'ai donc programmé le problème en trois dimensions sur mon ordinateur... et jusqu'à maintenant, la réponse est : non.

— La réponse est ? lança Reg, qui était en train d'emplir d'eau la bouilloire.

— Que ça n'est pas possible. Je lui ai demandé de calculer les mouvements nécessaires à faire repartir le canapé et la réponse a été qu'il n'y en a pas. J'ai dit : « Quoi ? » et l'ordinateur m'a dit qu'il n'y en avait pas. J'ai alors demandé – et c'est là le point vraiment mystérieux de l'affaire – de calculer les mouvements nécessaires pour amener le canapé dans la position qu'il occupe actuellement et l'ordinateur m'a répondu qu'il n'avait pas pu arriver jusque-là. Pas sans une restructuration fondamentale des murs. Alors, ou bien il y a quelque chose qui ne va pas dans la structure fondamentale de la matière dont sont faits mes murs ou bien, ajouta-t-il avec un soupir, il y a une erreur dans le programme. Quoi donc à votre avis ?

— Et vous êtes marié ? lança Reg de la cuisine.

— Comment ? Oh ! je vois ce que vous voulez dire. Un canapé coincé dans l'escalier depuis un mois. Eh bien, non, je ne suis pas marié à proprement parler, mais, oui, il y a dans ma vie une femme à laquelle je ne suis pas marié.

— Comment est-elle ? Que fait-elle ?

— C'est un violoncelliste professionnelle. Je dois reconnaître que ce canapé a été la source de pas mal de discussions. À vrai dire, elle est retournée dans son appartement en attendant que j'aie réglé cette affaire. Elle... voyez-vous... »

Pris d'une soudaine tristesse, il se leva et déambula sans but dans la pièce pour venir s'arrêter devant le feu mourant. Il le tisonna un peu et rajouta deux bûches pour essayer de combattre l'atmosphère glacée de la pièce.

« En fait, ajouta-t-il enfin, c'est la sœur de Gordon. Mais ils ne se ressemblent pas du tout. Je ne suis pas sûr qu'elle aime beaucoup les ordinateurs. Et elle n'aime pas beaucoup l'attitude qu'il a envers l'argent. Je ne pense pas que je lui en tienne grief en fait, et encore elle n'en connaît pas la moitié.

— Quelle est la moitié qu'elle ne connaît pas ? »

Richard soupira.

« Eh bien, dit-il, il s'agit du projet qui a commencé par rendre profitable l'orientation de la société vers les programmes. Ça s'appelait Raison, et c'était dans son genre assez sensationnel.

— Qu'était-ce donc ?

— Eh bien, c'était une sorte de programme en marche arrière. C'est drôle à quel point les meilleures idées relèvent simplement de la marche arrière. Vous comprenez, il y a déjà eu plusieurs programmes conçus pour vous aider à arriver à des décisions en analysant tous les facteurs de façon à aboutir tout naturellement à la bonne décision. L'ennui, avec ces programmes-là, c'est que la décision qui découle de l'analyse des faits n'est pas nécessairement celle que vous souhaiteriez.

— Oui..., fit Reg de la cuisine.

— Eh bien, la grande intuition de Gordon a été de concevoir un programme qui vous permettait de préciser d'avance à quelle décision on voulait arriver, et seulement alors de fournir à l'ordinateur tous les faits. Le but du programme, auquel il parvenait avec une aisance consommée, était tout simplement de construire une série plausible d'étapes logiques reliant les prémisses à la convulsion.

« Et je dois dire que ça a marché de façon brillante. Gordon a pu presque tout de suite s'acheter une Porsche et pourtant il

était complètement fauché et conduisait abominablement mal. Même son banquier n'a pas réussi à trouver une faille dans son raisonnement. Même quand Gordon, trois semaines plus tard, a passé en profits et pertes la créance qu'il avait chez lui.

— Bonté divine ! Et le programme s'est bien vendu ?

— Non, nous n'en avons jamais vendu qu'un seul exemplaire.

— Vous m'étonnez. Ça me paraît pourtant un vrai coup gagnant.

— Ça l'était, fit Richard d'un ton hésitant. Le projet tout entier a été acheté du commencement jusqu'à la fin par le Pentagone. Ce marché a donné à Way Forward Technologies une base financière très saine. Par contre, sa base morale n'est pas un sujet sur lequel j'aimerais m'appesantir. J'ai récemment analysé un grand nombre des arguments avancés en faveur du projet de la guerre des étoiles et, si on sait ce qu'on cherche, l'enchaînement des algorithmes est très clair.

« À tel point, en fait, qu'en examinant la politique du Pentagone au cours des deux dernières années, je crois pouvoir affirmer avec une quasi-certitude que la marine américaine utilise la version 2.00 du programme alors que l'aviation, pour je ne sais quelle raison, ne dispose que de la version test de 1.5. Bizarre, non ?

— En avez-vous un exemplaire ?

— Certainement pas, dit Richard, je ne veux rien avoir à faire avec ça. D'ailleurs, quand le Pentagone a tout acheté, il a tout acheté. La moindre brique de code, toutes les disquettes, tous les carnets de notes. J'ai été ravi qu'on s'en débarrasse. Si c'est bien le cas. Non, aujourd'hui, je ne m'occupe que de mes propres projets. »

Il tisonna de nouveau le feu en se demandant ce qu'il faisait ici alors qu'il avait tant de travail. Gordon ne cessait de le pousser à mettre au point la nouvelle super version du programme Hymne afin de prendre l'avantage sur le Macintosh II et il était très en retard là-dessus. Quant au module proposé pour convertir les informations concernant l'indice Dow Jones en éléments Midi en temps réel, il n'avait vu là qu'une plaisanterie. Mais Gordon, bien sûr, s'était emballé sur l'idée et avait insisté pour qu'on la mit au point. Cela aussi

devait être prêt, mais ne l'était pas. Il sut tout d'un coup avec précision pourquoi il était venu ici. Au fond, c'avait été une agréable soirée, même s'il ne comprenait pas pourquoi Reg avait tant insisté pour le voir. Il prit deux livres sur la table. Celle-ci de toute évidence faisait office également de table de salle à manger, car, même si les piles de papier semblaient être là depuis des semaines, l'absence de poussière autour d'elles montrait qu'on les avait récemment déplacées. Peut-être, songea-t-il, le besoin d'un aimable bavardage avec quelqu'un d'autre peut-il devenir aussi urgent que tout autre besoin quand on vit dans une communauté aussi fermée qu'un collège de Cambridge, même aujourd'hui. Reg était un charmant vieil excentrique, mais le dîner avait clairement montré que nombre de ses collègues estimait que ses extravagances constituaient un régime un peu riche quand il se prolongeait – surtout quand eux-mêmes avaient déjà à supporter leurs propres excentricités. Il eut une brève pensée pour Susan, ce qui l'agaça, mais il en avait l'habitude. Il feuilleta les deux livres qu'il venait de prendre.

L'un d'eux, un ouvrage assez ancien, évoquait ce qui se passait au rectorat de Borley, la maison la plus hantée d'Angleterre. La reliure commençait à se casser et les photographies étaient grises et floues au point d'être à peine discernables. Une illustration dont il crut que c'était un instantané pris par chance (ou truqué) d'une apparition fantomatique se révéla, lorsqu'il en examina la légende, être un portrait de l'auteur.

L'autre ouvrage était plus récent et, par une étrange coïncidence, c'était un guide des îles grecques. Il le feuilleta nonchalamment et une feuille de papier en tomba.

« Earl Grey ou Lapsang Souchong ? cria Reg. Ou Darjeeling ? Ou de l'Orange Pekoe ? De toute façon, tout cela est du thé en sachet, j'en ai peur, et pas très frais.

— Le Darjeeling sera parfait, répondit Richard en se penchant pour ramasser le bout de papier.

— Du lait ? demanda Reg.

— Euh, volontiers.

— Un sucre ou deux ?

— Un, je vous prie. »

Richard remit la feuille de papier dans le livre, remarquant au passage qu'il s'agissait d'une note hâtivement griffonnée. Elle disait, assez bizarrement : « Considérez cette simple salière d'argent. Considérez ce simple chapeau. »

« Du sucre ?

— Euh. Quoi ? » fit Richard en sursautant. Il s'empressa de reposer le livre sur la pile.

« Une de mes petites plaisanteries, dit gaiement Reg, pour voir si les gens écoutent. » Il émergea, rayonnant, de la cuisine, apportant un petit plateau avec deux tasses qu'il jeta soudain par terre. Le thé se répandit aussitôt sur le tapis, une des tasses se brisa et l'autre rebondit sous la table. Reg s'adossa au chambranle, tout pâle et le regard fixe.

Un instant se passa en silence ; Richard, d'abord trop abasourdi pour réagir, se précipita maladroitement pour aider le professeur. Mais le vieil homme se répandait déjà en excuses et proposait de refaire du thé. Richard le guida jusqu'au canapé.

« Ça va ? demanda Richard désemparé. Faut-il que j'appelle un médecin ? »

Reg fit non de la main. « Ça n'est rien, insista-t-il, je vais très bien. J'ai cru entendre, eh bien, un bruit qui m'a fait sursauter, mais ce n'était rien. Je dois être intoxiqué par le fumet du thé. Laissez-moi reprendre mon souffle. Je crois qu'un peu... de porto me fera retrouver mes esprits. Je suis désolé : je ne voulais pas vous surprendre comme ça. » Il fit un geste vague vers le carafon de porto. Richard s'empressa d'emplir un petit verre et de lui tendre.

« Quel genre de bruit ? » interrogea-t-il, se demandant ce qui avait bien pu le secouer à ce point.

Sur ces entrefaites leur parvint d'en haut le bruit de quelque chose qu'on déplaçait et celui d'un extraordinaire souffle rauque.

« Ça... », chuchota Reg. Le verre de porto vint se fracasser à ses pieds. Là-haut, quelqu'un semblait taper du pied. « Vous avez entendu ?

— Ma foi, oui. »

Cette réponse parut soulager le vieil homme.

Richard leva vers le plafond un regard nerveux. « Il y a quelqu'un là-haut ? demanda-t-il, avec le sentiment que c'était une question stupide, mais qu'il fallait poser.

— Non, dit Reg d'une voix sourde et vibrante d'une peur qui surprit Richard. Personne. Personne qui devrait être là.

— Alors... »

Reg s'efforçait en tremblant de se lever, mais il y avait soudain chez lui une farouche détermination.

« Il faut que j'aille là-haut, dit-il avec calme. Il le faut. Je vous en prie, attendez-moi ici.

— Allons, qu'est-ce que c'est ? demanda Richard, s'interposant entre Reg et la porte. Qu'est-ce c'est, un cambrioleur ? Écoutez, je vais y aller. Je suis sûr que ça n'est rien, ça doit être le vent ou je ne sais quoi. » Richard ne savait pas pourquoi il disait cela. De toute évidence, ce n'était pas le vent ni rien qui ressemblât au vent, car, même si l'on pouvait s'imaginer que le vent fit le bruit d'un souffle rauque, il tapait rarement des pieds de cette façon.

« Non, dit le vieil homme d'un ton poli mais ferme en l'écartant, c'est à moi de le faire. »

Richard, impuissant, le suivit dans le petit couloir au fond duquel se trouvait la minuscule cuisine. Un escalier de bois sombre partait de là, et les marches en paraissaient écornées et abîmées.

Reg alluma une lumière : c'était une petite ampoule qui pendait sans abat-jour en haut de la cage d'escalier et il la contempla avec appréhension.

« Attendez ici », dit-il en montant deux marches. Puis il se retourna et dévisagea Richard avec un air extrêmement grave.

« Je suis désolé, dit-il, que vous vous soyez trouvé mêlé à ce qui est... l'aspect le plus difficile de ma vie. Mais vous y êtes mêlé maintenant, aussi regrettable que cela puisse être, et je dois vous demander une chose. Je ne sais pas ce qui m'attend là-haut, je ne sais pas exactement. Je ne sais pas si c'est une chose que j'ai stupidement attiré sur moi avec mes... manies, ou bien si c'est quelque chose dont je suis devenu l'innocente victime. Dans le premier cas, alors je n'ai de reproches à faire qu'à moi-même, car je suis comme un docteur incapable de

s'arrêter de fumer, ou peut-être pire encore, comme un écologiste qui ne peut pas renoncer à sa voiture ; dans le second cas, alors, j'espère que cela ne vous arrivera pas.

« Ce que je dois vous demander, c'est ceci : quand je redescendrai cet escalier, à supposer, bien entendu, que je le fasse, alors, si mon comportement vous paraît en quoi que ce soit bizarre, si je n'ai pas l'air d'être moi-même, il faut me sauter dessus et me plaquer au sol. Vous comprenez ? Il faut m'empêcher de faire ce que je peux essayer de faire.

— Mais comment le saurai-je ? demanda Richard, incrédule. Pardonnez-moi, je ne veux pas avoir l'air aussi brutal, mais je ne sais pas ce que...

— Vous saurez, fit Reg. Maintenant, je vous en prie, attendez-moi dans la grande pièce ; et fermez la porte. »

Secouant la tête d'un air stupéfait, Richard recula et fit ce qu'on lui demandait. De la grande pièce mal rangée, il tendit l'oreille, écoutant les pas du professeur qui montait les marches l'une après l'autre.

Il les gravissait avec une pesante délibération, on aurait dit le tic-tac d'une grande et lente horloge.

Richard l'entendit arriver au palier de l'étage. Puis il s'arrêta, et ce fut le silence. Les secondes passèrent, cinq, peut-être dix, peut-être vingt. Puis recommença le piétinement et le souffle rauque qui avait tout à l'heure si fort secoué le professeur.

Richard s'approcha vivement de la porte, mais sans l'ouvrir. Le froid qui régnait dans la pièce l'oppressait et le déconcertait. Il secoua la tête pour essayer de dissiper cette impression, puis il retint son souffle, car les pas repartaient pour traverser lentement les deux mètres du palier, puis s'arrêter de nouveau là.

Au bout de quelques secondes seulement, Richard entendit cette fois le long et lent grincement d'une porte qu'on ouvrait, centimètre par centimètre, prudent centimètre par prudent centimètre, jusqu'au moment où elle dut enfin être grande ouverte.

Pendant un long, long moment, il sembla que plus rien ne se passait.

Puis la porte enfin se referma, lentement. Les pas traversèrent le palier et s'arrêtèrent de nouveau.

Richard recula, les yeux fixés sur la porte. Une fois de plus, les pas se mirent à descendre l'escalier, avec lenteur, des pas délibérés et feutrés qui finirent par arriver en bas. Puis, après quelques secondes encore, la poignée de la porte se mit à tourner. La porte s'ouvrit et Reg entra calmement.

« Ça n'est rien, ça n'est qu'un cheval dans la salle de bains », annonça-t-il tranquillement.

Richard sauta sur lui et le plaqua au sol.

« Non, fit Reg haletant, non, lâchez-moi, laissez-moi, bon sang, je vais très bien. Ça n'est qu'un cheval, un cheval tout à fait ordinaire. » Il se débarrassa non sans mal de Richard et s'assit, haletant et soufflant et passant ses doigts dans ce qui lui restait de cheveux. Richard était planté devant lui, méfiant, mais en proie à une gêne croissante. Il s'écarta et laissa Reg se relever pour s'asseoir dans un fauteuil.

« Ça n'est qu'un cheval, dit Reg, mais... ma foi... merci de m'avoir cru sur parole. » Il s'épousseta.

« Un cheval, répéta Richard.

— Oui », fit Reg.

Richard sortit, jeta un coup d'œil dans l'escalier puis revint dans la pièce.

« Un cheval ? répéta-t-il.

— Mais oui, un cheval, dit le professeur. Attendez..., reprit-il en faisant un signe à Richard qui s'apprêtait à ressortir pour aller voir... Laissez-le, ça ne va pas être long. »

Richard le regardait, incrédule. « Vous dites qu'il y a un cheval dans votre salle de bains et vous m'annoncez ça sans sourciller ? »

Le professeur lui jeta un regard absent.

« Écoutez, dit-il, je suis désolé si je... si je vous ai inquiété tout à l'heure, c'était une petite défaillance. Ces choses arrivent, mon cher garçon, ne vous inquiétez pas pour ça. Mon Dieu, j'ai connu en mon temps des choses plus bizarres. Beaucoup de choses. Bien plus bizarres. Bon sang, ce n'est qu'un cheval. J'irai le faire sortir plus tard. Je vous en prie, ne vous inquiétez pas. Remontons-nous le moral avec un peu de porto.

— Mais... comment ce cheval est-il entré ?

— Oh ! la fenêtre de la salle de bains est ouverte. Il a dû passer par là. »

Richard le regarda, pas pour la première et certainement pas pour la dernière fois, avec des yeux pleins de méfiance.

« Vous faites ça exprès, n'est-ce pas ? dit-il.

— Je fais quoi, mon cher garçon ?

— Je ne crois pas qu'il y ait un cheval dans votre salle de bains, dit soudain Richard. Je ne sais pas ce qu'il y a là-haut, je ne sais pas ce que vous faites, je ne sais pas à quoi rime cette soirée, mais je ne crois pas qu'il y ait un cheval dans votre salle de bains. » Et, sans tenir compte des protestations de Reg, il monta voir.

La salle de bains n'était pas grande.

Les murs étaient lambrisés de panneaux de vieux chêne qui, compte tenu de l'âge et de la nature de l'immeuble, étaient très probablement sans prix, mais l'installation à part cela était rudimentaire et fonctionnelle.

Il y avait sur le sol un linoléum usé à carreaux noirs et blancs, une petite baignoire, bien nettoyée, mais avec des taches et des éraflures dans l'émail, ainsi qu'un petit lavabo avec une brosse à dents et un tube de dentifrice dans un gobelet en matière plastique posé à côté des robinets. Fixée dans les lambris, probablement sans prix, au-dessus du lavabo, il y avait une petite armoire à pharmacie avec un miroir sur la porte. Elle semblait avoir été repeinte maintes fois et la glace était tachée sur les bords par la condensation. Les toilettes étaient surmontées d'une chasse d'eau avec une vieille chaîne en fer forgé. Il y avait dans le coin une vieille armoire en bois peinte de couleur crème, à côté de laquelle se trouvait une vieille chaise marron en contre-plaquée, sur laquelle étaient posées de petites serviettes soigneusement pliées mais usées jusqu'à la trame. Il y avait aussi un grand cheval dans la pièce, dont il occupait presque la totalité.

Richard le contempla et il contempla Richard comme pour le jauger du regard. Richard vacilla sur ses jambes. Le cheval était parfaitement immobile. Au bout d'un moment, il détourna les yeux vers l'armoire. Il semblait, sinon content, du moins

parfaitement résigné à l'idée d'être là où il était jusqu'à ce qu'on le mît ailleurs. Il semblait aussi... Qu'était-ce donc ?

Il baignait dans la lueur du clair de lune qui entrait par la fenêtre. La fenêtre était ouverte, mais elle était petite et, d'ailleurs, elle était au premier étage, si bien que l'idée que le cheval fût entré par là était tout à fait fantaisiste.

Il y avait quelque chose de bizarre chez ce cheval, mais Richard n'aurait pas pu dire quoi. En tout cas, il y avait quelque chose de manifestement très bizarre chez lui, c'est qu'il était planté au milieu d'une salle de bains de collège. Après tout, c'était peut-être ça.

Richard tendit une main un peu hésitante pour caresser le cou de la bête. La robe semblait normale : ferme, luisante, l'animal était en bon état. Les reflets du clair de lune sur sa robe étaient un peu étranges, mais au clair de lune tout a l'air un peu bizarre. Le cheval secoua un peu sa crinière quand Richard la toucha, mais cela ne semblait pas trop le gêner.

Encouragé par ce succès, Richard caressa la tête encore un moment et la gratta doucement sous la mâchoire. Puis il remarqua qu'il y avait une autre porte dans le fond de la salle de bains. Contournant le cheval avec prudence, il s'en approcha. Il l'entrouvrit.

Elle donnait sur la chambre du professeur, une petite pièce encombrée de livres et de chaussures avec un petit lit d'une personne. Cette pièce aussi avait une autre porte qui débouchait sur le palier.

Richard nota que le plancher du palier portait des traces de griffures et d'éclats dans le bois, comme il l'avait observé dans l'escalier, et que ces marques n'étaient pas incompatibles avec l'idée qu'on avait poussé le cheval pour lui faire monter l'escalier. Il n'aurait pas aimé avoir eu à le faire lui-même, et il aurait encore moins aimé être le cheval qu'on obligeait à cette manœuvre, mais c'était quand même possible.

Mais pourquoi ? Il jeta un dernier regard au cheval qui lui jeta aussi un dernier regard, puis il redescendit.

« J'en conviens, dit-il, vous avez un cheval dans votre salle de bains et je veux bien un porto, après tout. »

Il s'en servit et en versa un peu à Reg qui contemplait le feu sans rien dire et qui avait besoin de boire encore un petit coup.

« C'est aussi bien que j'aie sorti trois verres, au fond, dit Reg, histoire de faire la conversation. Je me demandais pourquoi tout à l'heure, et maintenant je me souviens.

« Vous m'avez demandé si vous pourriez amener une amie, mais vous ne semblez pas l'avoir fait. Sans doute à cause du canapé. Peu importe, ces choses-là arrivent. Oh ! là là, vous allez en renverser. »

Brusquement, toutes les questions que Richard se posait à propos du cheval disparurent de son esprit.

« J'ai fait ça ? demanda-t-il.

— Oh ! mais oui, je me rappelle maintenant. Vous m'avez retéléphoné pour me demander si vous pouviez, je m'en souviens. J'ai dit que j'en serais charmé et je comptais bien l'être. Si j'étais vous, je débiterais ce canapé à la scie. Il ne faut pas sacrifier votre bonheur à un canapé. Ou peut-être a-t-elle décidé qu'une soirée avec votre vieux professeur serait d'un ennui mortel et a-t-elle choisi la solution plus grisante de se laver les cheveux. Ma foi, je sais que c'est ce que j'aurais fait. C'est seulement le manque de cheveux qui m'oblige à poursuivre maintenant ces fiévreuses activités sociales. »

Ce fut au tour de Richard de blêmir et d'avoir le regard fixe.

Oui, il avait supposé que Susan n'aurait pas envie de venir.

Oui, il lui avait dit que ce serait terriblement ennuyeux. Mais elle avait insisté en disant qu'elle avait envie de venir parce que ce serait la seule occasion qu'elle aurait de voir quelques minutes son visage autrement qu'à la lueur d'un écran d'ordinateur, alors il avait accepté et pris ses dispositions pour l'emmener, après tout. Seulement, il avait complètement oublié ces arrangements. Il n'était pas passé la prendre.

Il demanda : « Est-ce que je peux me servir de votre téléphone ? »

## 9...

Gordon Way gisait sur le sol, ne sachant trop quoi faire.

Il était mort. Il n'y avait guère de doute là-dessus. Il y avait un trou abominable dans sa poitrine, mais le sang qui en ruisselait ne s'écoulait plus qu'en un mince filet. À part cela, rien dans sa poitrine ne bougeait, ni d'ailleurs dans aucune autre partie de son corps.

Il leva les yeux, regarda de gauche à droite et l'évidence s'imposa à lui que s'il y avait une partie de lui qui bougeait, ce n'était aucune partie de son corps.

La brume déferla lentement sur lui, sans rien expliquer. À quelques mètres de distance, son fusil était posé dans l'herbe, et un peu de fumée montait du canon.

Il resta allongé là, comme quelqu'un qui se réveille à quatre heures du matin, incapable de calmer son esprit, mais incapable de trouver quoi que ce soit à faire. Il se rendit compte qu'il venait d'éprouver une sorte de choc, ce qui pourrait expliquer l'incapacité où il était de penser clairement, mais qui n'expliquait pas la possibilité qu'il avait bel et bien de penser.

Dans le grand débat qui fait rage depuis des siècles sur ce qui se passe après la mort et s'il se passe quelque chose, que ce soit le paradis, l'enfer, le purgatoire ou le néant, un point n'a jamais été mis en doute, c'est qu'au moins une fois mort on connaissait la réponse.

Gordon Way était mort, mais il n'avait tout bonnement pas la moindre idée de ce qu'il était censé faire. C'était une situation comme il n'en avait jamais rencontré.

Il se redressa. Le corps qui se redressa lui parut aussi réel que celui qui gisait toujours sur le sol, se refroidissant lentement, laissant se dissiper la chaleur de son sang en petits panaches de vapeur qui se mêlaient à la brume froide de la nuit.

Poursuivant ses expériences, il essaya de se relever, avec lenteur, avec émerveillement et en flageolant un peu sur ses jambes. Le sol semblait le soutenir et supporter son poids. Mais c'est vrai qu'il semblait n'avoir aucun poids qui eût besoin d'être supporté. Lorsqu'il se pencha pour toucher le sol, il ne sentit rien qu'une sorte de résistance caoutchouteuse, comme la sensation qu'on éprouve lorsqu'on essaie de ramasser un objet et qu'on a le bras engourdi. Son bras était engourdi. Ses jambes aussi et son autre bras, ainsi que son torse et que sa tête.

Il avait tout le corps engourdi. Il ne comprenait pas pourquoi son esprit ne l'était pas.

Il resta immobile en proie à une sorte d'horreur glacée tandis que la brume enroulait lentement ses volutes à travers lui.

Son regard revint se poser sur lui, sur cette chose horrible, à l'air stupéfait, qui gisait mutilée sur le sol et il sentit comme une envie de chair de poule. Ou plutôt, il avait envie d'une chair qui pût avoir la chair de poule. Il avait envie de chair, il avait envie d'un corps. Il n'avait rien de tout cela.

Un brusque cri d'horreur s'échappa de ses lèvres, mais ce n'était rien et il n'alla nulle part. Gordon se secoua sans rien sentir.

De sa voiture venait un peu de musique et une flaque de lumière. Il s'avança dans cette direction. Il essayait de marcher d'un pas résolu, mais sa démarche était légère et indécise, hésitante et, disons le mot, sans substance. Le sol sous ses pieds semblait fragile.

La portière de la voiture du côté du conducteur était encore ouverte, comme il l'avait laissée lorsqu'il avait sauté à terre pour s'occuper de la fermeture du coffre, croyant qu'il n'en avait que pour deux secondes.

Il y avait bien deux minutes maintenant qu'il avait fait cela, deux minutes qu'il était vivant, qu'il était une personne. Qu'il avait cru qu'il allait remonter en voiture et repartir. Cela faisait deux minutes et toute une vie.

C'était dément, non ? pensa-t-il soudain.

Il contourna la portière et se pencha pour se regarder dans le rétroviseur extérieur.

Il avait exactement l'air de lui-même, mais de lui-même après une terrible frayeur, ce qui était bien naturel, mais c'était bien lui, c'était normal. Il devait s'imaginer tout cela. Ce devait être une horrible sorte de rêve éveillé. L'idée lui vint tout d'un coup et il essaya de souffler sur le rétroviseur.

Rien. Pas une seule gouttelette de condensation ne se forma. Voilà qui satisferait un médecin, c'est ce qu'ils faisaient toujours à la télévision : s'il n'y avait pas de buée sur le rétroviseur, alors il n'y avait pas de souffle. Peut-être, pensa-t-il frénétiquement, peut-être était-ce qu'il avait des rétroviseurs chauffants. Cette voiture n'avait-elle pas des rétroviseurs chauffants ? Le vendeur n'avait-il pas tenu des discours interminables sur ce truc chauffant ici, ce machin électrique là et Dieu sait quel bazar assisté ? C'étaient peut-être des rétroviseurs à lecture digitale. Voilà : des rétroviseurs à lecture digitale, chauffés, assistés, contrôlés par ordinateur et résistant à l'haleine...

Il se rendit compte qu'il battait complètement la campagne. Il se retourna lentement et regarda de nouveau avec appréhension le corps allongé par terre derrière lui, avec la moitié de la poitrine déchiquetée. Voilà qui satisferait certainement un médecin. Ce serait déjà un spectacle assez horrible s'il s'agissait du corps de quelqu'un d'autre, mais quand c'était le sien...

Il était mort. Mort... mort... Il essaya de donner à ce mot une résonance spectaculaire dans son esprit, mais rien à faire. Il n'était pas une bande sonore de film, il était tout simplement mort.

Examinant son corps avec une fascination horrifiée, il en vint peu à peu à être consterné par l'expression de profonde stupidité qui se peignait sur son visage.

Bien sûr, c'était parfaitement compréhensible. C'était l'expression qu'on peut s'attendre à voir sur le visage de quelqu'un qui est en train de se faire tirer dessus avec son propre fusil par quelqu'un qui s'est caché dans le coffre de sa voiture. Mais il n'en abhorrait pas moins l'idée qu'on pourrait le trouver avec cette tête-là.

Il s'agenouilla auprès du corps dans l'espoir de parvenir à redonner à ses traits un semblant de dignité ou du moins un rien d'intelligence.

L'entreprise se révéla d'une impossible difficulté. Il essaya de modeler la peau, cette peau dont la familiarité l'écoeurait, mais on aurait dit qu'il n'arrivait pas à avoir prise dessus ni d'ailleurs sur quoi que ce fût. Autant essayer de donner forme à de la pâte à modeler quand on a le bras engourdi, sauf qu'au lieu d'avoir les doigts qui glissaient sur la pâte, ils glissaient à travers. En l'occurrence, sa main glissait à travers son visage.

Une horreur et une rage qui allaient jusqu'à la nausée le traversèrent devant tant d'impuissance et il fut soudain fort surpris de se trouver en train de secouer et d'étrangler son propre cadavre d'une poigne ferme et furieuse. Il recula en trébuchant, stupéfait. Tout ce qu'il avait réussi à faire, c'était d'ajouter à l'expression stupide du cadavre une bouche tordue et un œil qui louchait. Et des meurtrissures qui commençaient à apparaître sur le cou.

Il se mit à sangloter et le son, cette fois, parut venir jusqu'à lui, un étrange hurlement qui montait des profondeurs de ce qu'était devenue la chose qu'il était. Portant des mains crispées à son visage, il recula jusqu'à la voiture et se jeta sur la banquette. La banquette l'accueillit avec une certaine distance, comme une tante qui désapprouve les quinze dernières années de votre vie et donc qui voudra bien vous offrir le porto des retrouvailles, mais qui refuse de croiser votre regard.

Pouvait-il se conduire jusqu'à un médecin ?

Pour éviter d'affronter l'absurdité de cette idée, il empoigna violemment le volant, mais ses mains glissèrent à travers. Il essaya de se débattre avec le levier de la boîte automatique et finit par le marteler avec rage, mais sans pouvoir convenablement l'empoigner ni le pousser.

La stéréo jouait de la musique de chambre dans le téléphone posé à la place du passager et qui avait passé tout ce temps à écouter patiemment. Il le contempla et comprit avec une excitation croissante qu'il était toujours en communication avec le répondeur téléphonique de Susan. C'était le genre d'appareil

qui continuait à tourner jusqu'à ce qu'on raccroche. Il était donc toujours en contact avec le monde.

Il tenta désespérément d'attraper le combiné, tâtonna, le laissa glisser et finit par en être réduit à se pencher vers le microphone... « Susan ! cria-t-il dans l'appareil, sa voix n'étant plus qu'une plainte rauque et lointaine portée par le vent. Susan, au secours ! Au secours, pour l'amour de Dieu ! Susan, je suis mort... je suis mort... je suis mort et... je ne sais pas quoi faire... » Il s'effondra de nouveau, secoué par des sanglots désespérés en essayant de se cramponner au téléphone comme un bébé cherche du réconfort en se cramponnant à sa couverture.

« Au secours, Susan... », cria-t-il encore.

Bip, dit le téléphone.

Son regard revint vers l'appareil à l'endroit où il essayait de le prendre. Il avait quand même réussi à pousser quelque chose. Il avait réussi à presser le bouton qui interrompait l'appel. Il tenta fébrilement de reprendre l'appareil, mais le combiné ne cessait de glisser à travers ses doigts et ne bougeait pas de la banquette. Gordon n'arrivait pas à le toucher. Il n'arrivait pas à presser les boutons. Dans sa rage, il lança le téléphone sur le pare-brise. Là, le combiné réagit : il heurta le pare-brise, rebondit et, en traversant tout droit le corps de Gordon, vint toucher la banquette et finit par se poser sur le tunnel de l'arbre de transmission, ignorant tous les efforts de Gordon pour le toucher.

Gordon resta quelques minutes assis là, hochant lentement la tête, tandis que la terreur cédait peu à peu la place à une absolue désolation.

Quelques voitures passèrent, mais sans rien remarquer de bizarre : qu'y avait-il de bizarre dans une voiture arrêtée sur le bas-côté ? En passant rapidement dans la nuit, le faisceau de leurs phares n'avait sans doute pas éclairé le corps gisant dans l'herbe derrière la voiture. Et personne assurément n'aurait remarqué un fantôme assis à l'intérieur en train de pleurer tout seul.

Il ne savait pas depuis combien de temps il était là. Il avait à peine conscience du temps qui passait, seulement qu'il n'avait

pas l'air de passer vite. Il n'y avait guère de sensations extérieures pour en marquer le passage. Il n'avait pas froid. En fait, il ne pouvait presque plus se rappeler ce que voulait dire le froid ni l'impression que ça faisait, il savait simplement que c'était une sensation qu'il aurait dû éprouver en ce moment.

Il finit par se tirer du pitoyable désarroi où il se trouvait. Il fallait faire quelque chose, mais il ne savait pas quoi. Peut-être devrait-il essayer de regagner sa maison de campagne, même s'il ne savait pas ce qu'il ferait une fois arrivé là-bas. Il avait juste besoin de quelque chose à essayer. Il avait besoin de tenir toute cette nuit. Rassemblant son énergie, il se glissa hors de la voiture, son pied et son genou traversant sans mal une partie de la portière. Il revint regarder son corps, mais le cadavre n'était plus là. Comme si la nuit ne lui avait pas déjà prodigué assez de chocs. Son regard scruta, scruta encore le creux un peu humide dans l'herbe.

Son corps n'était plus là.

## 10...

Richard partit aussi rapidement que le permettait la politesse.

Il dit merci beaucoup et quelle merveilleuse soirée ça avait été et quand Reg viendrait à Londres, il fallait prévenir Richard et y avait-il quelque chose qu'il pouvait faire à propos du cheval ? Non ? Alors, très bien, si vous en êtes sûr, et encore merci.

Il resta là quelques instants une fois la porte refermée derrière lui, à réfléchir à tout cela.

Il avait remarqué, durant la brève période où la lumière de la chambre de Reg avait éclairé le palier du grand escalier, que là il n'y avait absolument pas de marques sur le plancher. Cela semblait bizarre que le cheval n'eût abîmé le parquet qu'à l'intérieur de la chambre de Reg.

Ah ! tout ça paraissait très bizarre, mais c'était encore un fait curieux de plus à ajouter à la collection. Dire que c'était censé avoir été une soirée de détente.

Mû par une soudaine impulsion, il frappa à la porte opposée à celle de Reg. On mit si longtemps à lui répondre que Richard avait renoncé et qu'il tournait les talons pour s'en aller quand il entendit enfin la porte s'ouvrir en grinçant. Il eut un petit choc en voyant que c'était le professeur avec le nez en forme de quille de yacht qui le dévisageait d'un œil perçant comme un petit oiseau méfiant.

« Euh, je vous demande pardon, dit Richard tout à trac, mais, euh, avez-vous vu ou entendu un cheval monter cet escalier ce soir ? »

L'homme interrompit le manège nerveux auquel il se livrait avec ses doigts. Il pencha un peu la tête de côté puis parut avoir besoin de partir pour un long voyage à l'intérieur de lui-même

pour chercher une voix, qui, lorsqu'il l'eut retrouvée, se révéla être une petite voix douce et frêle.

« C'est la première fois, dit-il, qu'on me parle depuis dix-sept ans, trois mois, deux jours, cinq heures, dix-neuf minutes et vingt secondes. J'ai compté. »

Il referma la porte avec douceur.

Richard traversa pratiquement en courant la seconde cour.

Lorsqu'il atteignit la première cour, il se calma, et reprit un pas normal. L'air frisquet de la nuit lui brûlait les poumons et il était inutile de courir. Il n'avait pas réussi à parler à Susan car le téléphone de Reg était en dérangement et c'était encore un détail à propos duquel il s'était montré mystérieusement discret. Mais cela du moins relevait peut-être d'une explication rationnelle : il n'avait sans doute pas payé sa note de téléphone.

Richard allait déboucher dans la rue quand il se ravisa et décida de faire une brève visite à la loge du concierge, laquelle était cachée sous la grande entrée voûtée du collège. C'était un petit recoin grand comme un terrier rempli de clés, de messages, avec un petit radiateur électrique. Un poste de radio jacassait tout seul au fond.

« Excusez-moi, dit-il au grand gaillard en costume noir planté les bras croisés derrière le comptoir. Je...

— Oui, Mr. MacDuff, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? »

Dans les circonstances actuelles, Richard aurait eu du mal à se rappeler son propre nom et il fut un moment déconcerté. Toutefois, les concierges de collège sont connus pour leur mémoire légendaire et pour leur tendance à en faire étalage à la moindre provocation.

« Y a-t-il, demanda Richard, quelque part dans le collège, un cheval... que vous connaissiez ? Je veux dire, vous sauriez s'il y avait un cheval dans le collège, n'est-ce pas ? »

Le concierge ne sourcilla pas.

« Non, monsieur, et oui, monsieur. Autre chose, Mr. MacDuff ?

— Euh, non, dit Richard en pianotant des doigts sur le comptoir. Non, je vous remercie. Merci beaucoup de votre aide.

Ravi de vous revoir, euh... Bob, lança-t-il au hasard. Allons, bonsoir. »

Et il sortit.

Le concierge resta parfaitement immobile, les bras toujours croisés, mais secouant un tout petit peu, un tout petit peu la tête.

« Tiens, Bill, voilà un peu de café, dit un autre concierge, un petit homme maigre, émergeant des profondeurs avec une tasse bouillante. On dirait qu'il fait un peu plus froid ce soir.

— Je crois que oui, Fred, merci », dit Bill en prenant la tasse.

Il but une gorgée. « On peut dire ce qu'on veut des gens, ils sont de plus en plus bizarres ! Voilà un type maintenant qui vient me demander s'il y avait un cheval au collège.

— Ah ! oui. » Fred porta sa tasse à ses lèvres et laissa la vapeur lui piquer les yeux. « J'ai eu un type ici tout à l'heure. Une sorte de drôle de prêtre étranger. Au début, je ne comprenais pas un mot de ce qu'il disait. Mais il avait l'air content de rester comme ça auprès du feu en écoutant les informations à la radio. Ah ! ces étrangers...

« À la fin, je lui dis de décaniller. Quelle idée de rester planté comme ça devant mon feu ? Et voilà qu'il me dit : Est-ce que c'est vraiment ce qu'il doit faire ? Décaniller ? Je lui ai dit de mon meilleur ton Bogart : "Vous feriez mieux d'me croire, mon vieux."

— Vraiment ? Pour moi, c'était plutôt Jimmy Cagney.

— Non, c'est ma voix Bogart. Voilà ma voix Jimmy Cagney : "Vous feriez mieux d'me croire, mon vieux." »

Il le regarda en fronçant les sourcils. « C'est ça, ton accent Jimmy Cagney ? J'ai toujours cru que c'était ton imitation de Kenneth McKellar.

— Tu n'écoutes pas bien, Bill, tu n'as pas d'oreille. Voilà Kenneth McKellar : "Oh ! tu passeras par le haut et je passerai par le bas..."

— Oh ! je vois. Je pensais à Kenneth McKellar l'Écossais. Alors qu'est-ce que ce prêtre t'a dit, Fred ?

— Oh ! il m'a juste regardé droit dans les yeux, Bill, et il m'a dit avec cette sorte d'accent bizarre...

— Laisse tomber l'accent, Fred, répète-moi juste ce qu'il a dit, si ça en vaut la peine.

— Il m'a juste dit qu'il me croyait.

— Ah. Eh bien, Fred, ça n'est pas une histoire très intéressante.

— Peut-être pas. Je n'en parle que parce qu'il m'a dit aussi qu'il avait laissé son cheval aux toilettes et est-ce que je voudrais voir si tout allait bien ? »

## 11...

Gordon Way flottait misérablement le long de la route sombre, ou plutôt il essayait de flotter.

Il avait le sentiment qu'en temps que fantôme – c'est ce qu'il avait dû s'avouer qu'il était devenu –, il devrait pouvoir flotter. Il ne savait pas grand-chose des fantômes, mais il avait l'impression que si on en devenait un, il devrait alors y avoir quelques compensations au fait de ne pas avoir une enveloppe chamelle à trimbaler, et que l'une d'elles devrait avoir tout simplement la faculté de flotter. Mais non, il allait devoir, semblait-il, faire tout le trajet en marchant.

Son but était d'essayer de regagner sa maison. Il ne savait pas ce qu'il ferait quand il arriverait là-bas, mais même les fantômes doivent bien passer la nuit quelque part, et il sentait que cela pourrait l'aider d'être dans un environnement familier. L'aider en quoi, il ne savait pas. Du moins le trajet lui donnait-il un objectif et il n'aurait qu'à penser à en trouver un autre quand il serait parvenu à destination.

Il se traînait donc lamentablement d'un lampadaire à un autre, s'arrêtant à chacun d'eux pour examiner les bouts de lui qui restaient.

Il était en train de prendre une apparence un peu spectrale. Par moments, il s'effaçait jusqu'à n'être presque plus rien et semblait n'être guère plus qu'une ombre jouant dans la brume, un rêve de lui-même qui pouvait tout aussi bien s'évaporer et disparaître. À d'autres moments, il semblait être presque solide et avoir retrouvé une réalité. Une ou deux fois, il essaya de s'appuyer à un lampadaire mais, s'il ne faisait pas attention, il tombait à travers.

Enfin, et avec la plus vive répugnance, il commença à réfléchir à ce qui s'était passé. C'était bizarre, cette répugnance. Il n'avait vraiment pas envie d'y penser. Les psychologues disent

que l'esprit essaie souvent de supprimer la mémoire d'événements traumatisants et, pensait-il, c'était sans doute l'explication. Après tout, si le fait de voir un étranger jaillir du coffre de votre voiture et vous abattre d'un coup de feu ne comptait pas comme une expérience traumatisante, il aimeraient bien savoir ce qui méritait cette appellation.

Il avançait toujours avec une grande lassitude.

Il essaya de se représenter le personnage qui avait jailli de son coffre, mais c'était comme agacer une dent endolorie, et il se mit à penser à autre chose.

Il se demanda, par exemple, s'il avait un testament valide. Il n'arrivait pas à s'en souvenir et il nota dans sa tête d'appeler demain son notaire, puis il nota aussi qu'il devrait cesser de noter des choses comme ça.

Comment sa société allait-elle survivre sans lui ? Il n'aimait guère les réponses possibles à cette question.

Et sa notice nécrologique ? Voilà une pensée qui le glaçait jusqu'aux os où qu'ils eussent pu aller. Parviendrait-il à s'en procurer un exemplaire ? Que dirait-elle ? Les salauds, ils feraient mieux de faire son éloge. Il n'y avait qu'à regarder ce qu'il avait fait. Tout seul, il avait sauvé l'industrie britannique des programmes informatiques : énormes chiffres à l'exportation, contribution à des œuvres charitables, distribution de bourses de recherche, traversée de l'Atlantique à bord d'un sous-marin fonctionnant à l'énergie solaire (qui s'était soldée par un échec, mais c'était quand même une belle tentative) – toutes sortes de choses. Ils feraient mieux de ne pas déterrer une nouvelle fois ces histoires de contrat avec le Pentagone ou bien il lâcherait contre eux son avocat. Il nota dans sa tête de l'appeler dès dem...

Non.

D'ailleurs un mort peut-il attaquer en diffamation ? Seul son avocat le saurait, et il n'allait pas pouvoir l'appeler demain matin. Il savait avec un sentiment d'horreur croissante que, de tout ce qu'il avait laissé derrière lui au pays des vivants, c'était le téléphone qui allait le plus lui manquer, puis il obligea son esprit à revenir à un sujet qu'il ne voulait pas aborder.

Le personnage du coffre.

Il lui semblait que ce personnage était presque comme une image de la mort elle-même, ou bien son imagination lui jouait-elle des tours ? Avait-il rêvé que c'était un personnage encapuchonné ? Qu'est-ce qu'un personnage, qu'il fût encapuchonné ou simplement vêtu sans aucune recherche, pouvait bien faire dans le coffre de sa voiture ?

Sur ces entrefaites une voiture passa en trombe sur la route et disparut dans la nuit, emportant avec elle son oasis de lumière. Il songea avec nostalgie au confort douillet, capitonné de cuir et climatisé, de sa voiture à lui, abandonnée sur la route derrière lui, puis une idée extraordinaire le frappa.

Existait-il une façon qui lui permettrait de faire du stop ? Quelqu'un pouvait-il vraiment le voir ? Et comment quelqu'un réagirait-il dans ce cas ? Eh bien, il n'y avait qu'une façon de le savoir.

Il entendit une autre voiture arriver au loin derrière lui et il se tourna pour lui faire face. Les faisceaux jumeaux des phares approchaient dans la brume et Gordon serra ses dents de fantôme et leva le pouce dans la direction de la voiture. Elle passa sans se soucier de lui.

Rien.

Furieux, il fit un vague bras d'honneur aux feux arrière de la voiture qui s'éloignait et se rendit compte, en regardant droit à travers son bras levé, qu'il n'était pas pour l'instant des plus visibles. N'y aurait-il pas quelque effort de volonté qu'il pourrait faire pour se rendre plus visible quand il le voulait ? Il plissa les yeux pour mieux se concentrer puis comprit qu'il aurait besoin d'avoir les yeux ouverts afin de juger des résultats. Il essaya encore, en y mettant toutes ses forces, mais le résultat n'était pas satisfaisant.

Bien que cela semblât faire une sorte de vague différence, il n'arrivait pas à se maintenir dans cet état et, il avait beau mettre toute la pression mentale possible, il disparaissait presque immédiatement. Il allait devoir calculer son coup avec le plus grand soin s'il entendait faire sentir sa présence, ou du moins se faire voir.

Une autre voiture approcha par-derrière, roulant à vive allure. Il se tourna encore, leva le pouce, attendit le bon moment et fit un grand effort de volonté pour être visible.

La voiture fit une légère embardée, puis poursuivit sa route, mais un peu plus lentement. Allons, c'était déjà quelque chose. Que pouvait-il faire d'autre ? Pour commencer, il allait se planter sous un lampadaire et s'exercer. La prochaine voiture, à coup sûr, il l'aurait.

## 12...

« ... si vous voulez bien laisser un message, je vous rappellerai dès que possible. Peut-être. »

Bip.

Merde. Attends une minute. La barbe. Écoute... Euh...

Clic.

Richard reposa le combiné et, passant en marche arrière, recula violemment sur vingt mètres pour jeter un nouveau coup d'œil au panneau indicateur du carrefour qui venait de passer à toute allure dans la brume. Il avait réussi à s'extraire du système des sens uniques de Cambridge par la méthode habituelle, qui consistait à tourner de plus en plus vite, jusqu'au moment où il atteignait une sorte de vitesse de libération qui lui faisait prendre la tangente dans une direction qu'il était justement en train d'essayer d'identifier et au besoin de corriger.

Revenu au carrefour, il essaya de faire le rapprochement entre les renseignements figurant sur le panneau indicateur et ceux qu'il déchiffrait sur la carte. Mais ça n'était pas possible. Le carrefour se trouvait délibérément sur la partie de la carte à cheval sur deux pages et le panneau tournait malicieusement dans le vent. Son instinct lui dit qu'il roulait dans la mauvaise direction, mais il ne voulait pas reprendre le chemin par lequel il était venu, de crainte de se trouver de nouveau aspiré dans le tourbillon gravitationnel du système des sens interdits de Cambridge.

Il prit donc à gauche, dans l'espoir d'être plus chanceux dans cette direction mais, au bout d'un moment il s'énerva, s'aventura vers la droite, puis tenta une nouvelle échappée vers la gauche et après quelques autres manœuvres du même genre, il était complètement perdu.

Il jura tout seul et mit le chauffage de la voiture. S'il avait concentré son attention sur l'endroit où il allait plutôt que

d'essayer de naviguer et de téléphoner en même temps, se dit-il, il saurait au moins où il était maintenant. Il n'aimait pas en fait avoir le téléphone dans sa voiture, il trouvait que c'était tout à la fois une gêne et une intrusion. Mais Gordon avait insisté et avait payé l'installation.

Avec un soupir exaspéré, il fit faire une marche arrière à la Saab noire et repartit dans la direction opposée. En effectuant cette manœuvre, il faillit heurter quelqu'un qui traînait un corps dans un champ. Ce fut du moins ce qu'il sembla pendant une seconde à son cerveau surmené, mais c'était sans doute en réalité un fermier du coin avec un sac plein de produits nutritifs pour le bétail ou pour les plantes, même si ce qu'il faisait avec ça par une nuit pareille pouvait laisser rêveur. Lorsque le faisceau des phares pivota de nouveau, ils balayèrent un moment la silhouette du personnage qui traversait le champ, le sac sur son dos.

« J'aime mieux que ce soit lui que moi », songea Richard, et il redémarra.

Au bout de quelques minutes, il arriva à une intersection qui ressemblait un peu plus à celle d'une grand-route, faillit prendre à droite pour s'y engager mais en fait tourna à gauche. Il n'y avait pas de panneau indicateur.

Il pressa de nouveau les boutons de son téléphone. « ... vous rappellerai dès que possible. Peut-être. »

Bip.

« Susan, c'est Richard. Par quoi est-ce que je commence ? Quel gâchis. Écoute, je suis navré, absolument navré. J'ai tout gâché, c'est entièrement ma faute. Et, écoute-moi bien, tout ce qu'il faudra faire pour réparer ça, je le ferai, c'est une promesse solennelle... »

Il avait le vague sentiment que ce n'était pas le ton à adopter avec un répondant, mais il poursuivit néanmoins.

« Franchement, nous pouvons partir, prendre une semaine de vacances, ou même rien que ce week-end si tu veux. Vraiment, ce week-end. Nous irons quelque part au soleil. Peu importe à quel point Gordon insistera pour que je ne parte pas, et tu sais de quelle instance il est capable, après tout c'est ton frère. Je vais simplement... euh, en fait, il faudrait peut-être que

ce soit le prochain week-end. Bon sang de bon sang de bon sang. C'est que j'ai vraiment promis, non, écoute, peu importe. Nous le ferons. Je me fous d'avoir ou non terminé Hymne pour la Comdex. Ce n'est pas la fin du monde : nous partirons et voilà tout. Il faudra que Gordon s'en fasse une raison... Ahaaaaarghhh ! »

Richard fit une violente embardée pour éviter le spectre de Gordon Way qui se dressait soudain dans le faisceau de ses phares sans paraître du tout se faire une raison de le trouver là.

Il écrasa la pédale de frein, se mit à déraper, essaya de se rappeler ce qu'on était censé faire quand on commençait à déraper, il savait qu'il avait vu ça à une émission de télévision sur la conduite automobile, il y avait une éternité de cela, de quel programme s'agissait-il donc ? Bon sang, il n'arrivait même pas à se rappeler le titre de l'émission, encore moins... Oh ! oui, on disait qu'il ne fallait pas freiner brusquement. Voilà. Le monde se mit à tourner autour de lui avec une terrifiante lenteur tandis que la voiture glissait sur la route, tournait sur elle-même, heurtait le talus du bas-côté, puis partait dans une longue glissade et s'arrêtait en frémissant, le capot tourné dans la mauvaise direction. Il s'effondra, hors d'haleine, contre le volant.

Il reprit le combiné qu'il avait laissé tomber.

« Susan, haleta-t-il, je te rappelle », et il raccrocha. Il leva les yeux.

Dressé de toute sa hauteur dans la lueur éblouissante des phares, la silhouette fantomatique de Gordon Way le dévisageait à travers le pare-brise, les yeux emplis d'une indicible horreur, levant lentement une main pour la braquer vers lui.

Il ne sut pas très bien combien de temps il était resté assis là. En quelques secondes, l'apparition s'était évanouie, mais Richard était resté là simplement, tremblant, sans doute guère plus d'une minute, jusqu'à ce qu'un brusque crissement de frein et une lueur de phare vînt l'éveiller.

Il secoua la tête. Il se rendit compte qu'il était arrêté au milieu de la route, le capot tourné dans la mauvaise direction. La voiture qui venait de s'arrêter brutalement, presque pare-

chocs contre pare-chocs avec lui, était une voiture de police. Il prit deux ou trois profondes inspirations puis, raide et tremblant, il descendit de voiture pour venir faire face au policier qui avançait à pas lents vers lui, sa silhouette se découvant dans le faisceau des phares de la voiture de police.

Le sergent le toisa de la tête aux pieds.

« Euh, je suis désolé, monsieur l'agent, dit Richard avec autant de calme qu'il pouvait en glisser dans sa voix. J'ai... j'ai dérapé. Les routes sont glissantes et j'ai..., euh... j'ai dérapé. J'ai fait demi-tour, comme vous le voyez, je, je suis dans la mauvaise direction. » Il désigna sa voiture pour indiquer la direction dans laquelle elle était tournée.

« Voudriez-vous me dire pourquoi exactement vous avez dérapé, monsieur ? » Le policier le regardait droit dans les yeux tout en tirant de sa poche un carnet.

« Eh bien, comme je le disais, expliqua Richard, les routes sont glissantes à cause de la brume et, ma foi, pour être tout à fait sincère, se surprit-il à dire, malgré tous ses efforts pour s'en empêcher, j'étais en train de rouler quand je me suis tout d'un coup imaginé que je voyais mon patron se jeter sur ma voiture. »

Le policier le considéra, imperturbable.

« Un complexe de culpabilité, monsieur l'agent, ajouta Richard avec un petit sourire crispé, vous savez ce que c'est. J'envisageais de prendre mon week-end. »

Le policier semblait hésiter, vacillant entre la compassion et la méfiance. Il plissa un peu les yeux, mais son regard ne s'adoucit pas.

« Vous avez bu, monsieur ?

— Oui, dit Richard, avec un petit soupir, mais très peu : deux verres de vin au maximum. Euh... et un petit verre de porto. Absolument au maximum. Je crois que c'était vraiment un manque de concentration. Ça va très bien maintenant.

— Votre nom ? »

Richard lui donna son nom et son adresse. Le policier nota tout cela avec soin dans son carnet, puis examina la plaque de la voiture et nota le numéro minéralogique.

« Et qui est votre employeur, monsieur ?

— Il s'appelle Way. Gordon Way.

— Oh ! dit le policier en haussant les sourcils, celui des ordinateurs ?

— Euh... oui... c'est exact. Je conçois des programmes pour la compagnie Way Forward Technologies.

— Nous avons un de vos ordinateurs au commissariat, dit le policier. Du diable si j'arrive à le faire marcher.

— Oh, fit Richard d'un ton las, quel modèle avez-vous ?

— Je crois que ça s'appelle un Quark II.

— Oh, c'est bien simple, fit Richard avec soulagement. Il n'a jamais marché. Cet appareil est un tas de merde.

— C'est drôle, monsieur, c'est ce que j'ai toujours dit, reprit le policier. Certains des gars ne sont pas d'accord.

— Eh bien, monsieur l'agent, vous avez absolument raison. Il n'y a rien à tirer de cet appareil. C'est la principale raison pour laquelle notre première société a fait faillite. Je conseille de l'utiliser comme presse-papier.

— Oh, je ne ferais pas ça, monsieur, insista le policier. La porte n'arrêterait pas de s'ouvrir.

— Que voulez-vous dire, monsieur l'agent ? demanda Richard.

— Je m'en sers pour tenir la porte fermée, monsieur. À cette époque de l'année, on a de méchants courants d'air au commissariat. En été, bien sûr, on s'en sert pour tabasser les suspects. »

Il referma son calepin et le remit dans sa poche.

« Le conseil que je vous donne, monsieur, c'est de rouler doucement et calmement pour rentrer. Garez votre voiture et passez le week-end à vous bourrer complètement. Pour moi, c'est la seule façon. Mais faites attention en rentrant. »

Il regagna sa voiture, abaissa la vitre et regarda Richard manœuvrer et disparaître dans la nuit avant de démarrer à son tour.

Richard prit une profonde inspiration, roula calmement jusqu'à Londres, pénétra calmement dans son appartement, s'installa calmement sur le divan et s'allongea, se versa un cognac bien tassé et se mit sérieusement à trembler.

Il y avait trois choses qui le faisaient trembler.

Il y avait simplement le choc physique de l'accident auquel il avait échappé, c'est le genre de chose qui vous secoue toujours bien plus qu'on ne s'y attend. Le corps est envahi d'adrénaline qui reste alors dans votre organisme en attendant de tourner.

Et puis, il y avait ce qui l'avait fait déraper : l'extraordinaire apparition de Gordon se jetant à cet instant devant sa voiture. Mon Dieu, mon Dieu. Richard prit une lampée de cognac et s'en gargarisa, puis il reposa le verre.

On savait pertinemment que Gordon était une des plus riches ressources naturelles au monde en matière de sentiments de culpabilité et qu'il pouvait vous en faire livrer tous les matins une tonne, mais Richard ne s'était pas rendu compte qu'il était aussi vulnérable.

Il reprit son verre, monta au premier étage, et poussa la porte de son atelier, ce qui l'obligea à déplacer une pile de magazines d'informatique qui s'était effondrée contre le montant. Il les repoussa du pied et alla jusqu'au bout de la vaste pièce. De grandes baies vitrées à cette extrémité encadraient le panorama sur une grande partie du nord de Londres, où le brouillard était en train de se dissiper. Saint-Paul brillait au loin dans l'obscurité et il en contempla la coupole un moment, sans que ça ne lui fit rien de spécial. Après les événements de la soirée, cela lui parut une agréable surprise.

À l'autre bout de la pièce se trouvaient deux longues tables qui croulaient, au dernier pointage, sous le poids de six ordinateurs Macintosh. Au milieu se trouvait le Mac II sur lequel un modèle en carcasse métallique rouge de son canapé tournait paresseusement au milieu d'un modèle en carcasse métallique bleue de son escalier trop étroit, avec rampe, radiateur et détails de la boîte de fusibles et, bien entendu, le tournant mal commode à mi-chemin.

Le canapé se mettait à tourner dans une direction, heurtait un obstacle, se tordait sur un autre plan, touchait un autre obstacle, pivotait sur un troisième axe avant de s'arrêter, puis reprenait les mouvements dans un ordre différent. On n'avait pas besoin de regarder très longtemps la séquence pour s'apercevoir qu'elle se répétait.

Le canapé, de toute évidence, était coincé.

Trois autres Mac étaient reliés par de longs enchevêtements de câbles à un amoncellement désordonné de synthétiseurs : un Emulator II, un groupe de modules TX, un Prophet VS, un Roland JX10, un Korg DW8000, un Octapad, une guitare électrique à synthétiseur pour gaucher et même un vieux tambour qui prenait la poussière dans le coin. Il y avait aussi un petit magnétophone qu'on utilisait rarement : la musique était emmagasinée sur les disquettes des ordinateurs plutôt que sur bande.

Il se laissa tomber dans un siège devant l'un des Mac pour voir ce que l'appareil était en train de faire. Il exhibait une double page sans titre et il se demanda pourquoi.

Il alla voir s'il s'était laissé des notes quelque part et il découvrit bientôt que cette double page contenait certains des renseignements qu'il avait précédemment emmagasinés après avoir consulté des banques de données pour trouver des renseignements sur les mouettes.

Il avait maintenant des chiffres qui donnaient en détail leurs habitudes migratoires, la forme de leurs ailes, leur profil aérodynamique et leurs caractéristiques de turbulence ainsi que quelques rudiments concernant les formations qu'un groupe d'hirondelles adoptait en volant, mais jusqu'à maintenant il n'avait que la plus vague idée de la façon dont il allait synthétiser tout cela.

Comme il était trop fatigué pour penser de façon constructive ce soir-là, il choisit au hasard et copia toute une kyrielle de chiffres de la double page, les colla dans son propre programme de conversion qui étalonna, filtra et manipula les chiffres d'après ses algorithmes expérimentaux, chargea le tout dans Performer, un programme qui intégrait tout cela et il joua le résultat en utilisant les canaux Midi sur lesquels les synthétiseurs se trouvaient branchés pour l'instant.

Cela donna une brève bouffée de la plus abominable cacophonie, et il arrêta l'appareil.

Il repassa le programme de conversion, avec cette fois pour instruction de forcer un peu les aigus en sol mineur. C'était un dispositif dont il était décidé à finir par se passer car il considérait que c'était tricher. S'il y avait le moindre fondement

à sa conviction bien enracinée que les rythmes et les harmonies musicaux qu'il trouvait les plus satisfaisants pouvaient être découverts dans ou du moins dérivés de rythmes et d'harmonies provenant de phénomènes naturels, alors des formes satisfaisantes de modalité et d'intonation devraient émerger tout aussi naturellement et non pas de façon forcée.

Mais pour le moment, il forçait.

Cela donna une brève giclée de la plus abominable cacophonie en sol mineur. Autant pour les raccourcis.

Sa première tâche, relativement simple, consistait à tout simplement relever l'onde décrite par le bout d'une aile de mouette en plein vol, puis à synthétiser cette onde. De cette façon, il se retrouverait avec une seule note, ce qui serait un bon départ et il ne devrait pas lui falloir plus que le week-end pour y parvenir.

À cela près qu'il n'avait pas un week-end de libre pour le faire parce qu'il devait mettre au point très prochainement la version 2 du programme Hymne.

Ce qui ramena inexorablement Richard à la troisième chose qui le faisait trembler.

Il n'avait absolument aucun moyen de pouvoir prendre ce week-end-ci ni le suivant pour tenir la promesse qu'il avait faite au répondeur téléphonique de Susan. Et, si la débâcle de ce soir n'y était pas parvenue, ça allait certainement marquer la fin de tout.

Mais c'était comme ça. Il l'avait dit. On ne peut rien faire à propos d'un message qu'on a laissé sur le répondeur de quelqu'un d'autre, on ne peut que laisser les événements suivre leur cours. C'était fait. C'était irrévocable.

Une étrange pensée soudain le frappa.

Elle le prit tout à fait au dépourvu, mais il n'arrivait pas vraiment à voir ce qui clochait là-dedans.

## 13...

Une paire de jumelles parcourant l'horizon du Londres nocturne, sans se presser, curieuse, fouinant. Un petit regard ici, un petit regard là, juste pour voir ce qui se passe, s'il n'y a rien d'intéressant, rien d'utile.

Les jumelles se fixent sur l'arrière d'une certaine maison, attirées par un léger mouvement. Une de ces grandes villas de la fin de l'époque victorienne, sans doute aujourd'hui transformée en appartements. Des tas de tuyaux de gouttière en fonte, des poubelles en plastique vert. Mais tout est sombre. Non, on ne voit rien.

Les jumelles continuent à se déplacer quand un autre mouvement à peine perceptible surprend le clair de lune. Les jumelles se règlent de nouveau, s'efforçant de trouver un détail, un contour net, un léger contraste dans l'obscurité. La brume s'est levée maintenant, et la nuit étincelle. Elles s'ajustent un tout petit petit peu.

Voilà. Quelque chose. Seulement cette fois un peu plus haut, peut-être une cinquantaine de centimètres, peut-être un mètre. Les jumelles se règlent : fixes, cherchant le contour, le détail. Là. Les jumelles se règlent encore : elles ont trouvé leur cible, à califourchon entre un appui de fenêtre et un tuyau de gouttière.

C'est une silhouette sombre, plaquée contre le mur, qui regarde en bas, cherchant un nouveau point d'appui pour ses pieds, qui regarde en haut, cherchant une corniche. Les jumelles scrutent intensément.

La silhouette est celle d'un homme grand et mince. Ses vêtements sont ce qu'il faut pour ce qu'il fait, pantalon sombre, chandail sombre, mais ses mouvements sont gauches et saccadés. Nerveux. Intéressant. Les jumelles attendent et considèrent, considèrent et jugent.

L'homme, de toute évidence, est un vulgaire amateur.

Regardez comme il tâtonne. Regardez sa maladresse. Ses pieds glissent sur le tuyau, ses mains n'arrivent pas à la corniche. Il manque tomber. Il attend pour reprendre son souffle. Un moment, il commence à redescendre, mais semble trouver cela encore plus dur que de monter.

Il essaie encore d'attraper la corniche et cette fois-ci il y parvient. Il lance son pied pour mieux s'assurer et manque presque le tuyau. Ça aurait pu être très moche, très moche vraiment.

Mais maintenant, la route est plus facile et sa progression meilleure. Il traverse jusqu'à un autre tuyau, arrive à l'appui d'une fenêtre au troisième étage, flirte un instant avec la mort tout en se hissant péniblement jusque-là et il commet l'erreur cardinale de regarder en bas. Il se balance un instant et se rassied pesamment. Il met la main en visière au-dessus de ses yeux et scrute l'intérieur pour s'assurer que la pièce est dans l'obscurité, puis il entreprend de forcer la fenêtre.

Une des choses qui distinguent l'amateur du professionnel, c'est que c'est justement le moment où l'amateur croit que ça aurait été une bonne idée que d'apporter quelque chose avec quoi forcer la fenêtre. Par chance pour cet amateur, le propriétaire de la maison est un amateur aussi et la fenêtre à guillotine glisse à contrecœur. Non sans soulagement, l'homme se coule à l'intérieur.

Il devrait être enfermé pour se protéger contre lui-même, pensent les jumelles. Une main se tend vers le téléphone. À la fenêtre, un visage regarde dehors et on l'aperçoit un instant dans le clair de lune, puis il recule dans la pièce pour continuer ce qu'il fait.

La main reste à planer quelques instants au-dessus du téléphone, tandis que les jumelles attendent et réfléchissent, réfléchissent et jugent. Au lieu de cela, la main se tend vers un indicateur des rues de Londres.

Il y a une longue pause studieuse, un examen plus attentif encore des jumelles, puis la main revient au téléphone, soulève le combiné et compose un numéro.

## 14...

L'appartement de Susan était petit mais spacieux, et c'était là un truc, songeait Richard en allumant l'électricité, que seules les femmes semblaient capables de réussir.

Ce n'était pas cette observation qui le rendait nerveux, bien sûr : il avait déjà pensé cela bien des fois. Chaque fois en fait qu'il s'était trouvé dans l'appartement de Susan. Cela le frappait toujours, en général parce qu'il venait de son appartement à lui, qui était quatre fois plus grand et toujours encombré. Cette fois il arrivait de chez lui, mais par un itinéraire assez excentrique, et c'était pour cela qu'il était anormalement tendu.

Malgré la fraîcheur de la nuit, il était en nage.

Il regarda derrière lui par la fenêtre, puis tourna les talons et traversa sur la pointe des pieds la pièce pour se diriger vers la petite table où se trouvaient le téléphone et le répondeur.

Il n'avait aucune raison, se dit-il, de marcher sur la pointe des pieds. Susan n'était pas là. Il serait extrêmement intéressé de savoir où elle était, en fait – tout comme elle, songea-t-il, avait sans doute été extrêmement intéressée de savoir où il pouvait bien se trouver au début de la soirée. Il s'aperçut qu'il marchait toujours sur la pointe des pieds. Il se frappa la jambe pour s'empêcher de le faire, mais il n'en continua pas moins de la même façon. Escalader le mur extérieur avait été une expérience terrifiante.

Il s'essuya le front avec la manche de son chandail le plus vieux et le plus graisseux. Il y avait eu un horrible moment où, en un éclair, sa vie avait défilé sous ses yeux, mais il était trop préoccupé à l'idée de tomber et il avait manqué tous les bons morceaux. Susan figurait dans la plupart des bons morceaux, constata-t-il. Susan ou les ordinateurs. Jamais Susan *et* les ordinateurs. Eux figuraient plutôt dans les épisodes désagréables. Et c'était la raison pour laquelle il se trouvait ici,

se dit-il. Il semblait avoir besoin de se convaincre et il se le répéta.

Il regarda sa montre. Minuit moins le quart.

L'idée lui vint qu'il ferait mieux d'aller laver ses mains moites et sales avant de toucher à quoi que ce fût. Ce n'était pas la police qui l'inquiétait, mais la terrifiante femme de ménage de Susan. Elle saurait.

Il entra dans la salle de bains, pressa le commutateur, l'essuya, puis contempla son visage stupéfait dans le miroir éclairé par un tube fluorescent, tandis qu'il faisait couler l'eau sur ses mains. Un moment, il songea à la lumière chaude et changeante des bougies au dîner Coleridge, dont les images jaillissaient de ce passé vague et lointain du début de la soirée. La vie semblait facile alors, et sans souci. Le vin, la conversation, de simples tours de prestidigitation. Il revit le visage pâle et rond de Sarah, ouvrant de grands yeux émerveillés. Il se lava le visage.

Il se brossa les cheveux. Il pensa aussi aux tableaux accrochés haut dans l'obscurité au-dessus de leurs têtes. Il se brossa les dents. Le sourd bourdonnement du tube fluorescent le ramena brutalement au présent et il se souvint tout d'un coup avec consternation qu'il était ici en qualité de cambrioleur.

Quelque chose l'obligea à se regarder droit dans la glace, puis il secoua la tête, essayant de penser à autre chose. Quand Susan allait-elle rentrer ? Cela, bien sûr, dépendait de ce qu'elle faisait. Il s'essuya rapidement les mains et revint vers le répondeur. Il pressa les touches et sa conscience à son tour le pressa. La bande s'enroula pendant ce qui parut un temps interminable, et il se rendit compte en sursautant que c'était sans doute parce que Gordon devait être déchaîné.

Il avait oublié, bien sûr, qu'il y aurait sur le répondeur d'autres messages que le sien et l'idée d'écouter les messages laissés par d'autres gens, c'était pour lui comme ouvrir leur courrier.

Il s'expliqua encore une fois que tout ce qu'il s'efforçait de faire, c'était de corriger une erreur qu'il avait commise avant qu'elle ne causât des dégâts irréparables. Il allait juste repasser quelques fragments de messages en attendant de trouver le son

de sa voix. Ce ne serait pas trop terrible : il n'arriverait même pas à distinguer ce qu'on disait.

Il poussa un petit gémissement, grinça des dents et enfonça la touche *Play* si brutalement qu'il la manqua et que par erreur il éjecta la cassette. Il la remit en place et appuya avec plus de soin sur la touche *Play*.

Bip.

« Oh ! Susan, salut, c'est Gordon, dit le répondeur. Je suis en route pour la villa. C'est... euh... » Il accéléra quelques secondes. « ... ai besoin de savoir que Richard est vraiment sur le coup, je veux dire qu'il s'y intéresse vraiment... » Richard eut une grimace et appuya de nouveau sur la touche de déroulement accéléré. Il était vraiment exaspéré à l'idée que Gordon essayait de faire pression sur lui par l'intermédiaire de Susan, ce que Gordon niait toujours vigoureusement. Richard ne pouvait pas en vouloir à Susan d'être agacée parfois par son travail si ce genre de choses arrivait souvent.

Clic.

« ... Les lapins. Fais une note à Susan, s'il te plaît, pour qu'elle fasse poser un panneau ; « Si on tire ici, on riposte », à la bonne hauteur pour que les lapins puissent le voir. »

« Quoi ? » marmonna Richard et son doigt hésita une seconde au-dessus de la touche de déroulement rapide. Il avait l'impression que Gordon avait désespérément envie de ressembler à Howard Hughes, et s'il ne pouvait jamais espérer, même de loin, être aussi riche, il pouvait du moins essayer d'être deux fois plus excentrique.

« Il s'agit de Susan la secrétaire du bureau, pas toi, bien sûr, poursuivit la voix de Gordon sur le répondeur. Où en étais-je ? Oh oui. Richard et Hymne 2.00. Susan, il faut qu'on procède aux essais dans deux... » Richard, les lèvres serrées enfonça la touche de déroulement rapide.

« ... C'est qu'il n'y a qu'une personne qui soit vraiment en mesure de savoir s'il fait vraiment un travail important ou s'il est simplement en train de rêver et cette unique personne... » De nouveau, il enfonça rageusement la touche. Il s'était promis de n'écouter aucun message et voilà maintenant qu'il s'énervait

de ce qu'il entendait. Il devrait vraiment arrêter. Allons, juste encore un essai.

Lorsqu'il écouta de nouveau, il n'entendit que de la musique. Bizarre. Il déroula encore la bande et obtint encore de la musique. Pourquoi quelqu'un téléphonera-t-il pour jouer de la musique à un répondeur ? se demanda-t-il.

Le téléphone sonna. Il arrêta le répondeur pour aller décrocher, puis faillit laisser tomber le combiné comme si c'était un gymnote, lorsqu'il se rendit compte de ce qu'il était en train de faire. Osant à peine respirer, il porta l'appareil à son oreille.

« Règle numéro un du cambriolage, dit une voix. Ne jamais répondre au téléphone quand on est au milieu d'un coup. Bon sang, qui donc êtes-vous censé être ? »

Richard resta pétrifié. Il lui fallut quelques instants avant de trouver où il avait mis sa voix.

« Qui est à l'appareil ? finit-il par demander dans un souffle.

— Règle numéro deux, continua la voix. Préparation. Prendre les outils nécessaires. Prendre des gants. Essayer d'avoir la moindre esquisse de l'idée de ce que vous allez faire avant de vous mettre à pendouiller d'un appui de fenêtre à l'autre au beau milieu de la nuit.

« Règle numéro trois. Ne *jamais* oublier la règle numéro deux.

— Qui est à l'appareil ? » s'exclama de nouveau Richard.

La voix restait imperturbable. « La Garde du quartier, fit-elle. Si vous prenez la peine de regarder par la fenêtre de derrière, vous verrez... »

L'appareil à la main, Richard se précipita jusqu'à la fenêtre pour regarder dehors. Un flash au loin le fit sursauter.

« Règle numéro quatre. Ne *jamais* vous planter là où on peut vous photographier.

« Règle numéro cinq... vous m'écoutez, MacDuff ?

— Quoi ? Oui... fit Richard abasourdi. Comment me connaissez-vous ?

— Règle numéro cinq, ne *jamais* avouer votre nom. »

Richard resta silencieux, le souffle rauque.

« J'ai un petit cours, dit la voix. Si ça vous intéresse... »

Richard ne répondit rien.

« Vous apprenez, poursuivit la voix, lentement, mais vous apprenez. Si vous appreniez vite, vous auriez bien entendu déjà reposé le téléphone. Mais vous êtes curieux et incomptétent – alors vous ne l'avez pas fait. Je ne dirige pas un cours pour cambrioleurs débutants, figurez-vous, si tentante qu'en soit l'idée. Je suis sûr qu'on pourrait avoir des subventions. Non, si nous devons les avoir, autant qu'ils soient déjà entraînés.

« Cependant, si je donnais ce genre de leçons, je vous permettrais de vous inscrire gratis, parce que moi aussi je suis curieux. Curieux de savoir pourquoi Mr. Richard MacDuff qui, d'après ce que je sais, est aujourd'hui un jeune homme riche, quelque chose dans l'industrie des ordinateurs, se trouve soudain dans l'obligation de recourir au cambriolage.

— Qui... ?

— Je fais donc un peu de recherche, j'appelle les renseignements et je découvre que l'appartement dans lequel il pénètre par effraction est celui d'une certaine Miss S. Way. Je sais que l'employeur de Mr. Richard MacDuff est le célèbre Mr. G. Way et je me demande si par hasard ils ne sont pas parents.

— Qui... ?

— Vous avez à l'appareil Svlad, plus connu sous le nom de « Dirk » Cjelli, exerçant actuellement sous le nom de Gently, pour des raisons qu'il serait pour l'instant superflu d'évoquer. Je vous souhaite le bonsoir. Si vous désirez en savoir plus, je serai dans dix minutes à la Pizza Express d'Upper Street. Apportez de l'argent.

— Dirk ? s'exclama Richard. Vous... vous essayez de me faire chanter ?

— Non, idiot, pour les pizzas. » Il y eut un déclic et Dirk Gently raccrocha.

Richard resta pétrifié quelques instants, s'essuya de nouveau le front et reposa doucement le combiné comme si c'était un hamster blessé. Son cerveau commença à bourdonner doucement et à sucer son pouce. Des tas de petites synapses enfouies dans les profondeurs de son cortex cérébral se prirent par la main et se mirent à danser en chantant des rondes enfantines. Il secoua la tête pour essayer de les faire s'arrêter, et revint bientôt s'asseoir devant le répondeur.

Il débattit en lui-même la question de savoir s'il allait ou non appuyer sur la touche *Play*, et il n'avait pas encore pris sa décision qu'il avait enfoncé la touche. À peine quatre secondes de musique légère avaient-elles déversé leur flot sirupeux que lui parvint du vestibule le bruit d'une clé qui tournait dans la serrure.

Pris de panique, Richard enfonça la touche *Eject*, saisit la cassette au vol, la fourra dans la poche de son jean et la remplaça par une des cassettes neuves posées à côté de l'appareil. Il y avait chez lui une pile analogue auprès de son répondeur. C'était Susan au bureau qui les fournissait. La pauvre, la malheureuse Susan. Il ne devrait pas oublier d'éprouver de la compassion pour elle demain matin, quand il en aurait le temps et la concentration nécessaires.

Tout d'un coup, et sans même remarquer qu'il le faisait, il changea d'avis. En un éclair, il éjecta de l'appareil la cassette de remplacement, remit en place celle qu'il avait volée, enfonça la touche de retour en arrière et plongea vers le canapé où, deux secondes avant que la porte ne s'ouvrit, il essaya de prendre une posture nonchalante et victorieuse. Mû par une brusque impulsion, il fourra sa main gauche derrière son dos, où elle pourrait servir. Il était en train de disposer ses traits de façon à arborer une expression composée en parties égales de contrition, de gaieté et de séduction quand la porte s'ouvrit pour livrer passage à Michael Wenton Weakes.

Tout s'arrêta.

Dehors, le vent cessa. Les hiboux s'arrêtèrent en plein vol. Enfin, peut-être que oui, peut-être que non, mais assurément le chauffage central choisit cet instant pour s'arrêter, incapable peut-être de faire face au froid surnaturel qui soudain avait envahi la pièce.

« Qu'est-ce que vous faites ici, Mercredi ? » interrogea Richard.

Il se leva du canapé, comme si la colère avait sur lui un effet de lévitation.

Michael Wenton Weakes était un grand gaillard au visage triste, que certains surnommaient Michel Mercredi Prochain, car c'était généralement à cette date qu'il promettait de faire les

choses. Il était vêtu d'un costume qui avait été superbement coupé quand son père, feu lord Magna, en avait fait l'acquisition quarante ans auparavant.

Michael Wenton Weakes occupait un des premiers rangs dans la liste brève mais choisie des gens que Richard détestait cordialement.

Il le détestait car il trouvait odieuse l'idée de quelqu'un qui non seulement était un privilégié mais qui s'apitoyait en même temps sur son propre sort parce qu'il estimait que le monde ne comprenait pas vraiment les problèmes des privilégiés. Michael, de son côté, détestait Richard pour la raison bien simple que Richard le détestait et n'en faisait pas secret.

Michael lança dans le vestibule derrière lui un regard lent et lugubre, tandis que Susan entrait. Elle s'arrêta en apercevant Richard. Elle posa son sac, dénoua son écharpe, déboutonna son manteau, l'ôta, le tendit à Michael, marcha vers Richard et le gifla à toute volée.

« J'ai attendu ce moment-là toute la soirée, lança-t-elle, furieuse. Et n'essaie pas de prétendre que c'est un bouquet de fleurs que tu as oublié d'apporter que tu caches derrière ton dos. Tu as essayé ce gag-là la dernière fois. » Elle tourna les talons et s'éloigna à grands pas.

« C'est une boîte de chocolats que j'ai oubliée cette fois-ci, dit Richard d'un ton lugubre en tendant sa main vide vers le dos de Susan qui s'en allait. J'ai escaladé tout le mur extérieur sans la boîte. Ce que je me sentais bête quand je suis entré.

— Pas très drôle », fit Susan. Elle entra en trombe dans la cuisine et au bruit qui en sortait, on aurait dit qu'elle moulait du café avec ses mains nues. Pour quelqu'un qui avait toujours l'air si nette, si douce et si délicate, elle cachait un sacré caractère.

« C'est vrai, reprit Richard, sans se soucier le moins du monde de Michael. J'ai failli me tuer.

— Je ne vais pas être à la hauteur de ça, cria Susan de la cuisine. Si tu veux qu'on te lance quelque chose de lourd et de bien aiguisé, pourquoi ne viens-tu pas ici faire le clown ?

— Je pense, répliqua Richard, qu'il serait inutile de dire qu'actuellement je suis tout à fait navré.

— Et comment », fit Susan en resurgissant de la cuisine. Elle le regarda avec des yeux qui lançaient des éclairs et alla même jusqu'à taper du pied par terre.

« Franchement, Richard, dit-elle. Tu vas encore dire que tu as oublié. Comment peux-tu avoir le culot de rester planté là avec deux bras, deux jambes et une tête, comme si tu étais un être humain ? C'est un comportement dont une crise de dysenterie amibienne aurait honte. Je parie que même la forme la plus inférieure d'amibe de la dysenterie se manifeste pour emmener sa petite amie faire une brève balade de temps en temps sur la paroi intestinale. Enfin, j'espère que tu as passé une soirée abominable.

— Tout à fait, dit Richard. Tu n'aurais pas aimé ça du tout. Il y avait un cheval dans la salle de bains et tu sais combien tu as horreur de ce genre de choses.

— Oh, Michael, fit brusquement Susan, ne restez pas planté là comme un pudding en train de s'écrouler. Merci beaucoup pour le dîner et le concert. Vous avez été adorable, et ça m'a fait plaisir d'écouter vos malheurs toute la soirée, parce que ça me changeait tellement des miens. Mais je crois que ce serait mieux si je trouvais votre livre et que je vous mette à la porte. Il faut que je fasse une scène sérieuse et une petite crise de nerfs et je sais à quel point ça bouleverse votre sensibilité délicate. »

Elle reprit son manteau qu'il tenait toujours et alla l'accrocher. Lorsqu'il le tenait, il avait paru entièrement absorbé par cette tâche et oubliant tout le reste. Maintenant qu'il ne l'avait plus, il semblait un peu perdu, il avait l'air tout nu et il fut obligé de se secouer pour revenir à la vie. Il tourna vers Richard ses grands yeux au regard lourd.

« Richard, dit-il, j'ai, euh, j'ai lu votre article dans... dans *Profondeurs*. Sur la musique et, euh...

— Les paysages fractionnels », conclut sèchement Richard. Il n'avait pas envie de parler à Michael et n'avait absolument aucune envie de se laisser entraîner dans une conversation sur l'abominable magazine de Michael. Ou plutôt le magazine qui avait été celui de Michael.

C'était justement cet aspect de la conversation que Richard voulait éviter.

« Oui. Très intéressant, bien sûr, reprit Michael de sa voix onctueuse et ronde. Les contours des montagnes et les contours des arbres et tout ça. Les algues recyclées.

— Les algorithmes récursifs.

— Oui, bien sûr. Très intéressant, mais ça n'allait pas du tout, absolument pas. Je veux dire : pour le magazine. Après tout, c'est une revue d'art. Évidemment, je n'aurais jamais laissé passer un article comme ça. Ross a complètement ruiné le magazine. Complètement. Il va falloir qu'il parte. Il le faut. Il n'a aucune sensibilité et c'est une canaille.

— Ce n'est pas une canaille, Mercredi, c'est absurde, répliqua Richard, en se laissant aussitôt entraîner malgré ses bonnes résolutions. Il n'avait rien à voir avec le fait qu'on vous ait poussé dehors. C'était votre faute et vous... »

Michael eut un petit sursaut.

« Richard, fit Michael, de sa voix la plus douce et la plus calme – discuter avec lui c'était comme s'emmêler dans la soie d'un parachute –, je crois que vous ne comprenez pas quelle importance...

— Michael », fit Susan avec douceur mais fermeté, en lui ouvrant la porte. Michael Wenton Weakès acquiesça faiblement de la tête et parut se dégonfler.

« Votre livre », ajouta Susan, en lui tendant un petit volume ancien sur l'architecture ecclésiastique du Kent. Il le prit, marmonna quelques remerciements, regarda un instant autour de lui comme s'il s'était soudain rendu compte de quelque chose de bizarre, puis se reprit, fit un petit salut de la tête et partit.

Richard ne sentit à quel point il était tendu que quand Michael eut disparu et qu'il put soudain se détendre. Il avait toujours été irrité par l'indulgence de Susan pour Michael, même si elle s'efforçait de la déguiser en se montrant constamment très désagréable avec lui. Peut-être même était-ce à cause de cela.

« Susan, qu'est-ce que je peux dire... ? commença-t-il lamentablement.

— Tu pourrais dire « ouille » pour commencer. Tu ne m'as même pas donné cette satisfaction quand je t'ai giflé, et j'avais

cru le faire assez violemment. Mon Dieu, on gèle ici. Pourquoi est-ce que cette fenêtre est grande ouverte ? »

Elle alla la fermer.

« Je te l'ai dit. C'est par là que je suis entré », dit Richard.

Il avait l'air de parler assez sérieusement pour qu'elle se retournât vers lui d'un air surpris.

« Vraiment, reprit-il. Comme dans les publicités pour le chocolat, seulement j'ai oublié la boîte... », fit-il avec un haussement d'épaules penaude.

Elle le considéra avec stupéfaction.

« Au nom du ciel, qu'est-ce qui t'a pris de faire ça ? » dit-elle. Elle passa la tête par la fenêtre et regarda en bas. « Tu aurais pu me tuer, dit-elle en se retournant vers lui.

— Ma foi, oui... dit-il. Mais ça m'a paru la seule façon de... je ne sais pas... » Il se maîtrisa. « Tu as repris ta clé, tu te rappelles ?

— Oui. J'en avais assez que tu viennes faire une razzia dans mon garde-manger quand tu avais la flemme de faire tes courses. Richard, tu as vraiment escaladé ce mur ?

— Ma foi, je voulais être ici quand tu arriverais. »

Elle secoua la tête avec étonnement. « Ça aurait été beaucoup mieux si tu avais été ici quand je suis sortie. C'est pour ça que tu portes ces affreuses vieilles loques ?

— Oui. Tu ne penses pas que je suis allé dîner à Saint Cedd habillé comme ça ?

— Oh ! je ne sais plus ce que tu considères comme un comportement rationnel. » Elle soupira et fouilla dans un petit tiroir. « Tiens, fit-elle, si ça doit te sauver la vie, et elle lui tendit deux clés passées à un anneau. Je suis trop fatiguée pour être en colère. Une soirée passée à être convaincue par Michael m'a mise sur les genoux.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi tu le supportes, fit Richard, en allant chercher du café.

— Je sais que tu ne l'aimes pas, mais il est très gentil et il peut être charmant dans son style un peu triste. En général, c'est très relaxant d'être avec quelqu'un qui est à ce point absorbé, parce qu'il ne te demande rien. Mais il est obsédé par l'idée que je peux faire quelque chose pour son magazine. Bien

sûr que je ne peux pas. Les choses ne se passent pas comme ça. Mais ça ne m'empêche pas d'être navrée pour lui.

— Moi pas. Il a toujours eu une vie très, très facile. Et il l'a encore. C'est simplement qu'on lui a retiré son jouet, voilà tout. Ça n'est pas vraiment injuste, non ?

— Le problème n'est pas de savoir si c'est juste ou pas. Je le plains parce qu'il est malheureux.

— Bien sûr qu'il est malheureux. Al Ross a fait de *Profondeurs* un magazine intelligent, vraiment astucieux, que tout le monde tout d'un coup à envie de lire. Avant, ça n'était qu'un fatras bouillonnant. Sa seule véritable fonction était de permettre à Michael de déjeuner et de prendre un verre avec tous ceux qui lui plaisaient sous prétexte qu'ils aimeraient peut-être écrire un petit quelque chose. Il n'a pratiquement jamais réalisé un numéro. Tout ça était de la frime. Il se mignotait avec ce magazine. Je ne trouve vraiment pas ça charmant ni attendrissant. Je suis désolé, je me lance là-dessus et je n'en avais pas l'intention. »

Susan haussa les épaules, un peu mal à l'aise.

« Je crois que tu réagis trop fortement, dit-elle, mais je pense qu'il va falloir que je me débarrasse de lui s'il continue à insister pour que j'entreprene quelque chose que je ne peux tout simplement pas faire. C'est trop épuisant. En tout cas, écoute, je suis contente que tu aies passé une soirée abominable. Je veux te parler de ce que nous devions faire ce week-end.

— Ah, dit Richard, eh bien... justement...

— Oh ! je ferais mieux de voir d'abord s'il y a des messages. »

Elle passa devant lui pour aller jusqu'au répondeur, écouta les premières secondes du message de Gordon, puis soudain éjecta la cassette.

« Ça m'assomme, dit-elle en la lui tendant. Pourrais-tu simplement donner ça à Susan au bureau demain ? Ça lui évitera un voyage. S'il y a quelque chose d'important, elle peut me le dire. »

Richard hésita, dit : « Euh, oui », et empocha la cassette, encore tout ému de ce délai de grâce.

« Alors, le week-end », dit Susan en s'asseyant sur le canapé.

Richard s'essuya la main sur son front. « Susan, je...

— Je crois malheureusement qu'il faut que je travaille. Nicole est malade et il va falloir que je la remplace au Wigmore vendredi prochain. Il y a des morceaux de Vivaldi et de Mozart que je ne connais pas trop bien, ça veut donc dire que je dois m'exercer pendant tout ce week-end. J'en ai bien peur. Désolée.

— Eh bien, en fait, dit Richard, il faut que je travaille aussi. » Il vint s'asseoir auprès d'elle.

« Je sais. Gordon n'arrête pas de me harceler pour que je te pousse. J'aimerais mieux qu'il s'en abstienne. Ça ne me regarde pas et ça me met dans une position peu enviable. J'en ai assez d'être pressée par les gens, Richard. Toi, au moins, tu ne fais pas ça. »

Elle but une gorgée de café.

« Mais je suis certaine, ajouta-t-elle, qu'il existe une sorte de zone grise entre être pressée et être complètement oubliée que j'aimerais beaucoup explorer. Embrasse-moi. »

Il l'embrassa, avec le sentiment qu'il avait une chance monstrueuse et qu'il n'en était pas digne. Une heure plus tard, il sortit pour découvrir que la Pizza Express était fermée.

Cependant, Michael Wenton Weakes regagnait son domicile de Chelsea. Assis au fond du taxi, il regardait passer les rues d'un œil vague tout en pianotant légèrement sur la vitre suivant un rythme lent et pensif.

*Rap tap rap a rap tap a rap a tap.*

Il était un de ces individus dangereux qui sont doux, mous et avachis à condition qu'ils aient ce qu'ils veulent. Et comme il avait toujours eu ce qu'il voulait et qu'il en avait paru content, l'idée n'était jamais venue à personne qu'il pût être autre chose que doux, mou et avachi. Il faudrait pousser tout un tas de petits bouts mous avant de trouver un bout qui ne cérait pas quand on le poussait. C'était ce bout-là que tous les bouts étaient destinés à protéger.

Michael Wenton Weakes était le fils cadet de lord Magna, éditeur, propriétaire de journaux et père indulgent, sous le parapluie duquel il avait plu à Michael de publier son petit magazine à lui en accumulant des pertes somptueuses. Lord Magna avait présidé au déclin progressif, mais digne et

respectable, de l'empire d'édition fondé à l'origine par son père, le premier lord Magna.

Michael continuait à pianoter sur la vitre.

*A rap tap a rap a tap.*

Il se rappelait le jour terrible où son père s'était électrocuté en changeant une prise de courant et où sa mère, sa propre mère, avait repris l'affaire. Elle l'avait non seulement reprise, mais s'était mise à la diriger avec une verve et une détermination tout à fait inattendues. Elle examina la compagnie d'un œil très acéré afin de voir comment elle marchait, ou plutôt trébuchait comme elle le disait, et elle finit par en arriver à inspecter les comptes du magazine de Michael.

*Tap tap tap.*

Or Michael en savait juste assez du côté commercial des choses pour savoir ce que devaient être les chiffres, et il avait tout simplement assuré à son père qu'ils étaient comme ils devaient être.

« Je ne peux pas permettre que ce travail soit une sinécure, il faut que tu comprennes ça, mon vieux, tu dois te financer toi-même, sinon de quoi ça aurait l'air ? » disait toujours son père et Michael hochait gravement la tête en se mettant à réfléchir aux chiffres du mois prochain ou à la date à laquelle il lui faudrait parvenir à publier un nouveau numéro. Sa mère, par contre, n'était pas aussi indulgente. Et de loin.

Michael parlait toujours de sa mère comme d'une vieille chipie, mais si on devait en toute justice la comparer à une chipie, ce ne devrait être qu'à une chipie d'une exquise facture et d'un équilibre parfait, avec un élégant minimum de délicate gravure qui s'arrêtait juste au bord de son tranchant luisant comme un rasoir. Un coup d'un instrument pareil et on ne savait même pas qu'on avait été touché jusqu'au moment où on essayait un peu plus tard de regarder sa montre pour découvrir qu'on n'avait plus de bras.

Elle avait attendu patiemment – ou du moins avec les apparences de la patience – tout ce temps en coulisse, à jouer l'épouse dévouée, la mère tendre mais sévère. Et voilà maintenant que – pour changer un instant de métaphore –

quelqu'un l'avait tirée de son fourreau et tout le monde courait se mettre à l'abri.

Y compris Michael.

Elle était fermement convaincue que Michael, qu'elle adorait, avait été gâté au pire sens du mot, et elle était bien décidée, même à ce stade tardif, à y mettre un terme.

Il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour voir que son fils avait tout bonnement inventé les chiffres chaque mois et que le magazine était une hémorragie d'argent dès l'instant où Michael jouait avec, tandis qu'il n'arrêtait pas d'avoir d'énormes notes de restaurant, de taxi et de frais de personnel qu'il affectait en badinant à des impôts fictifs. Le tout s'était simplement perdu quelque part dans les comptes gigantesques de la maison Magna.

Elle avait alors convoqué Michael.

*Tap tap a rap a tappa.*

« Comment veux-tu que je te traite, lui dit-elle, comme mon fils ou comme le directeur d'un de mes magazines ? Je suis prête à faire l'un ou l'autre.

— Tes magazines ? Eh bien, je suis ton fils, mais je ne vois pas...

— Bien. Michael, dit-elle brusquement en lui tendant une feuille de comptes informatisée, je veux que tu regardes ces chiffres. Ceux qui sont à gauche donnent les vraies entrées et les vraies sorties de *Profondeurs*, ceux qui sont à droite sont les chiffres que tu fournis. Est-ce que rien ne te frappe là-dedans ?

— Mère, je peux t'expliquer, je...

— Bon, fit lady Magna d'un ton suave, j'en suis enchantée. » Elle reprit la feuille. « Maintenant, as-tu la moindre idée sur la façon dont le magazine devrait être géré à l'avenir ?

— Oui, absolument. Des idées très précises. Je...

— Bon, fit lady Magna avec un sourire radieux. Alors, c'est tout à fait satisfaisant.

— Tu ne veux pas entendre ?...

— Non, c'est très bien, mon chéri. Je suis simplement heureuse d'apprendre que tu as quelque chose à dire là-dessus pour que tout soit clair. Je suis certaine que le nouveau

propriétaire de *Profondeurs* sera ravi d'écouter ce que tu as à lui dire.

— Comment ? fit Michael abasourdi. Tu veux dire que tu es en train de vendre *Profondeurs* ?

— Non. Je veux dire que je l'ai déjà vendu. Malheureusement je n'en ai pas obtenu beaucoup. Une livre, plus la promesse qu'on te garderait comme rédacteur pour les trois prochains numéros, après quoi, c'est à la discrétion du nouveau propriétaire. »

Michael la dévisagea, les yeux ronds.

« Allons, allons, fit sa mère d'un ton raisonnable, nous ne pourrions guère continuer dans les conditions actuelles, n'est-ce pas ? Tu as toujours été d'accord avec ton père pour penser que cette situation ne devait pas être pour toi une sinécure. Et puisque j'aurais les plus grandes difficultés à croire ou bien à résister à tes histoires, j'ai pensé que j'allais confier le problème à quelqu'un avec qui tu pourrais avoir une relation plus objective. Maintenant, Michael, j'ai un autre rendez-vous.

— Bon, mais... À qui l'as-tu vendu ? balbutia Michael.

— À Gordon Way.

— Gordon Way ! Mais, au nom du ciel, mère, il...

— Il tient beaucoup à ce qu'on le voie en mécène des arts. Absolument. Je suis sûre que vous vous entendrez à merveille, mon chéri. Maintenant, si ça ne t'ennuie pas... »

Michael refusait de céder.

« Je n'ai jamais rien entendu d'aussi scandaleux ! Je...

— Tu sais, c'est exactement ce que Mr. Way a dit quand je lui ai montré ces chiffres et que j'ai demandé ensuite qu'on te garde comme rédacteur pendant trois numéros. »

Michael prit un air vexé, devint tout rouge et agita son doigt, mais ne parvint à rien trouver d'autre à dire que : « Quelle différence est-ce que ça aurait fait, si j'avais dit : « Traite-moi comme le directeur d'un de tes magazines ? »

— Oh, mon chéri, fit lady Magna avec son plus doux sourire, je t'aurais appelé Mr. Wenton Weakes, bien sûr. Et je ne serais pas en train de te dire maintenant de rajuster ta cravate », ajouta-t-elle en lui tapotant doucement le menton.

*Rap tap tap rap tap tap.*

« Vous m'avez bien dit le numéro dix-sept, monsieur ?

— Euh, quoi donc ? fit Michael en secouant la tête.

— C'est bien dix-sept que vous m'avez dit, n'est-ce pas ? fit le chauffeur de taxi. Parce que nous y sommes.

— Oh ! Oh ! oui, merci », dit Michael. Il descendit de voiture et chercha de la monnaie dans sa poche.

« Tap tap tap, hein ?

— Quoi ? fit Michael en lui tendant le prix de sa course.

— Tap tap tap, fit le chauffeur, pendant tout le trajet. Il y a quelque chose qui vous tracasse, hein, mon vieux ?

— Occupez-vous de vos oignons, lança Michael, furieux.

— Si vous le dites, mon vieux. J'ai simplement cru que vous alliez peut-être devenir fou ou je ne sais quoi », dit le chauffeur de taxi en démarrant.

Michael entra chez lui et traversa le vestibule glacé pour pénétrer dans la salle à manger, alluma le plafonnier et se versa un verre de cognac. Il ôta son manteau, le jeta sur la grande table en acajou et approcha son fauteuil de la fenêtre où il s'assit à siroter son verre et ses griefs.

Il continua à faire *tap tap tap* sur la vitre.

Il était resté comme rédacteur pour les trois numéros stipulés, après quoi, sans trop de cérémonie, on l'avait renvoyé. On avait trouvé un nouveau rédacteur, un certain A.K. Ross, qui était jeune, avide et ambitieux, et il n'avait pas tardé à faire du magazine un succès retentissant. Michael, pendant ce temps-là, était perdu et tout nu. Il n'avait plus rien.

Il se remit à pianoter sur la vitre et, comme il le faisait fréquemment, sur la petite lampe posée sur l'appui de la fenêtre. C'était une petite lampe ordinaire, assez laide, et la seule chose qui régulièrement retenait son attention, c'est que c'était la lampe avec laquelle son père s'était électrocuté et que c'était à cette place qu'il s'était assis.

Le vieux s'y connaissait si peu pour ce qui était des choses techniques. Michael l'imaginait regardant avec une profonde concentration de derrière ses lunettes en demi-lunes et tirant sur ses moustaches tout en s'efforçant de démêler les mystères complexes d'une prise de courant de treize ampères. Il avait, semble-t-il, rebranché la prise dans le mur, sans avoir au

préalable revissé le couvercle, puis il avait tenté de changer le fusible *in situ*. C'était alors qu'il avait reçu le choc qui avait fait taire son cœur déjà vacillant.

Une erreur aussi simple, songea Michael, comme n'importe qui aurait pu en faire, n'importe qui, mais les conséquences en avaient été catastrophiques. Absolument catastrophiques. La mort de son père, sa propre perte, l'ascension de l'abominable Ross et de son magazine au succès désastreux et...

*Tap tap tap.*

Il regarda son reflet dans la fenêtre et les ombres des buissons dehors. Son regard revint à la lampe. C'était l'objet même, l'endroit même, et l'erreur était si simple. Simple à commettre, simple à prévenir.

La seule chose qui le séparait de ce simple moment, c'était l'invisible barrière des mois qui s'étaient écoulés depuis lors.

Un calme soudain et bizarre descendit sur lui comme si quelque chose au fond de lui-même avait soudain trouvé sa solution.

*Tap tap tap.*

*Profondeurs* était à lui. La revue n'était pas *conçue* pour devenir une réussite. C'était sa vie. On lui avait retiré sa vie, et cela exigeait une réaction.

*Tap tap tap crac.*

Il se surprit à passer soudain la main à travers la vitre en se coupant très vilainement.

## 15...

Certains des aspects moins agréables d'être mort commençaient à se faire sentir à Gordon Way, tandis qu'il attendait devant son cottage.

C'était en fait une maison plutôt vaste, mais il avait toujours voulu avoir une maison de campagne, aussi, quand le moment était venu enfin pour lui d'en acheter une et qu'il avait découvert qu'il avait plus d'argent disponible qu'il ne l'avait sérieusement imaginé, il acheta un spacieux presbytère ancien qu'il baptisa cottage, malgré ses sept chambres à coucher et ses deux hectares de terre humide du Cambridgeshire. Cela n'aida pas à le rendre sympathique aux gens qui n'avaient que des cottages, mais si Gordon Way s'était laissé guider dans son comportement par ce qui le rendait sympathique à autrui, il n'aurait pas été Gordon Way.

Bien sûr, il n'était plus Gordon Way. Il était le fantôme de Gordon Way.

Dans sa poche, il avait les fantômes des clés de Gordon Way.

Ce fut cette révélation qui l'avait arrêté un moment dans son cheminement invisible. L'idée de passer à travers les murs franchement le révoltait. C'était quelque chose qu'il avait énergiquement essayé d'éviter toute la nuit. Il avait au contraire lutté pour saisir, pour empoigner tout objet qu'il touchait, afin de lui donner et de se donner par la même occasion une substance. Entrer dans sa maison, dans sa propre maison, par un autre moyen, celui qui consistait à ouvrir la porte et à entrer d'un pas de propriétaire, l'emplissait d'un sentiment profond de désarroi.

Il regrettait, en la contemplant, que la maison fût un exemple aussi extrême de gothique victorien et que le clair de lune jouât si froidement sur ses étroites fenêtres à pignons et sur ses tourelles redoutables. Il avait dit en plaisantant,

stupidement, lorsqu'il avait achetée, qu'elle devrait être hantée, sans se rendre compte qu'un jour elle le serait – et par qui.

Un frisson de l'âme le parcourut tandis qu'il avançait sans bruit dans l'allée, bordée par les hautes silhouettes des ifs plus vieux que le presbytère lui-même. C'était troublant de penser que n'importe qui d'autre pourrait avoir peur de remonter une allée pareille par une nuit comme celle-là, à l'idée de rencontrer une présence comme la sienne.

Derrière un rideau d'ifs, sur sa gauche, se dressait la masse sinistre de la vieille chapelle, aujourd'hui en ruine, et qu'on n'utilisait plus que par rotation avec d'autres, dans les villages voisins, servie par un vicaire toujours hors d'haleine d'être arrivé à bicyclette et découragé par le petit nombre de ceux qui l'attendaient quand il arrivait. Derrière le clocher de la chapelle on apercevait l'œil froid de la lune.

Un mouvement imperceptible parut soudain attirer son regard, on aurait dit qu'une silhouette avait bougé dans les buissons près de la maison, mais ce n'était, se dit-il, que son imagination, surmenée par la tension d'être mort. Qu'y avait-il donc ici dont il pouvait avoir peur ?

Il poursuivit son chemin, passant devant l'aile du presbytère, se dirigeant vers la grande porte qui s'ouvrait au creux du lugubre porche enrobé de lierre. Il fut brusquement saisi de s'apercevoir que de la lumière venait de l'intérieur de la maison. De la lumière électrique et aussi la lueur dansante d'un feu.

Il lui fallut quelques instants avant de se rappeler que, bien sûr, on l'attendait ce soir-là, mais évidemment pas dans sa forme actuelle. Mrs. Bennett, la vieille gouvernante, avait dû venir faire le lit, allumer le feu et lui laisser un léger souper.

La télévision aussi devait être allumée tout exprès pour qu'il pût l'arrêter d'un geste impatient en entrant.

Comme il approchait, ses pas ne firent pas crisser le gravier. Bien qu'il sût que c'était à la porte qu'il devrait échouer, il ne put néanmoins s'empêcher d'aller là d'abord, pour essayer de l'ouvrir et seulement alors, caché dans les ombres du porche, accepterait-il de fermer les yeux et de glisser sans honte à travers le bois. Il s'avança jusqu'à la porte et s'arrêta.

Elle était ouverte.

À peine entrebâillée, mais ouverte. Un frémissement de surprise apeurée le fit trembler. Comment pouvait-elle être ouverte ? Mrs. Bennett était toujours si conscienteuse pour ces choses-là. Il s'arrêta un moment, hésitant, puis, avec quelque difficulté, s'escrima contre la porte. Sous le peu de force avec laquelle il pouvait appuyer, elle s'ouvrit lentement et à regret, ses gonds émettant un grincement de protestation. Il se coula par l'ouverture et se glissa dans le vestibule dallé. Un large escalier montait dans l'obscurité, mais les portes qui donnaient dans le hall étaient toutes fermées.

La porte la plus proche donnait sur le salon où brûlait le feu et d'où il entendait les bruits assourdis des poursuites en voiture du film de minuit. Il s'acharna en vain une minute sur la poignée de porte en cuivre, mais fut contraint de finir par admettre une défaite humiliante et, dans un brusque accès de rage, il se jeta contre la porte et passa à travers.

La pièce offrait l'image d'une agréable chaleur domestique. Il y pénétra en trébuchant violemment et flotta sans pouvoir s'arrêter à travers une petite table sur laquelle on avait disposé d'épais sandwichs et une Thermos de café chaud, à travers un gros fauteuil, à travers le feu, à travers l'épais mur de brique brûlante pour se retrouver derrière dans la salle à manger froide et obscure.

La porte de communication avec le salon était elle aussi fermée. Gordon la tripota vainement puis, se soumettant à l'inévitable, il se résigna et passa au travers, doucement, calmement, remarquant pour la première fois le somptueux grain du bois.

L'impression de confort que donnait la pièce était presque trop pour Gordon et il erra désemparé, incapable de se poser, laissant la vive chaleur du feu jouer à travers lui. À travers lui qu'il ne pouvait pas réchauffer.

Qu'est-ce donc, se demanda-t-il, que les fantômes étaient censés faire toute la nuit ?

Il s'assit, embarrassé, et regarda la télévision. Mais bientôt les poursuites en voiture touchèrent à leur fin et il ne resta plus qu'un ronflement accompagnant une neige grise et blanche qu'il

n'arrivait pas à arrêter. Il s'aperçut qu'il s'était enfoncé trop profondément dans le fauteuil et qu'il se confondait avec des bouts de kapok quand il se redressa. Il essaya de se distraire en se plantant au milieu d'une table, mais cela ne fit pas grand-chose pour égayer une humeur qui glissait inexorablement vers le désespoir.

Peut-être allait-il dormir ?

Peut-être.

Il n'éprouvait aucune fatigue, aucune somnolence, rien qu'une formidable envie d'oubli. Il repassa par la porte fermée dans le hall sombre d'où le grand escalier conduisait aux vastes chambres lugubres de l'étage.

Il le gravit sans entrain.

C'était pour rien, il le savait. Si on n'est pas capable d'ouvrir la porte d'une chambre, on ne peut pas dormir dans son lit. Il se glissa à travers la porte et se souleva sur le lit dont il savait que les draps étaient glacés bien qu'il ne pût pas les sentir. La lune ne semblait pas pouvoir le laisser tranquille et brillait de tout son éclat sur lui, allongé là, les yeux grands ouverts et l'esprit vide, incapable maintenant de se souvenir ce que c'était que dormir ni comment on s'y prenait.

L'horreur de tout ce vide l'enveloppait, l'horreur d'être allongé à jamais éveillé à quatre heures du matin.

Il n'avait nulle part où aller, rien à faire quand il arriverait là-bas et personne qu'il pût aller réveiller qui ne serait pas absolument horrifié de le voir.

Le pire moment avait été lorsqu'il avait vu Richard sur la route, le visage de Richard blême et pétrifié derrière le pare-brise. Il revit son visage et celui de la pâle silhouette à côté de lui.

C'était ce qui l'avait tiré du dernier vestige au fond de son esprit qui lui disait qu'il ne s'agissait là que d'un problème temporaire. Ça paraissait épouvantable dans la nuit, mais tout s'arrangerait le matin quand il pourrait voir des gens et mettre de l'ordre dans ses idées. Il se cramponnait à ce souvenir et n'arrivait pas à le laisser filer.

Il avait vu Richard et Richard, il le savait, l'avait vu.

Les choses n'allaien pas s'arranger.

D'habitude, quand il se sentait aussi mal fichu la nuit, il descendait à la cuisine pour voir ce qu'il y avait dans le frigo, et ce fut donc ce qu'il fit. Ce serait plus gai que cette chambre envahie par le clair de lune. Il allait traîner dans la cuisine pendant la nuit.

Il se laissa glisser le long de la rampe – et en partie à travers –, traversa en flottant la porte de la cuisine sans y réfléchir à deux fois puis, pendant cinq minutes environ, consacra toute son attention et son énergie à actionner le commutateur. Cet exploit lui donna un véritable sentiment de réussite et il décida de fêter cela en s'offrant une bière.

Après avoir passé une minute ou deux à agiter et à laisser tomber une boîte de Munich, il renonça. Il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il pourrait parvenir à tirer sur l'anneau et d'ailleurs la bière était maintenant toute secouée : qu'allait-il en faire s'il arrivait même à l'ouvrir ?

Il n'avait pas le corps dans lequel l'engloutir. Il lança la boîte loin de lui et elle alla rouler sous un buffet.

Il commença à remarquer un détail, c'était que la façon dont il parvenait à saisir des objets semblait croître et décliner suivant un rythme lent, comme sa visibilité.

Il y avait pourtant une certaine irrégularité dans ce rythme, ou peut-être était-ce que parfois les effets en étaient plus prononcés à certains moments qu'à d'autres. Cela aussi semblait varier selon un rythme plus lent. À cet instant précis, il lui semblait que sa force était dans une phase croissante.

Dans une fièvre soudaine d'activité, il essaya de voir combien d'objets dans la cuisine il pouvait déplacer, utiliser, ou faire fonctionner. Il ouvrit des placards, des tiroirs, répandant des couverts sur le sol. Il obtint une brève vibration du broyeur, il renversa le moulin à café électrique sans parvenir à le faire fonctionner, il ouvrit le gaz de la cuisinière mais sans parvenir à l'allumer, il massacra un pain avec un couteau à découper. Il essaya d'enfourner dans sa bouche des morceaux de pain, mais ils tombaient tout simplement de sa bouche par terre. Une souris apparut, mais quitta la pièce en trottinant, le poil hérissé de peur.

Il finit par s'arrêter et s'assit à la table de cuisine, épuisé affectivement mais physiquement engourdi.

Comment, se demandait-il, les gens allaient-ils réagir à sa mort ? Qui serait le plus désolé de savoir qu'il n'était plus là ?

Pendant quelque temps il y aurait le choc, puis la tristesse, puis ils s'habituerait et il ne serait plus qu'un souvenir en train de s'effacer à mesure que les gens continueraient à mener leur vie sans lui, pensant qu'il s'en était allé là où s'en vont les gens. C'était une pensée qui l'emplissait de la plus abominable angoisse.

Il ne s'en était pas allé. Il était toujours là.

Il était assis en face d'un placard qu'il n'avait pas encore réussi à ouvrir parce que sa poignée était trop raide et cela l'agaçait. Il entama une lutte maladroite avec une boîte de tomates, puis revint au grand placard dont il attaqua la poignée avec la boîte de conserve. La porte s'ouvrit toute grande et son propre corps ensanglanté et qui lui manquait tant tomba horriblement dans sa direction.

Gordon ne s'était pas rendu compte jusque-là qu'il était possible pour un fantôme de s'évanouir. Il s'en rendit compte maintenant et le fit.

Il fut réveillé deux heures plus tard par le bruit de sa cuisinière à gaz qui explosait.

## 16...

Le lendemain matin, Richard se réveilla deux fois.

La première fois, il crut qu'il s'était trompé et se retourna pour quelques minutes encore d'un sommeil fiévreux. La seconde fois, il s'assit soudain dans son lit tandis que les événements de la nuit précédente s'imposaient à lui.

Il descendit prendre un petit déjeuner maussade et agité durant lequel tout alla mal. Il fit brûler les toasts, renversa le café et s'aperçut que, s'il avait eu l'intention de racheter de la confiture la veille, il n'en avait rien fait. Au terme de cette pâle tentative pour s'alimenter, il songea qu'il pourrait peut-être prendre le temps d'emmener Susan faire ce soir un dîner fantastique pour compenser ce qui s'était passé la veille au soir.

S'il parvenait à la persuader de venir.

Il y avait un restaurant sur lequel Gordon ne tarissait pas d'éloges et qu'il leur avait recommandé d'essayer. Gordon s'y connaissait assez bien en restaurants : il semblait assurément passer là assez de temps. Richard resta assis quelques minutes à se tapoter les dents avec un crayon, puis il remonta dans son atelier et retrouva sous une pile de magazines d'informatique un annuaire du téléphone.

L'Esprit de l'Escalier, voilà le restaurant qu'il cherchait.

Il appela le restaurant et essaya de retenir une table, mais lorsqu'il précisa pour quand il la voulait, cela parut provoquer un certain amusement.

« Ah ! non, monsieur, dit le maître d'hôtel avec un fort accent français, je regrette, mais c'est impossible. Actuellement, il faut faire les réservations au moins trois semaines à l'avance. Pardonnez-nous, monsieur. »

Richard, émerveillé à l'idée qu'il y eût des gens qui savaient ce qu'ils voulaient faire avec trois semaines d'avance, remercia le maître d'hôtel et raccrocha. Allons, peut-être encore une

pizza. Cette idée lui rappela le rendez-vous auquel il n'avait pas pu se rendre la veille au soir et, au bout d'un moment, la curiosité l'emporta et il reprit l'annuaire du téléphone.

Gentleman...

Gentles...

Gentry.

Il n'y avait pas de Gently dans l'annuaire. Pas un seul. Il trouva les autres annuaires, sauf celui de S à Z que, pour des raisons qu'il n'avait jamais encore élucidées, sa femme de ménage jetait continuellement à la poubelle.

Il n'y avait assurément pas de Cjelli, ni rien qui y ressemblât. Il n'y avait pas de Jently, pas de Dgently, pas de Djently, pas de Dzently, ni rien qui y ressemblât le moins du monde. Il se demanda si ce n'était pas Tjently, Tsentli ou Tzentli et essaya les renseignements mais c'était occupé. Il se rassit et se remit à se tapoter les dents avec un crayon tout en regardant son canapé qui tournait lentement sur l'écran de son ordinateur.

Comme c'était étrange que seulement quelques heures plus tôt Reg eût demandé des nouvelles de Dirk avec autant d'insistance.

Si on voulait vraiment trouver quelqu'un, comment s'y prenait-on, que faisait-on ?

Il essaya de téléphoner à la police, mais c'était occupé aussi. Eh bien, c'était comme ça. Il avait fait tout ce qu'il pouvait pour le moment, sauf engager un détective privé, et il connaissait de meilleures façons de perdre son temps et son argent. Il retomberait bien sur Dirk, comme cela lui arrivait toutes les quelques années.

Il avait d'ailleurs du mal à croire qu'il pût exister des gens comme des détectives privés.

Quelle sorte de gens était-ce ? À quoi ressemblaient-ils, où travaillaient-ils ? Quel genre de cravates portait-on si on était détective privé ? Sans doute était-ce exactement le genre de cravate que les gens ne s'attendraient pas à trouver au col d'un détective privé. Imaginez un peu ce que c'est que d'avoir à régler un problème comme ça quand on vient de se lever.

Par pure curiosité, et parce que la seule alternative était de se remettre au codage de Hymne, il se mit à feuilleter les pages jaunes.

Détectives privés : voir Agences de détectives.

Les mots semblaient presque bizarres dans un contexte aussi sérieux. Il se remit à feuilleter l'annuaire : Accastillage, Accumulateur, Aérosol, Agences de détectives...

Sur ces entrefaites, le téléphone se mit à sonner et il répondit d'une voix un peu brusque : il n'aimait pas être interrompu.

« Quelque chose qui ne va pas, Richard ?

— Oh, salut, Kate, désolé. Non. J'étais... j'avais l'esprit ailleurs. »

Kate Anselm était une autre programmeuse vedette de Way Forward Technologies. Elle travaillait sur un projet à long terme d'intelligence artificielle, le genre de chose qui paraissait un rêve absurde jusqu'au moment où on l'entendait en parler. Gordon avait besoin de l'entendre en parler très régulièrement, un peu parce qu'il était nerveux en songeant à l'argent que lui coûtait ce projet et un peu parce que, ma foi, Gordon sans aucun doute aimait bien entendre Kate parler.

« Je ne voulais pas te déranger, dit-elle. C'est simplement que j'essayais de contacter Gordon et que je n'y arrive pas. Ça ne répond ni à Londres, ni à la villa, ni dans sa voiture, ni sur son système d'appel. Pour quelqu'un qui tient autant à garder le contact que Gordon, c'est un peu bizarre. Tu savais qu'il s'était fait installer un téléphone dans son réservoir isolant ? Authentique.

— Je ne lui ai pas parlé depuis hier », dit Richard. Il se souvint tout à coup de la cassette qu'il avait retirée du répondeur de Susan et pria le ciel qu'il n'y eût rien de plus important dans le message de Gordon que ses élucubrations à propos de lapins. Il reprit : « Je sais qu'il allait à la villa. Euh, je ne sais pas où il est. As-tu essayé... » Mais Richard ne trouvait aucun autre endroit où essayer... « ... Euh. Bonté divine.

— Richard ?

— Que c'est extraordinaire...

— Richard, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, Kate. Je viens de lire la chose la plus stupéfiante.

— Vraiment, qu'est-ce que tu lis ?  
— Eh bien, l'annuaire du téléphone, en fait...  
— Vraiment ? Il faut que je coure en acheter un. Est-ce que les droits de cinéma sont encore libres ?  
— Écoute, Kate, je suis désolé, est-ce que je peux te rappeler ? Je ne sais pas où est Gordon pour l'instant et...  
— Ne t'inquiète pas, je sais ce que c'est quand on a hâte de tourner la page. Ça te tient en haleine jusqu'à la fin, n'est-ce pas ? Tu dois en être à Sbigniew, non ? Bon week-end. » Elle raccrocha.

Richard raccrocha à son tour et resta les yeux fixés sur l'encadré publicitaire qui s'étalait devant lui au milieu des pages jaunes.

AGENCE DE DÉTECTIVES HOLISTIQUE  
DIRK GENTLY

Nous trouvons la solution de vos problèmes tout entiers.

Nous retrouvons les disparus tout entiers.  
Téléphonez aujourd'hui pour avoir la solution *tout entière* de votre problème (notre spécialité : les chats disparus et les divorces difficiles).

33a Peckender St. Londres N 1.  
Tél : 354 91 12.

Peckender Street n'était qu'à quelques minutes de marche. Richard nota l'adresse, passa son manteau et descendit rapidement l'escalier, ne s'arrêtant que pour jeter un nouveau coup d'œil au canapé. Il devait, songea-t-il, y avoir quelque chose de terriblement évident dont il ne s'apercevait pas. Le canapé était coincé dans un tournant de l'escalier long et étroit. L'escalier à cet endroit était interrompu par deux mètres de palier qui correspondaient à la position de l'appartement juste en dessous de celui de Richard. Cette inspection toutefois ne provoqua chez lui aucune illumination nouvelle et il finit par enjamber le canapé pour gagner la porte de la rue.

À Islington, on ne peut guère lancer une brique sans atteindre trois boutiques d'antiquaire, une agence immobilière et une librairie.

Même si on ne les touchait pas véritablement, on déclencherait assurément leur alarme, qu'on ne viendrait couper qu'après le week-end.

Une voiture de police jouait comme d'habitude aux autos tamponneuses dans Upper Street et elle s'arrêta dans un grand crissement de freins juste après lui. Richard traversa la rue derrière la voiture.

C'était une journée froide et claire comme il les aimait. Il traversa la pelouse d'Islington où les pochards se font rosser, passa devant l'emplacement de l'ancien music hall Collins détruit par un incendie et traversa le passage Camden où les touristes américains se font dévaliser. Il musa quelque temps parmi les échoppes d'antiquaires et regarda une paire de boucles d'oreilles dont il pensa qu'elle plairait à Susan, mais il n'en était pas sûr. Puis il s'aperçut qu'il n'était pas sûr lui non plus de les aimer, cela le déconcerta et il renonça. Il regarda une librairie et, sur un coup de tête, acheta un recueil de poèmes de Coleridge, puisqu'il était en vitrine.

De là, il chemina par les petites rues tortueuses, franchit le canal, passa devant les propriétés municipales qui bordaient le canal, traversa une série de places de plus en plus petites et finit par atteindre Peckender Street, qui s'était révélée être beaucoup plus loin qu'il ne l'avait cru.

C'était le genre de rue où les promoteurs immobiliers au volant de grosses Jaguar passent pendant le week-end en salivant. La rue était pleine de magasins arrivant en fin de bail, de constructions de style industriel victorien et il y avait une petite terrasse délabrée de style fin géorgien, tout cela ne demandant qu'à être démolie pour voir jaillir à leur place de jeunes et robustes boîtes de béton. Les agents immobiliers patrouillaient le secteur en meutes avides, se lançant des regards méfiants, le doigt sur la détente de leurs carnets.

Le numéro 33, lorsqu'il finit par le trouver pris en sandwich entre le 37 et le 35, était dans un triste état, mais pas pire que la plupart des autres maisons.

Le rez-de-chaussée était occupé par une agence de voyages poussiéreuse dont la vitrine était fêlée et dont les affiches fanées de la BOAC avaient sans doute maintenant pris pas mal de valeur. La porte à côté de la boutique avait été peinte en rouge vif, pas bien, mais du moins récemment. Un bouton de sonnette auprès de la porte portait une pancarte calligraphiée avec soin qui annonçait : « Dominique, leçons de français, 3<sup>e</sup> étage. »

Mais ce qui frappait le plus sur la porte, c'était la plaque de cuivre étincelante fixée au beau milieu et sur laquelle était gravé : « Agence de détectives holistique Dirk Gently. »

Rien d'autre. La plaque avait l'air toute neuve : même les vis qui la maintenaient en place brillaient encore.

La porte s'ouvrit quand Richard la poussa et il regarda à l'intérieur.

Il aperçut un petit vestibule qui sentait le moisissure et où il n'y avait guère de place pour autre chose que l'escalier qui montait dans les étages. Une porte au fond ne semblait pas avoir été ouverte depuis quelques années et devant elle s'entassaient de vieux rayonnages métalliques, un aquarium et la carcasse d'une bicyclette. Tout le reste, la carcasse, les murs, le sol, l'escalier lui-même et ce qu'on pouvait voir de la porte avait été peint en gris pour lui donner à bon marché un petit air pimpant, mais tout cela était maintenant vilainement éraflé et de petits bouquets de moisissure jaillissaient d'une tache d'humidité non loin du plafond.

Des bruits de voix en colère lui parvinrent et, comme il s'engageait dans l'escalier, il put démêler les exclamations de deux discussions totalement différentes mais également animées qui se tenaient quelque part au-dessus de lui.

L'une d'elles se termina brusquement – du moins pour une moitié – et un obèse furieux dévala l'escalier en relevant le col de son imperméable. L'autre moitié de la discussion se poursuivit dans un torrent de français ulcétré venant des étages supérieurs. L'homme bouscula Richard au passage en disant : « Gardez votre argent, mon vieux, ça ne vaut pas le coup », et disparut dans le matin frisquet.

L'autre discussion était plus étouffée. Comme Richard arrivait au couloir du premier, une porte claqua quelque part et

y mit aussi un terme. Il regarda par la porte ouverte la plus proche.

Elle donnait dans un petit bureau de réception. Au fond, la porte qui donnait sur l'intérieur était fermée. Une fille assez jeune, au visage poupin, vêtue d'un méchant manteau bleu, ramassait dans le tiroir de son bureau du matériel de maquillage et des Kleenex pour les fourrer dans son sac.

« C'est l'agence de détectives ? » lui demanda Richard, hésitant.

La fille acquiesça, en se mordant la lèvre et en gardant la tête baissée.

« Et Mr. Gently est-il là ?

— Peut-être qu'il y est, dit-elle en rejetant en arrière ses cheveux qui étaient trop bouclés pour qu'elle pût faire utilement ce geste, mais peut-être qu'il n'y est pas. Je ne suis pas en mesure de vous le dire. Ce n'est pas mon affaire de savoir où il est. Où il est, à partir de maintenant, ça le concerne entièrement. »

Elle reprit son dernier flacon de vernis à ongles et essaya de fermer le tiroir. Un gros livre posé debout dedans l'en empêcha. Elle essaya encore sans succès. Elle prit le livre, en arracha quelques pages et le remit en place. Cette fois elle put refermer le tiroir sans mal.

« Vous êtes sa secrétaire ? demanda Richard.

— Je suis son ex-secrétaire et j'ai bien l'intention de le rester, dit-elle en refermant son sac. S'il a l'intention de dépenser son argent en plaques de cuivre stupidement coûteuses plutôt que de me payer, alors grand bien lui fasse. Mais je ne vais pas rester à supporter ça, merci beaucoup. C'est bon pour les affaires, mon œil. Ce qui est bon pour les affaires, c'est de savoir répondre au téléphone, et j'aimerais bien voir sa belle plaque de cuivre le faire. Si vous voulez bien m'excuser, j'aimerais faire une sortie spectaculaire. »

Richard s'écarta et elle fit sa sortie spectaculaire.

« Bon débarras ! » cria une voix du bureau du fond. Un téléphone sonna que l'on décrocha aussitôt.

« Oui ? » répondit la voix dans le bureau d'un ton agacé. La fille revint chercher son écharpe, mais à pas de loup pour que son ex-employeur ne l'entendît pas. Puis elle repartit.

« Oui, ici l'agence de détectives holistique Dirk Gently. En quoi pouvons-nous vous être utiles ? »

Le torrent de français venant de l'étage supérieur avait cessé. Une sorte de calme tendu descendait sur la maison.

Dans le bureau, la voix disait : « C'est exact, Mrs. Sunderland, les divorces difficiles sont notre spécialité. »

Il y eut un silence.

« Oui, je vous remercie, Mrs. Sunderland, pas tout à fait aussi difficile. »

On raccrocha le téléphone et aussitôt un autre se mit à sonner.

Richard inspecta le sinistre petit bureau. Il n'y avait pas grand-chose dedans. Un bureau au vernis éraillé, un vieux classeur gris et une corbeille à papier métallique peinte en vert. Au mur, un grand calendrier sur lequel quelqu'un avait griffonné au marqueur rouge : « Voulez-vous décrocher ça ? »

Sous cette inscription une autre main avait griffonné : « Non. »

Plus bas, la première main avait écrit : « Décrochez-le, j'insiste. »

En dessous, la seconde main avait écrit : « Pas question ! »

En dessous : « Vous êtes virée. »

En dessous : « Tant mieux ! »

Et la discussion apparemment s'était arrêtée là. Il frappa à la porte du fond, mais sans obtenir de réponse. La voix poursuivait : « Je suis très heureux que vous m'ayez posé cette question, Mrs. Rawlinson. Le terme « holistique » vient de ma conviction que ce qui nous concerne ici, c'est l'interconnexion fondamentale de toutes choses. Je ne m'intéresse pas à des détails aussi mesquins que la poudre pour relever les empreintes digitales, des fragments de tissu révélateurs et des empreintes de pas stupides. Je considère que la solution de chaque problème est décelable dans la configuration et la texture de l'ensemble. Les liens entre les causes et les effets sont souvent beaucoup plus subtils et complexes que nous ne

pourrions le supposer naturellement avec notre compréhension rudimentaire du monde physique, Mrs. Rawlinson.

« Permettez-moi de vous donner un exemple. Si vous allez trouver un acupuncteur pour un mal de dents, il vous plante une aiguille dans la cuisse. Savez-vous pourquoi il fait cela, Mrs. Rawlinson ?

« Non, eh bien, moi non plus, Mrs. Rawlinson, mais nous avons l'intention de le découvrir. Ravi de vous avoir parlé, Mrs. Rawlinson. Au revoir. »

Un autre téléphone sonnait et il raccrocha le premier.

Richard poussa plus grande la porte et regarda à l'intérieur.

C'était le même Svlad, ou Dirk, Cjelli. Un peu plus enveloppé à la ceinture, les yeux un peu plus rouges et le cou un peu moins ferme, mais c'était toujours essentiellement le même visage dont il gardait si vivace le souvenir d'un sourire narquois tandis que le propriétaire du visage grimpait à l'arrière d'un des fourgons de la police de Cambridge, huit ans auparavant.

Il portait un costume de gros tissu beige clair qu'il semblait avoir abondamment utilisé, dans un passé lointain et plus facile, pour la cueillette des mûres, une chemise à carreaux rouges qui n'allait absolument pas avec le costume et une cravate verte à rayures qui refusait tout dialogue avec l'un ou l'autre. Il portait aussi de grosses lunettes à monture métallique, ce qui expliquait du moins en partie ses tendances vestimentaires.

« Ah, Mrs. Bluthall, quelle joie de vous entendre, disait-il. J'ai été si navré d'apprendre le décès de Miss Tiddles. C'est vraiment une nouvelle consternante. Et pourtant, et pourtant... devrions-nous laisser le noir désespoir cacher à nos yeux la claire lumière dans laquelle repose à jamais maintenant votre chère disparue ?

« Je ne pense pas. Tenez, je crois entendre en ce moment même les miaulements de Miss Tiddles. Elle vous appelle, Mrs. Bluthall, elle dit qu'elle est satisfaite, qu'elle est en paix. Elle dit qu'elle sera même plus en paix encore quand vous aurez réglé quelques factures. Cela ne vous rappelle rien, Mrs. Bluthall ? Maintenant que j'y pense, je crois bien vous en avoir envoyé une moi-même il n'y a pas trois mois. Je me demande si ce n'est pas cela qui dérange son éternel repos. »

Dirk d'un geste brusque fit signe à Richard d'entrer, puis lui demanda par gestes de lui passer le paquet de Gauloises froissé posé juste hors de son atteinte.

« Dimanche soir alors, Mrs. Bluthall. Dimanche soir à huit heures et demie. Vous connaissez l'adresse. Oui, je suis certain que Miss Tiddles apparaîtra, comme je suis sûr que le fera aussi votre chéquier. À dimanche, Mrs. Bluthall, à dimanche. » Un autre téléphone sonnait déjà tandis qu'il se débarrassait de Mrs. Bluthall. Il l'empoigna, tout en allumant en même temps sa cigarette toute froissée.

« Ah, Mrs. Sauskind, dit-il, répondant à son interlocutrice, ma plus ancienne et, puis-je le dire, ma plus précieuse cliente. Bonjour à vous, Mrs. Sauskind, bonjour. Hélas, pas de signe de vie encore du jeune Roderick, malheureusement, mais les recherches s'intensifient pour évoluer, j'en suis certain, vers leur conclusion et je suis prêt à affirmer que dans quelques jours d'ici, nous verrons le jeune coquin définitivement revenu dans vos bras et miaulant gaiement. Ah ! oui, la note, je me demandais si vous l'aviez reçue. »

La cigarette toute froissée de Dirk se révéla être trop froissée pour la fumer, aussi coinça-t-il le combiné sur son épaule et fouilla-t-il dans le paquet pour en trouver une autre, mais il était vide.

Il chercha à tâtons sur son bureau un bout de papier et un crayon pour écrire une note qu'il passa à Richard.

« Oui, Mrs. Sauskind, assura-t-il au téléphone, j'écoute avec la plus grande attention. »

Le mot disait : « Dites à la secrétaire d'aller m'acheter des clopes. »

« Oui, poursuivit Dirk dans l'appareil, mais comme j'ai essayé de vous l'expliquer, Mrs. Sauskind, au cours des sept années où j'ai eu le plaisir de vous connaître, je penche dans cette affaire pour le point de vue de la mécanique quantique. Ma théorie est que votre chat n'est pas perdu, mais que sa forme ondulatoire s'est provisoirement effondrée et qu'il faut la restaurer. Voyez Schrödinger, Planck, etc. »

Richard écrivit : « Vous n'avez plus de secrétaire », et poussa le papier vers Dirk.

Celui-ci le considéra un moment puis écrivit sur le papier : « Merde alors ! » et le fit glisser de nouveau vers Richard.

« Je vous accorde, Mrs. Sauskind, continua Dirk avec entrain, que dix-neuf ans, c'est, dirons-nous, un âge distingué pour un chat, mais pouvons-nous nous permettre de croire qu'un sujet comme Roderick ne l'a pas atteint ?

« Et devrions-nous, à l'automne de son âge, l'abandonner à son destin ? C'est assurément le moment où il a le plus grand besoin du soutien de nos recherches assidues. C'est le moment de redoubler nos efforts et, avec votre permission, Mrs. Sauskind, c'est ce que j'ai l'intention de faire. Imaginez, Mrs. Sauskind, comment vous l'affronteriez si vous n'aviez pas fait cela pour lui. »

Richard tripota le billet de Dirk, haussa les épaules, écrivit dessus : « Je vais en chercher » et le repassa à Dirk.

Ce dernier secoua la tête puis écrivit : « Ce serait extrêmement aimable de votre part. » Dès que Richard eut lu ces mots, Dirk reprit le billet et ajouta : « Demandez de l'argent à la secrétaire. »

Richard regarda le papier d'un air songeur, prit le crayon et ajouta auprès de l'endroit où il avait griffonné son message précédent : « Vous n'avez plus de secrétaire. » Il fit glisser à travers la table le papier jusqu'à Dirk qui se contenta de jeter un coup d'œil et d'écrire : « Ce serait extrêmement aimable de votre part. »

« Eh bien, poursuivit Dirk s'adressant à Mrs. Sauskind, peut-être pourriez-vous passer en revue certaines des parties de la facture qui vous causent des difficultés. Je ne parle que des éléments les plus généraux. »

Richard sortit.

En descendant l'escalier, il croisa un jeune homme plein d'espoir en veste de toile et aux cheveux taillés en brosse qui leva vers lui un regard anxieux.

« Ça vaut le coup, mon vieux ? dit-il à Richard.

— Étonnant, murmura Richard, absolument étonnant. »

Il trouva un bureau de tabac non loin de là et acheta deux paquets de Disque Bleu pour Dirk, ainsi qu'un exemplaire du

nouveau numéro du *Monde de l'informatique* dont la couverture arborait un portrait de Gordon Way.

« C'est dommage pour lui, n'est-ce pas ? dit le buraliste.

— Quoi ? Oh, euh... oui », dit Richard. Il se disait souvent cela lui-même, mais il fut surpris de trouver un aussi vaste écho à ses sentiments. Il prit aussi un exemplaire du *Guardian*, régla et partit.

Dirk était toujours au téléphone, les pieds sur la table, quand Richard revint et de toute évidence ses négociations n'allaien pas trop mal.

« Oui, les dépenses ont été, ma foi, assez élevées aux Bahamas, Mrs. Sauskind, c'est dans la nature des dépenses. D'où leur nom. » Il prit les paquets de cigarettes qu'on lui tendait, parut déçu qu'il n'y en eût que deux mais haussa brièvement les sourcils en direction de Richard pour le remercier du service qu'il venait de lui rendre, puis lui désigna un siège.

Les bruits d'une discussion menée partiellement en français parvenaient par fragments de l'étage au-dessus.

« Bien sûr, je vous expliquerai de nouveau pourquoi ce voyage aux Bahamas était d'une importance si vitale, fit Dirk Gently d'un ton apaisant. Rien ne pourrait me faire plus grand plaisir. Comme vous le savez, Mrs. Sauskind, je crois à l'interconnexion fondamentale de toutes choses. J'ai d'ailleurs tracé et fait la triangulation des vecteurs de cette interconnexion qui se recoupe sur une plage des Bermudes qu'il me faut donc bien visiter de temps en temps dans le cours de mes recherches. J'aimerais que ce ne fût pas le cas puisque, hélas, je suis allergique tout à la fois au soleil et au punch, mais nous avons tous notre croix à porter, n'est-ce pas, Mrs. Sauskind ? »

Un flux de paroles sembla se répandre du téléphone.

« Vous m'attristez, Mrs. Sauskind. Je voudrais pouvoir trouver dans mon cœur une raison de vous dire que je trouve votre scepticisme enrichissant et encourageant, mais avec la meilleure volonté du monde, j'en suis incapable. Bien au contraire, Mrs. Sauskind, il m'épuise, il m'accable littéralement. Je crois que vous trouverez dans ma note d'honoraires un article pour couvrir cela. Laissez-moi voir. »

Il prit un double auprès de lui.

« "Détection et triangulation des vecteurs d'interconnexion de toutes choses", cent cinquante livres. Vous voyez que nous ne l'avons pas oublié.

« "Repérage jusqu'à la plage des Bahamas, voyage et frais de séjour". À peine cent livres. L'hôtel était désespérément modeste.

« Ah, oui, nous y voici. "Lutter contre l'épuisant scepticisme de la cliente, verres : trois cent vingt-sept livres cinquante."

« Je voudrais bien, ma chère Mrs. Sauskind, ne pas avoir à vous imputer de tels frais, je voudrais que l'occasion ne s'en présente pas constamment. Ne pas croire à mes méthodes ne fait que rendre ma tâche plus difficile. Mrs. Sauskind, et de là, à mon grand regret, plus coûteuse. »

Là-haut, les bruits de la discussion devenaient d'instant en instant plus violents. La voix qui parlait français semblait au bord de l'hystérie.

« Je me rends bien compte, Mrs. Sauskind, reprit Dirk, que les frais de l'enquête ont quelque peu dépassé l'estimation originale, mais je suis certain que vous vous rendrez compte à votre tour qu'un travail qui prend sept ans doit de toute évidence être plus difficile qu'une affaire qu'on peut régler en un après-midi et qu'il faut donc le rémunérer par des honoraires plus élevés. Il me faut constamment réviser mon estimation concernant la difficulté de ce travail à la lumière des difficultés qui se sont jusqu'à maintenant révélées. »

Le flot de paroles venant du téléphone semblait plus frénétique.

« Ma chère Mrs. Sauskind – ou puis-je vous appeler Joyce ? Très bien alors. Chère Mrs. Sauskind, laissez-moi vous dire ceci : Ne vous inquiétez pas pour cette note, qu'elle n'aille pas vous alarmer ni vous troubler. Surtout pas. Je vous en supplie, qu'elle ne devienne pas pour vous une source d'angoisse. Vous n'avez qu'à serrer les dents et la régler. »

Il retira ses pieds de la table et se pencha sur le bureau, approchant inexorablement le combiné du téléphone de son berceau.

« Comme toujours, ça a été un très grand plaisir de vous parler, Mrs. Sauskind, et maintenant, je vous dis au revoir. »

Il reposa enfin le combiné, le reprit et le laissa tomber dans la corbeille à papier.

« Mon cher Richard MacDuff, dit-il, en tirant de sous son bureau un grand carton plat et en le poussant vers lui à travers la table, votre pizza. »

Richard le regarda, stupéfait.

« Euh, non merci, dit-il, j'ai pris mon petit déjeuner. Je vous en prie, servez-vous. »

Dirk haussa les épaules. « Je leur ai dit que vous alliez passer le week-end, dit-il. Au fait, bienvenue dans mes bureaux. »

D'un geste vague il désigna le cadre un peu défraîchi qui l'entourait.

« La lumière fonctionne, dit-il en désignant la fenêtre, la gravité fonctionne, dit-il en laissant tomber un crayon par terre. Rien d'autre avec quoi nous devrions prendre des risques. »

Richard s'éclaircit la voix. « Qu'est-ce que c'est ? dit-il.

— Qu'est-ce que c'est que quoi ?

— Ceci, s'exclama Richard. Tout ceci. Il semble que vous ayez une agence de détectives holistique et je ne sais même pas ce que c'est.

— Je fournis un service unique en ce monde, répondit Dirk. Le terme « holistique » se rapporte à ma conviction que ce qui nous concerne ici, c'est l'interconnexion fondamentale de tout...

— Oui, j'ai déjà entendu, fit Richard. Je dois dire que ça m'a paru un peu un prétexte pour exploiter de vieilles dames crédules.

— Exploiter ? répéta Dirk. Ma foi, je pense que ce serait le cas si jamais quelqu'un me payait, mais je vous assure bien, mon cher Richard, qu'il ne semble pas y avoir le moindre risque de ce côté-là. Je vis dans ce qu'il est convenu d'appeler l'espoir. J'espère des affaires fascinantes et rémunératrices, ma secrétaire espère que je vais la payer, son propriétaire espère qu'elle va régler son loyer, la compagnie d'électricité espère qu'il va payer leur note et ainsi de suite. Je trouve que c'est une conception de la vie merveilleusement optimiste.

« En attendant, je donne à un tas de charmantes et stupides vieilles dames des raisons de s'irriter un peu et de garantir virtuellement la liberté de leurs chats. Y a-t-il, me demanderez-vous – et je pose la question à votre place car je sais que vous savez que j'ai horreur d'être interrompu –, y a-t-il un seul cas qui fasse fonctionner la moindre part de mon intellect qui, comme vous n'avez pas besoin de me le dire, est prodigieux ? Non. Mais est-ce que je désespère pour autant ? Suis-je abattu ? Oui. Je l'étais, ajoute-t-il, jusqu'à aujourd'hui.

— Oh, j'en suis bien content, dit Richard, mais qu'est-ce que c'était que toutes ces foutaises à propos des chats et de la mécanique quantique ? »

En soupirant, Dirk ouvrit d'un claquement de doigts exercé le couvercle du carton de la pizza. Il examina la forme ronde et froide avec une sorte de tristesse puis il en arracha un morceau. Des fragments de poivrons et d'anchois vinrent se répandre sur son bureau.

« Je suis persuadé, Richard, dit-il, que vous connaissez le principe du chat de Schrödinger (sur quoi il enfourna dans sa bouche la plus grande partie du morceau de pizza).

— Bien sûr, dit Richard. Enfin, je le connais assez bien.

— Qu'est-ce que c'est ? » dit Dirk la bouche pleine.

Richard s'agita sur son siège. « C'est une illustration, répondit-il, du principe qui veut qu'au niveau des quanta tous les événements soient gouvernés par des probabilités...

— Au niveau des quanta et donc à tous les niveaux, dit Dirk en l'interrompant. Encore qu'à tous les niveaux supérieurs à celui du subatomique, l'effet cumulatif de ces probabilités soit, dans le cours normal des choses, impossible à distinguer de l'effet des lois physiques. Continuez... »

Il se tartina le visage d'un nouveau morceau de pizza froide.

Richard songea que le visage de Dirk était de ceux où l'on avait déjà mis trop de choses. Avec tout cela et l'abondance de sa conversation, le trafic qui s'écoulait par sa bouche était presque incessant. Ses oreilles par contre restaient presque totalement inutilisées dans la conversation normale.

L'idée vint à Richard que si Lamarck avait eu raison et qu'il fallût adopter cette attitude pendant plusieurs générations, il y

avait de fortes chances pour que se produisît à la longue une restructuration radicale de l'intérieur du crâne.

Richard poursuivait : « Non seulement les évènements au niveau des quanta sont gouvernés par des probabilités, mais ces probabilités ne donnent même pas lieu à des événements réels avant d'être mesurés. Ou, pour reprendre une phrase que je viens de vous entendre utiliser dans un contexte assez bizarre, l'acte de mesurer fait s'effondrer la probabilité de la forme ondulatoire. Jusque-là, toutes les lignes de conduite possibles coexistent comme des probabilités de formes ondulatoires. Rien n'est décidé. Tant que ce n'est pas mesuré. »

Dirk acquiesça. « Plus ou moins, dit-il en enfournant une autre bouchée. Mais que faites-vous du chat ? »

Richard décida qu'il n'y avait qu'une seule façon d'éviter d'avoir à regarder Dirk dévorer le reste de sa pizza, c'était de manger lui-même ce qui en restait. Il en roula une part et en mordit une bouchée symbolique. Ça n'était pas mauvais. Il en grignota un autre bout.

Dirk suivait son manège avec consternation.

« Ainsi, reprit Richard, l'idée derrière le concept du chat de Schrödinger était d'essayer d'imaginer la situation où les effets du comportement probable au niveau des quanta pouvaient être considérés à un niveau macroscopique. Ou disons plutôt au niveau quotidien.

— Oui, disons cela », fit Dirk, considérant le reste de la pizza d'un regard dououreux. Richard prit une autre bouchée et continua avec entrain.

« Imaginez ainsi que vous preniez un chat et que vous le mettiez dans une boîte que vous pouvez fermer hermétiquement. Dans la boîte vous introduisez également un petit fragment de matière radioactive et un flacon de gaz毒ique. Vous vous arrangez pour que, au bout d'un temps donné, il y ait exactement cinquante chances sur cent qu'un atome de la matière radioactive se décompose et émette un électron. Si ce phénomène se produit, il déclenche l'émission du gaz et cela tue le chat. Sinon, le chat vit. Cinquante-cinquante. Tout dépend des chances à cinquante-cinquante qu'un seul atome se décompose ou non.

« Si je comprends bien, voici votre raisonnement : puisque la décomposition d'un seul atome est, au niveau des quanta, un événement qui ne se produirait pas à moins d'être observé et puisque vous n'effectuez pas l'observation à moins d'ouvrir la boîte pour voir si le chat est mort ou vivant, cela alors a une conséquence assez extraordinaire.

« Tant que vous n'ouvrez pas la boîte, le chat en soi existe dans un état indéterminé. La possibilité qu'il soit vivant et la possibilité qu'il soit mort sont deux différentes formes ondulatoires superposées à l'intérieur de la boîte. Schrödinger a avancé cette idée pour illustrer ce qu'il estimait absurde à propos de la théorie des quanta. »

Dirk se leva et s'approcha de la fenêtre, sans doute non pas tant pour la piètre vue qu'elle offrait sur un vieil entrepôt, où un comédien dépensait les énormes cachets que lui rapportaient des films publicitaires qu'il tournait pour une marque de bière à le transformer en appartement de luxe, que pour l'absence de vue qu'il lui offrait sur la disparition du dernier morceau de pizza.

« Exactement, fit Dirk, bravo !

— Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec ça... cette agence de détectives ?

— Oh ! ça. Eh bien, des chercheurs faisaient un jour une expérience de ce genre, mais lorsqu'ils ont ouvert la boîte, le chat n'était ni vivant ni mort, mais avait en fait totalement disparu et on m'a appelé pour enquêter. J'ai pu en déduire que rien de très dramatique ne s'était passé. Le chat en avait simplement par-dessus la tête d'être constamment enfermé dans une boîte et de temps en temps gazé, et il avait saisi la première occasion de filer par la fenêtre. Il ne me fallut qu'un instant pour poser près de la fenêtre une soucoupe de lait et d'appeler « Bérénice » d'une voix cajoleuse — le chat, vous comprenez, s'appelait Bérénice...

— Attendez une minute..., fit Richard.

— ... et le chat a vite été retrouvé. L'affaire était assez simple, mais elle a paru faire forte impression dans certains milieux, et bientôt, une chose en amenant une autre, comme c'est le cas,

tout cela a abouti à la carrière florissante que vous avez devant vous.

— Attendez, attendez une minute, insista Richard, en tapant sur la table.

— Oui ? fit Dirk d'un air innocent.

— Voyons, Dirk, de quoi parlez-vous ?

— Vous avez du mal à comprendre ce que je vous ai raconté ?

— Oh ! je sais à peine par où commencer, protesta Richard.

Très bien. Vous me disiez que des gens pratiquaient cette expérience. C'est absurde. Le chat de Schrödinger n'est pas une véritable expérience. Ce n'est qu'une illustration pour discuter d'une idée. Ce n'est pas quelque chose qu'on fait dans la réalité. »

Dirk l'observait avec une étrange attention.

« Vraiment ? fit-il enfin. Et pourquoi pas ?

— Eh bien, il n'y a rien que vous puissiez contrôler. L'essentiel dans tout cela est de penser à ce qui se passe avant que vous fassiez votre observation. Vous ne pouvez pas savoir ce qui se passe dans la boîte sans regarder et, dès l'instant où vous regardez, le paquet ondulatoire s'effondre et les probabilités disparaissent. C'est autodestructeur. C'est absolument vain.

— Bien sûr, répliqua Dirk en regagnant son fauteuil, vous avez parfaitement raison jusque-là. » Il prit une cigarette dans le paquet, la tapota à plusieurs reprises sur le bureau et se pencha en braquant le bout filtre sur Richard.

« Mais pensez à ceci, poursuivit-il. Supposez que vous introduisiez dans l'expérience quelqu'un qui a des dons de clairvoyance, quelqu'un capable de deviner en quel état de santé se trouve le chat sans ouvrir la boîte. Quelqu'un qui a, peut-être, une certaine mystérieuse sympathie pour les chats. Que se passe-t-il alors ? Cela pourrait-il nous donner un aperçu nouveau sur le problème de la physique des quanta ?

— C'est ce qu'ils voulaient faire ?

— C'est ce qu'ils ont fait.

— Dirk, c'est complètement absurde. »

Dirk haussa les sourcils d'un air de défi.

« Très bien, très bien, dit Richard, les mains levées, allons jusqu'au bout. Même si j'admettais, ce que je ne fais pas une

seconde, qu'il y ait la moindre base aux phénomènes de voyance, cela ne modifierait pas le caractère fondamentalement irréalisable de l'expérience. Comme je vous le disais, tout cela tourne autour de ce qui se passe à l'intérieur de la boîte avant qu'on l'observe. Peu importe comment vous l'observez, que vous regardiez dans la boîte avec vos yeux ou, eh bien, si vous insistez, avec votre esprit. Si la voyance existe, alors ce n'est qu'une autre façon de regarder dans la boîte, et si elle n'existe pas, alors ça n'a rien à voir avec notre problème.

— Ça pourrait dépendre, bien sûr, de l'opinion que vous avez sur la voyance...

— Ah oui ? Et quelle opinion avez-vous de la voyance ? Compte tenu de votre histoire, ça m'intéresserait beaucoup de le savoir. »

Dirk se remit à tapoter la cigarette sur le bureau et fixa Richard des yeux.

Il y eut un silence profond et prolongé, troublé seulement par le bruit de lointaines exclamations en français.

« Je conserve l'opinion que j'ai toujours eue, finit par répondre Dirk.

— Qui est ?

— Que je ne suis pas voyant.

— Vraiment, dit Richard. Que faites-vous alors des sujets d'examen ? »

À cette évocation, le regard de Dirk Gently s'assombrit.

« Une coïncidence, dit-il d'une voix sourde et farouche, une étrange et consternante coïncidence, mais néanmoins une coïncidence. Et qui, je me permettrais de l'ajouter, m'a amené à passer pas mal de temps en prison. Les coïncidences peuvent être des choses effrayantes et dangereuses. »

Dirk lança à Richard un autre de ses longs regards pensifs.

« Je vous ai observé attentivement, dit-il. Vous m'avez l'air extrêmement détendu pour un homme dans votre position. »

Cela parut à Richard une étrange remarque et il essaya un instant d'en comprendre le sens. Puis la lumière se fit en lui et c'était une lumière pénible.

« Bon sang, fit-il, il n'est pas venu vous trouver aussi, n'est-ce pas ? »

Cette remarque parut à son tour étonner Dirk.

« Qui n'est pas venu me trouver ? demanda-t-il.

— Gordon. Non, évidemment non. Gordon Way. Il a cette habitude d'essayer d'aller trouver des gens pour les amener à faire pression sur moi afin que je poursuive ce qu'il considère comme un travail important. J'ai cru un moment... Oh ! peu importe. Que voulez-vous dire ?

— Ah ! Gordon Way a donc cette habitude ?

— Oui, et je n'aime pas ça. Pourquoi ? »

Dirk fixa sur Richard un regard sévère tout en tapotant son crayon sur le bureau.

Puis il se renversa dans son fauteuil et déclara : « Le corps de Gordon Way a été découvert ce matin avant l'aube. Il avait été tué par balles, étranglé, puis on a mis le feu à sa maison. La police travaille sur l'hypothèse qu'il n'a pas en fait été abattu dans la maison parce qu'on n'a pas découvert de chevrotines ailleurs que dans le corps.

« On a trouvé toutefois des plombs près de la Mercedes 500 SE de Mr. Way, qu'on a découverte abandonnée à cinq kilomètres environ de sa maison. Cela laisse supposer que le corps a été déplacé après le meurtre. En outre, le médecin qui a examiné le corps estime en fait que la victime a été étranglée après avoir été abattue, ce qui semble suggérer une certaine confusion dans l'esprit du meurtrier.

« Par une surprenante coïncidence, il semble que la police hier soir ait eu l'occasion d'interroger un personnage apparemment très confus qui a déclaré qu'il souffrait d'une sorte de complexe de culpabilité pour avoir écrasé son employeur.

« Cet homme était un certain Mr. Richard MacDuff et son employeur était le défunt Mr. Gordon Way. On a par la suite été amené à penser que Mr. Richard MacDuff était l'une des deux personnes les plus susceptibles de bénéficier du décès de Mr. Way, puisque Way Forward Technologies allait presque certainement passer, du moins en partie, entre ses mains. L'autre personne est sa seule parente vivante, Miss Susan Way, dans l'appartement de qui on a vu Mr. Richard MacDuff pénétrer par effraction la nuit dernière. La police, bien sûr,

ignore ce détail. Et, si je puis l'empêcher, elle continuera de l'ignorer. Toutefois, tout rapport entre ces deux personnes fera bien entendu l'objet d'une surveillance attentive. Le bulletin d'information à la radio précise qu'on recherche activement Mr. MacDuff qui, croit-on, pourra aider la police dans son enquête, mais on sentait bien à entendre le speaker qu'on considère Mr. MacDuff comme totalement coupable.

« Mon tarif d'honoraires est le suivant : deux cents livres par jour, plus les frais. Les frais ne sont pas négociables et surprennent parfois ceux qui ne comprennent pas ce que leur caractère peut avoir d'imprévisible. Ces frais sont tous nécessaires et, comme je le disais, ne sont pas négociables. Suis-je engagé ?

— Désolé, fit Richard, avec un hochement de tête las. Voudriez-vous recommencer ? »

### Le Moine électrique ne savait guère plus que croire.

Au cours des heures précédentes, il avait essayé un nombre affolant de systèmes de croyances, dont la plupart n'avaient pas réussi à lui fournir l'apaisement spirituel à long terme que, suivant son programme, il devait éternellement rechercher.

Il en avait assez. Franchement. Et il était fatigué et découragé. Et en outre, ce qui le surprit, son cheval lui manquait. C'était certes une créature assommante et servile et qui ne méritait guère que se préoccupât de lui un être dont l'esprit était à jamais destiné à s'intéresser à des objectifs plus élevés dépassant la compréhension d'un simple cheval, mais néanmoins il lui manquait.

Il avait envie de s'asseoir dessus. Il avait envie de le caresser. Il avait envie de sentir que la bête ne comprenait pas.

Il se demanda où était le cheval.

Ses pieds pendaient tristement de la branche de l'arbre où il avait passé la nuit. Il y avait grimpé à la poursuite de quelque rêve fantastique, puis il s'y était trouvé coincé et avait dû rester là jusqu'au matin.

Même maintenant, à la lumière du jour, il ne savait pas très bien comment il allait en descendre. Il fut un moment dangereusement près de croire qu'il pouvait voler, mais un rapide protocole de vérification d'erreurs intervint pour lui dire de ne pas être aussi bête.

C'était quand même un problème. L'ardente flambée de foi qui l'avait amené là et l'avait poussé sur les ailes de l'espoir à escalader les branches de l'arbre aux heures magiques de la nuit, ne lui avait pas en même temps fourni les instructions sur la façon de redescendre quand, comme trop de ces ardentes fois qui ne brûlent qu'une nuit, elle l'avait abandonné au matin.

Et, puisqu'on parlait de choses ardentes – ou plutôt qu'on y pensait – il y avait eu non loin de là une grande chose ardente aux premières heures d'avant l'aube.

Elle se trouvait, estimait-il, dans la direction d'où lui-même était arrivé quand il avait été attiré par un profond élan spirituel vers cet arbre d'une hauteur incommode mais à part cela déplaisamment ordinaire. Il aurait bien voulu aller se prosterner devant le feu, vouer une fidélité éternelle à sa sainte flamme, mais tandis qu'il s'efforçait désespérément de trouver un moyen de descendre, des voitures de pompiers étaient arrivées pour éteindre le divin rayonnement et voilà une croyance de plus qui s'en était allée par la fenêtre.

Le soleil était levé depuis quelques heures maintenant et, bien que le Moine eût occupé le temps du mieux qu'il pouvait, à croire aux nuages, à croire aux branchages, à croire à une forme particulière de scarabée volant, il croyait maintenant qu'il en avait assez et il était absolument convaincu en outre qu'il avait faim.

Il regrettait de ne pas avoir eu la prévoyance de prendre quelques provisions dans l'habitation où il s'était rendu la nuit précédente, et où il avait apporté son fardeau sacré pour l'inhumer dans le saint placard à balai, mais il était parti en proie à une passion brûlante, persuadé que des questions aussi matérielles que la nourriture étaient sans conséquence et que l'arbre y pourvoirait.

Eh bien, il y avait pourvu.

Il y avait pourvu sous forme de branchages.

Mais les Moines ne mangeaient pas de branchages.

En fait, maintenant qu'il y pensait, il était un peu gêné à propos de certaines des choses auxquelles il avait cru la nuit et dont les résultats lui avaient paru un peu déconcertants. On lui avait clairement ordonné de « se tirer », et il s'était senti étrangement contraint d'obéir, mais peut-être avait-il commis une erreur en suivant avec tant de précipitations un ordre donné dans une langue qu'il n'avait apprise que deux minutes auparavant. Assurément la réaction de la personne devant laquelle il s'était tiré avait paru un peu extrême.

Dans son monde à lui, quand on tirait comme ça sur les gens, ils revenaient la semaine suivante pour un nouvel épisode, mais il ne pensait pas que cette personne allait le faire.

Une rafale de vent balaya l'arbre, l'agitant de façon déplaisante. Il descendit un peu. Le début du trajet était raisonnablement facile, car les branches étaient assez groupées.

C'était la dernière partie qui semblait un obstacle insurmontable : un saut pur et simple qui risquerait de provoquer chez lui des lésions internes ou une rupture, ce qui pourrait avoir pour effet de commencer à lui faire croire à des choses sérieusement étranges.

Un bruit de voix dans un coin du champ attira soudain son attention. Un camion venait de s'arrêter au bord de la route. Il l'observa un moment avec attention, mais ne distingua rien de particulier à croire à son propos, et il revint donc à son introspection.

Il y avait, il s'en souvenait, une bizarre fonction qui s'était déclenchée la nuit dernière et dont il n'avait encore jamais fait l'expérience, mais il avait l'impression que ce pourrait bien être quelque chose dont il avait entendu parler et qu'on appelait remords. Il s'était senti très mal à l'aise devant la façon dont la personne sur laquelle il venait de tirer gisait là, et, après avoir commencé par s'éloigner, le Moine était revenu pour jeter un nouveau coup d'œil. Il y avait résolument sur le visage de la personne une expression qui semblait suggérer que quelque chose n'allait pas, que tout cela venait bouleverser un plan préétabli. Le Moine s'inquiétait à l'idée qu'il avait peut-être gâché la soirée de cette personne.

Pourtant, songea-t-il, dès l'instant qu'on faisait ce qu'on croyait être bien, c'était l'essentiel.

Ce qu'il avait ensuite cru être bien c'était que, ayant gâché la soirée de ce monsieur, il devrait au moins le raccompagner jusque chez lui et une fouille rapide de ses poches lui avait fourni une adresse, des cartes et des clés. Le voyage avait été ardu, mais sa foi l'avait soutenu tout du long.

Le mot « salle de bains » arriva de façon bien inattendue du bout du champ.

Il leva de nouveau les yeux vers le camion arrêté là-bas. Il y avait un homme en uniforme bleu foncé en train d'expliquer quelque chose à un homme en combinaison de travail, qui semblait un peu contrarié par ce qui se passait. Le vent lui apporta les mots : « jusqu'à ce que nous retrouvions le propriétaire » et « complètement dingue, bien sûr ». L'homme en combinaison de travail voulut bien de toute évidence accepter la situation, mais de mauvaise grâce.

Quelques instants plus tard, on fit sortir un cheval de l'arrière du camion pour l'amener dans le champ. Le Moine se mit à clignoter. Ses circuits palpitèrent et vibrèrent de stupéfaction. Voilà enfin qu'arrivait quelque chose à quoi il pouvait croire, un événement vraiment miraculeux, qui venait récompenser enfin sa foi sans défaillance encore qu'un peu sans discernement.

Le cheval s'avancait d'un pas patient et résigné. Il s'était depuis longtemps habitué à être là où on le mettait, mais pour une fois il avait l'impression de ne pas être mécontent. Voilà, songeait-il, un champ bien agréable. Voilà de l'herbe. Voilà une haie qu'il pouvait regarder. Il y avait assez d'espace pour pouvoir s'en aller trotter plus tard si l'envie l'en prenait. Les humains repartirent avec le camion et l'abandonnèrent à ses occupations, ce qui l'emplit d'aise. Il marcha un moment puis, rien que pour le plaisir, il s'arrêta de trotter. Il pouvait faire ce qu'il voulait.

Quel plaisir.

Quel très grand et quel inhabituel plaisir.

Il inspecta lentement tout le champ, puis décida de s'octroyer une bonne journée de détente. Un peu de trot plus tard, songea-t-il, peut-être vers les trois heures. Après cela, un peu de repos sur le côté est du champ où l'herbe était plus drue. Ça paraissait un endroit convenable pour penser au dîner.

Pour le déjeuner, se dit-il, il pourrait le prendre du côté sud du champ, où courait un petit ruisseau. Déjeuner au bord d'un ruisseau, bon sang, c'était le paradis.

Il aimait aussi l'idée de passer une demi-heure à marcher tantôt un peu vers la gauche et tantôt un peu vers la droite, sans raison apparente. Il ne savait pas si entre deux heures et trois

heures il ferait mieux de passer son temps à agiter la queue ou à réfléchir.

Bien sûr, il pouvait toujours faire les deux s'il en avait envie, et s'en aller trotter un peu plus tard. Et il venait tout juste de repérer ce qui avait l'air d'un beau morceau de haie par-dessus lequel regarder les choses et il pourrait passer là une ou deux agréables heures préprandiales.

Bien.

Un excellent plan.

Et ce qu'il y avait de mieux, c'était qu'après l'avoir conçu, le cheval pouvait maintenant n'en tenir aucun compte. Au lieu de cela, il alla nonchalamment se planter sous le seul arbre du champ.

Du haut de ses branches, le Moine électrique se laissa tomber sur le dos du cheval en poussant un cri qui ressemblait à s'y méprendre à : « Geronimo ! »

## 18...

Dirk Gently une fois de plus passa brièvement en revue les faits saillants cependant que le monde de Richard MacDuff venait se fracasser lentement et sans bruit dans une mer sombre et glacée dont il ne se doutait même pas qu'elle était là à l'attendre, à quelques centimètres sous ses pieds. Lorsque Dirk eut terminé pour la seconde fois, le silence s'abattit dans la pièce pendant que Richard le dévisageait fixement.

« Où avez-vous entendu ça ? dit enfin Richard.

— À la radio, fit Dirk avec un petit haussement d'épaules, du moins pour l'essentiel. Bien sûr, on en parle dans tous les bulletins d'information. Les détails ? Ma foi, quelques discrètes enquêtes auprès de contacts ici et là. Il y a une ou deux personnes que je connais au commissariat de Cambridge pour des raisons qui vous sont peut-être évidentes.

— Je ne sais même pas si je dois vous croire, dit doucement Richard. Est-ce que je peux téléphoner ? »

Dirk récupéra courtoisement un combiné dans la corbeille à papier et le lui tendit. Richard composa le numéro de Susan.

On répondit presque aussitôt et une voix affolée dit :

« Allô ?

— Susan, c'est Ri...

— Richard ! Où es-tu ? Au nom du ciel, où es-tu ? Ça va ?

— Ne lui dites pas où vous êtes, souffla Dirk.

— Susan, que s'est-il passé ?

— Tu ne... ?

— Quelqu'un m'a dit qu'il était arrivé quelque chose à Gordon, mais...

— Arrivé quelque chose... ? Mais il est mort, il est mort, Richard, il a été assassiné...

— Raccrochez, fit Dirk.

— Susan, écoute. Je...

— Raccrochez », répéta Dirk. Puis il se pencha vers le téléphone et coupa la communication.

« La police a probablement mis la ligne sur table d'écoute », expliqua-t-il. Il prit le combiné et le remit dans la corbeille à papier.

« Mais il faut que j'aille trouver la police, s'exclama Richard.

— Aller trouver la police ?

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Il faut que j'aille trouver la police pour leur dire que ce n'était pas moi.

— Pour leur dire que ce n'était pas vous ? dit Dirk incrédule. Ma foi, ça va sans doute arranger les choses. Dommage que Landru n'ait pas pensé à ça. Ça lui aurait épargné bien des ennuis.

— Oui, mais il était coupable !

— Oui, semble-t-il. De même que pour l'instant vous l'êtes, semble-t-il.

— Mais, bon sang, ce n'est pas moi qui ai fait ça !

— Vous parlez à quelqu'un qui a passé un certain temps en prison pour quelque chose qu'il n'avait pas fait, rappelez-vous. Je vous disais que les coïncidences sont des choses étranges et dangereuses. Croyez-moi, il vaut beaucoup mieux trouver une preuve-béton de votre innocence que de languir en prison dans l'espoir que la police — qui vous croit déjà coupable — la trouvera pour vous.

— Je n'arrive pas à raisonner, dit Richard en portant la main à son front. Arrêtez un moment et laissez-moi réfléchir...

— Si je puis...

— Laissez-moi réfléchir... ! »

Dirk haussa les épaules et tourna son attention vers sa cigarette qui semblait lui poser des problèmes.

« Ça ne va pas, dit Richard en secouant la tête au bout de quelques instant. Je n'y arrive pas. C'est comme essayer de faire de la trigonométrie quand on vous donne des coups de pied dans la tête. Bon, dites-moi ce que vous croyez ce que je devrais faire.

— De l'hypnotisme.

— Quoi ?

— Il n'est guère surprenant dans ces circonstances que vous soyez incapable de mettre de l'ordre dans vos pensées. Toutefois il est essentiel que quelqu'un en mette pour vous. Ce sera beaucoup plus simple pour nous deux si vous me permettez de vous hypnotiser. Je soupçonne fortement qu'il y a emmagasiné dans votre tête une très grande masse d'informations qui n'émergeront que si vous secouez tout ça — et qui pourrait même ne pas émerger du tout parce que vous n'en percevez pas la signification. Avec votre permission, nous allons court-circuiter tout cela.

— Eh bien, alors, c'est décidé, dit Richard en se levant. Je vais trouver la police.

— Très bien, dit Dirk en se renversant en arrière et en posant les deux mains sur le bureau. Je vous souhaite très bonne chance. Peut-être en sortant voudriez-vous avoir l'amabilité de demander à ma secrétaire d'aller me chercher des allumettes.

— Vous n'avez plus de secrétaire », répondit Richard, et il sortit.

Dirk resta assis quelques instants à méditer, fit quelques vaillants mais vains efforts pour plier le carton de pizza tristement vide pour le faire entrer dans la corbeille à papier, puis alla chercher dans le placard un métronome.

Richard émergea à la lumière du jour en clignant les yeux. Il s'arrêta sur la première marche en vacillant un peu, puis plongea dans la rue d'une démarche étrangement dansante qui n'était que le reflet de la danse qui agitait ses pensées. D'un côté, il n'arrivait tout simplement pas à croire que les preuves ne démontreraient pas avec une parfaite clarté qu'il n'avait pas pu commettre le meurtre ; d'un autre côté, il devait bien admettre que tout cela semblait remarquablement bizarre.

Il trouvait impossible d'y réfléchir de façon claire ou rationnelle. L'idée que Gordon avait été assassiné ne cessait de l'obséder en jetant toutes ses autres pensées dans un total désordre.

L'idée le traversa un instant que, quel que fût le coupable, ce devait être un tireur sacrément rapide pour presser la gâchette

avant d'être totalement accablé par les vagues de remords. Mais il regretta aussitôt cette pensée. À vrai dire, il était un peu consterné par la qualité générale des pensées qui lui venaient à l'esprit. Elles lui paraissaient improches, indignes et, pour la plupart, elles tournaient autour de la façon dont cet événement allait affecter l'évolution de ses projets dans la société.

Il chercha en lui-même un sentiment de grand chagrin ou de regret et se dit qu'il devait bien être là quelque part, sans doute dissimulé derrière le grand mur du choc.

Il se retrouva en vue de la pelouse d'Islington sans avoir presque remarqué la distance qu'il avait parcourue. La brusque vue de la voiture de police garée devant chez lui le frappa comme un marteau et il tourna les talons pour fixer avec une furieuse concentration le menu affiché derrière la vitre d'un restaurant grec.

« Des dolmades », songea-t-il frénétiquement.

« Des souvlakis », pensa-t-il encore. « Une petite saucisse grecque épicee », rêva-t-il fugitivement. Il essaya de reconstituer la scène sans se retourner. Il y avait un policier qui surveillait la rue et, pour autant qu'il pût s'en souvenir d'après le bref coup d'œil qu'il avait lancé, il semblait que la porte de côté de l'immeuble qui donnait à son appartement était grande ouverte.

La police était dans son appartement. *Dans* son appartement. Fassolia Plaki ! Un grand bol de haricots cuits dans une sauce aux légumes et aux tomates.

Il essaya de regarder de côté et par-dessus son épaule. Le policier le regardait. Ses yeux revinrent au menu et il essaya de s'emplir l'esprit avec de la viande hachée mélangée à des patates, de la chapelure, des oignons et des herbes roulées en petites boules et frites. Le policier avait dû le reconnaître et à cet instant précis traversait la rue en courant pour l'empoigner et le jeter dans un fourgon cellulaire, tout comme on l'avait fait à Dirk voilà tant d'années à Cambridge.

Il crispa les épaules, se préparant au choc, mais aucune main ne vint l'empoigner. Il jeta un nouveau coup d'œil, mais le policier regardait distraitemment dans une autre direction. Stifado.

Il lui apparut clairement que son comportement n'était pas celui d'un homme qui s'apprêtait à se rendre à la police.

Alors que devait-il faire d'autre ?

S'efforçant, d'un pas raide et maladroit, de marcher naturellement, il s'arracha à la contemplation de la vitre, déambula tout crispé sur quelques mètres puis replongea dans le passage Camden, marchant vite et le souffle court. Où pouvait-il aller ? Chez Susan ? Non : la police serait là-bas ou surveillerait les lieux. Au bureau de Way Forward Technologies à Primrose Hill ? Non : pour la même raison. Au nom du ciel, lança-t-il dans un cri silencieux, que faisait-il soudain en fugitif ?

Il se répéta, comme il avait insisté auprès de Dirk, qu'il ne devrait pas fuir la police. La police, se dit-il, comme on le lui avait enseigné quand il était enfant, était là pour aider et protéger les innocents. Cette pensée le fit aussitôt partir en courant et il faillit entrer en collision avec le fier et nouveau propriétaire d'un horrible lampadaire de style édouardien.

« Pardon, dit-il, pardon. » Il était abasourdi qu'on pût avoir envie d'un objet pareil et il ralentit le pas, lançant autour de lui de brefs coups d'œil éperdus. Les devantures de vitrines bien familières, pleines de vieux cuivres bien astiqués, de bois bien cirés et de gravures représentant des poissons japonais, lui paraissaient soudain menaçantes et agressives.

Qui avait bien pu vouloir tuer Gordon ? C'était la pensée qui soudain le harcelait lorsqu'il déboucha sur Charlton Place. Tout ce qui l'avait préoccupé jusqu'à maintenant, c'était qu'il n'y était pour rien. Mais qui avait fait cela ?

C'était une idée nouvelle.

Beaucoup de gens ne l'aimaient pas beaucoup, mais il y a une énorme différence entre ne pas aimer quelqu'un – peut-être ne pas l'aimer du tout – et l'abattre d'un coup de feu, l'étrangler, le traîner à travers champs et mettre le feu à sa maison. C'était une différence qui maintenait en vie jour après jour la grande majorité de la population.

Était-ce simplement pour le voler ? Dirk n'avait parlé de rien qui eût disparu, mais c'était vrai qu'il ne lui avait pas posé la question.

Dirk. L'image de sa silhouette absurde mais étrangement imposante, assise comme un gros crapaud, l'air maussade dans son bureau minable, persistait dans l'esprit de Richard. Il s'aperçut qu'il faisait le chemin par lequel il était venu et s'obliga à tourner à droite au lieu de prendre à gauche.

C'était comme ça qu'on devenait fou.

Il avait juste besoin d'un espace, d'un peu de temps pour réfléchir et remettre de l'ordre dans ses pensées.

Très bien... Alors où allait-il ? Il s'arrêta un moment, tourna les talons puis s'arrêta encore. Les dolmades lui parurent soudain très attrayantes et l'idée lui vint que la solution calme et tranquille aurait été tout simplement d'entrer dans le restaurant et d'en commander. Voilà qui aurait montré au destin qui était le maître.

Mais le destin était engagé exactement dans la même voie. Il n'était pas assis dans un restaurant grec à manger des dolmades, mais il aurait aussi bien pu y être, parce que de toute évidence, c'était lui qui menait le jeu. Les pas de Richard le ramenèrent inexorablement par les rues tortueuses de l'autre côté du canal.

Il s'arrêta brièvement à un magasin d'angle, puis passa rapidement devant les immeubles appartenant à la ville pour longer des chantiers en construction et se retrouver une fois de plus devant le 33, Peckender Street. À peu près au même moment où le destin devait être en train de se verser une dernière rasade de retsina, de s'essuyer la bouche et de se demander s'il avait encore assez faim pour prendre des baklavas, Richard contemplait le grand immeuble victorien avec ses briques assombries par la suie et ses lourdes fenêtres menaçantes. Une rafale de vent balaya la rue et un petit garçon s'approcha en sautillant.

« Va te faire voir », lança le petit garçon. Puis il s'arrêta et le toisa de nouveau.

« Eh ! m'sieur, je peux avoir votre veste ?

— Non, dit Richard.

— Pourquoi pas ? dit le petit garçon.

— Eh bien, parce qu'elle me plaît, dit Richard.

— Je me demande pourquoi, marmonna le garçon. Va te faire voir. » Il s'éloigna dans la rue d'un air maussade, expédiant d'un coup de pied un caillou sur un chat.

Richard, une nouvelle fois, pénétra dans l'immeuble, gravit l'escalier d'un pas mal assuré et vint regarder dans le bureau.

La secrétaire de Dirk était assise à sa table, la tête basse, les bras croisés.

« Je ne suis pas là, dit-elle.

— Je vois, fit Richard.

— Je suis simplement revenue, dit-elle, sans lever les yeux du point qu'elle fixait d'un œil furieux sur le bureau, pour être bien sûre qu'il a remarqué que j'étais partie. Sinon, il pourrait l'oublier.

— Il est là ? demanda Richard.

— Qui sait ? Et qu'est-ce que ça fout ? Vous feriez mieux de demander à quelqu'un qui travaille ici, parce que ça n'est plus mon cas.

— Faites-le entrer ! » lança la voix de Dirk.

Elle le foudroya du regard, se leva, s'approcha de la porte, l'ouvrit toute grande, dit : « Entrez donc vous-même », claqua la porte derrière lui et regagna son siège.

« Euh, pourquoi est-ce que je ne me fais pas entrer moi-même ? fit Richard.

— Je ne vous entends même pas, dit l'ex-secrétaire de Dirk en fixant résolument son bureau. Comment voulez-vous que je vous entende si je ne suis même pas là ? »

Richard eut un geste apaisant qu'elle ignora et, passant devant elle, il ouvrit lui-même la porte du bureau de Dirk. Il fut surpris de trouver la pièce dans une semi-obscurité. Un store était tiré devant la fenêtre et Dirk était renversé dans son fauteuil, le visage étrangement éclairé par une collection d'objets bizarres disposés devant lui. Sur le devant du bureau se trouvait un vieux phare de bicyclette gris, tourné vers l'arrière, et qui projetait une faible lueur sur un métronome qui battait doucement la mesure, avec une cuiller à café bien astiquée attachée à sa tige métallique.

Richard lança sur le bureau deux boîtes d'allumettes.

« Asseyez-vous, détendez-vous et regardez bien la cuiller, fit Dirk, vous avez déjà sommeil... »

Une autre voiture de police s'arrêta dans un crissement de freins devant l'appartement de Richard et un homme au visage résolu en descendit, puis s'avança jusqu'à un des policiers en faction dehors en brandissant une carte d'identité.

« Inspecteur Mason, de la brigade criminelle du Cambridgeshire, dit-il. C'est ici qu'habite MacDuff ? »

Le policier acquiesça de la tête et le fit passer par la porte de côté qui donnait sur l'escalier long et étroit par lequel on accédait à l'appartement d'en haut. Mason entra précipitamment et ressortit tout aussi précipitamment.

« Il y a un canapé au beau milieu de l'escalier, dit-il au policier. Faites-le enlever.

— Certains des gars ont déjà essayé, monsieur l'inspecteur, répondit le policier d'un air inquiet. On dirait qu'il est coincé. Pour le moment, il faut passer par-dessus, monsieur l'inspecteur, désolé. »

Mason lui lança un autre regard sévère puisé dans le vaste répertoire qu'il possédait et qui allait du sourire très, très sévère en bas de l'échelle jusqu'au rictus las et résigné qu'il réservait pour les anniversaires de ses enfants.

« Faites-le enlever », répéta-t-il d'un ton sévère et d'un pas sévère il franchit de nouveau la porte, remontant d'un geste sévère son pantalon et son manteau pour la sévère ascension qui l'attendait.

« Toujours pas trace de lui ? demanda le chauffeur de la voiture en s'approchant. Sergent Gilks », fit-il en guise de présentation. Il paraissait fatigué.

« Pas que je sache, dit le policier, mais personne ne me dit rien.

— Je sais ce que vous ressentez, fit Gilks compatissant. Dès que la criminelle s'en mêle, on en est réduit au rôle de chauffeur. Et je suis le seul qui sait de quoi il a l'air. Je l'ai arrêté sur la route la nuit dernière. On revenait tout juste de chez Way. Beau gâchis.

— Sale nuit, hein ?

— Oui, mais variée. On a eu droit à tout, depuis un meurtre jusqu'à tirer un cheval d'une salle de bains. Non, ne me posez pas de question. Vous avez les mêmes voitures que celle-là ? ajouta-t-il en désignant la sienne. Celle-ci me rend fou. On gèle, même avec le chauffage à plein tube et la radio n'arrête pas de s'allumer et de s'éteindre. »

## 19...

Le même matin trouva Michael Wenton Weakes d'une humeur quelque peu bizarre.

Il fallait le connaître assez bien pour savoir qu'il était d'humeur particulièrement bizarre, car la plupart des gens le considéraient de toute façon comme un peu bizarre. Peu de gens le connaissaient aussi bien que cela. Sa mère, peut-être, mais entre eux, c'était la guerre froide et ils ne s'étaient maintenant pas adressé la parole depuis des semaines.

Il avait aussi un frère aîné, Peter, qui occupait aujourd'hui un grade terriblement élevé dans les marines. Sauf à l'enterrement de leur père, Michael n'avait pas vu Peter depuis son retour des Falklands, couvert de gloire, de médailles et de mépris pour son frère cadet.

Peter avait été ravi quand leur mère avait repris les publications Magna et il avait envoyé à Michael une carte de Noël aux couleurs de son régiment pour lui exprimer sa joie. Sa plus grande satisfaction était encore de se jeter dans un fossé boueux en tirant à la mitrailleuse pendant au moins une minute, et il ne pensait pas que l'industrie de la presse et de l'édition britannique, même dans l'état d'agitation où elle était, avait des chances de lui donner ce plaisir, à moins que d'autres Australiens viennent s'y installer.

Michael s'était réveillé très tard après une nuit de rage froide puis de rêves agités qui, à la lumière de la fin de la matinée, le troublaient encore.

Ses rêves étaient pleins des sensations familières de perte, d'isolement, de remords, etc., mais, inexplicablement, il y figurait aussi de grandes quantités de boue. Grâce à l'effet télescopique de la nuit, le cauchemar plein de boue et de solitude lui avait semblé s'étirer sur une longueur de temps inimaginable et ne s'était achevé qu'avec l'apparition de

créatures visqueuses dotées de jambes qui leur avaient permis de ramper sur une mer tout aussi visqueuse. C'en était trop et il s'était réveillé en sursaut, baigné d'une sueur froide.

Bien que toute cette histoire lui eût paru étrange, l'impression de perte, d'isolement et surtout de chagrin, le besoin de défaire ce qui avait été fait, tout cela avait facilement trouvé place dans son esprit.

Même les créatures visqueuses avec des jambes semblaient étrangement familières et lui chatouillaient de façon agaçante le fond de l'esprit, tandis qu'il se préparait un petit déjeuner tardif, un demi-pamplemousse et du thé de Chine, et qu'il parcourait d'un regard distrait les pages artistiques du *Daily Telegraph*, puis entreprenait assez maladroitement de changer les pansements sur les coupures qu'il avait à la main.

Ces menues tâches accomplies, il se demandait alors ce qu'il allait faire ensuite.

Il était capable de considérer les événements de la nuit précédente avec un froid détachement auquel il ne s'attendait pas. C'avait été juste, convenable, et bien fait. Mais ça ne résolvait rien. Tout ce qui comptait était encore à faire.

Tout quoi ? Il fronça les sourcils en songeant à l'étrange façon dont ses pensées allaient et venaient.

À cette heure-ci, en temps normal, il serait passé à son club. Il le faisait en général avec la luxueuse sensation qu'il y avait plein d'autres choses qu'il devrait faire. Maintenant, il n'y avait rien d'autre à faire, si bien que le temps passé là, comme n'importe où ailleurs, pesait quelque peu lourdement sur lui.

Quand il irait là-bas, il ferait ce qu'il faisait toujours : il s'offrirait un gin tonic, il échangerait quelques propos amènes puis laisserait son regard parcourir les pages du *Times Literary Supplement*, d'*Opera*, du *New Yorker* ou de tout ce qui lui tombait sous la main, mais à n'en pas douter, il le faisait ces jours-ci avec moins de verve et d'entrain qu'auparavant.

Puis viendrait l'heure du déjeuner. Aujourd'hui, il n'avait pas de rendez-vous pour déjeuner – une fois de plus – et il resterait donc sans doute à son club devant une sole grillée, avec des pommes de terre cuites à la vapeur et garnies de persil, suivies d'une bonne portion de diplomate. Un verre ou deux de

sancerre. Café. Puis l'après-midi avec ce qu'elle pourrait apporter.

Mais aujourd'hui, il se sentait étrangement poussé à ne pas faire cela. Il fit jouer les muscles de sa main blessée, se versa une nouvelle tasse de thé, considéra avec un bizarre détachement le grand couteau de cuisine toujours posé auprès de la théière en demi-porcelaine et il attendit un moment pour voir ce qu'il allait faire ensuite. Ce qu'il fit ensuite, ce fut de monter au premier étage.

Sa maison était plutôt froide dans sa perfection formelle et elle avait l'air qu'aimeraient donner aux leurs les gens qui achètent des copies de meubles anciens. À ceci près, bien sûr, que tout y était authentique – cristaux, meubles en acajou et tapis de Wilton – et ne donnait le sentiment de n'être qu'un ramassis de copies que parce que tout cela était sans vie.

Il monta jusqu'à son atelier, la seule pièce de la maison que trop d'ordre n'avait pas rendue stérile, mais ici le désordre des livres et des papiers relevait plutôt d'une négligence stérile. Une mince couche de poussière avait tout recouvert. Michael n'y avait pas mis les pieds depuis des semaines et la femme de ménage avait la consigne de ne toucher à rien. Il n'avait pas travaillé là depuis qu'il avait préparé la dernière édition de *Profondeurs*. Non pas, bien sûr, la vraie dernière édition, mais la dernière édition qui l'intéressait. La dernière édition en ce qui le concernait, lui.

Il posa sa tasse de thé sur la couche de poussière et s'en fut examiner son vieux tourne-disques. Il trouva sur le plateau un vieil enregistrement de quelques concertos de Vivaldi pour instruments à vent, il mit l'appareil en marche et s'assit.

Il attendit encore pour voir ce qu'il allait faire ensuite et constata soudain à sa grande surprise qu'il était déjà en train de faire quelque chose, qu'il écoutait de la musique.

Une expression de surprise s'inscrivit lentement sur son visage tandis qu'il comprenait peu à peu qu'il n'avait encore jamais fait cela. Il avait *entendu* ce disque maintes et maintes fois et il avait trouvé que c'était un bruit très agréable. Il estimait que cela faisait un plaisir fond sonore pour discuter de la prochaine saison des concerts, mais l'idée ne lui était

encore jamais venue qu'il y eût vraiment quelque chose à écouter.

Il resta assis, abasourdi par les échos de la mélodie et du contrepoint qui se révélaient soudain à lui avec une clarté qui ne devait rien à la surface poussiéreuse du disque ni au saphir vieux de quatorze ans.

Mais cette révélation s'accompagnait d'un sentiment presque immédiat de déception, qui le déconcertait d'autant plus. La musique qui se révélait soudain à lui était étrangement peu satisfaisante. On aurait dit que sa capacité de comprendre la musique avait tout d'un coup augmenté bien au-delà de la possibilité de la musique de la faire satisfaire, et tout cela en un seul instant dramatique.

Il tendit l'oreille pour écouter ce qui manquait et il eut l'impression que la musique était comme un oiseau incapable de voler et qui ne sait même pas quel don il a perdu. Il marche très bien mais il marche là où il devrait planer, il marche là où il devrait plonger comme un faucon, il marche là où il devrait monter, virer sur l'aile et plonger, il marche là où il devrait palpiter de la griserie de voler. Et sans jamais lever les yeux.

Michael leva les yeux.

Au bout d'un moment, il se rendit compte que tout ce qu'il faisait c'était simplement de fixer stupidement le plafond. Il secoua la tête et découvrit que sa perception du plafond avait disparu, le laissant avec une sensation un peu éœurante d'étourdissement. Elle n'avait pas totalement disparu, mais elle s'était enfoncée en lui, plus profondément qu'il ne pouvait atteindre.

La musique continuait. C'était un assortiment assez agréable de sons qui constituaient un fond très acceptable, mais qui ne l'émuvaient plus du tout.

Il avait besoin de quelques indices sur ce qu'il venait d'éprouver et il eut un instant la notion de l'endroit où il pourrait les découvrir. Il chassa cette idée avec colère, mais elle revint le harceler et le harceler encore jusqu'au moment où il finit par prendre des mesures.

Il sortit de sous un bureau une grande corbeille à papier métallique. Comme il avait interdit à sa femme de ménage de

même entrer dans la pièce pour le moment, la corbeille n'avait pas été vidée et il y trouva les lambeaux déchirés de ce qu'il cherchait avec le contenu d'un cendrier qu'on avait vidé par-dessus.

Maîtrisant son dégoût avec détermination, il se mit à faire glisser lentement sur son bureau les fragments de l'objet exécré, les collant maladroitement ensemble avec des bouts de ruban adhésif qui s'enroulaient et se collaient là où il ne le fallait pas ou bien sur ses doigts boudinés, ou sur le bureau jusqu'au moment où finit par s'étaler devant lui, grossièrement reconstitué, un exemplaire de *Profondeurs*. Publié par l'exécrable A.K. Ross.

Consternant.

Il tourna les pages poisseuses comme s'il manipulait des abatis de poulet. Pas un seul dessin au trait de Joan Sutherland ni de Marilyn Home nulle part. Pas de profil daucun des grands marchands de tableaux de Cork Street, pas un seul.

Sa série sur les Rossetti : interrompue.

« Les potins du salon vert » : interrompus.

Il secoua la tête d'un geste incrédule, puis il trouva l'article qu'il cherchait.

« Musique et paysages fractionnés », par Richard MacDuff.

Il sauta les deux premiers paragraphes d'introduction et reprit un peu plus bas :

L'analyse mathématique et la création par ordinateur nous révèlent que les formes et les processus que nous rencontrons dans la nature – la façon dont les plantes croissent, dont se fait l'érosion des montagnes ou l'écoulement des rivières, donc les cristaux de neige où les îles trouvent leurs formes, dont la lumière joue sur une surface, dont le lait évolue et tournoie dans le café quand on le remue, dont le rire balaye une foule –, tous ces phénomènes, dans leur complexité apparemment magique, peuvent être décrits par l'interaction de processus mathématiques qui sont, à tout le moins, encore plus magiques dans leur simplicité.

Des formes que nous croyons être l'objet du hasard sont en fait le produit de tissus changeant de nombres obéissant à des

règles simples. Le mot même de « naturel » que nous avons souvent considéré comme voulant dire « non structuré » décrit en fait des formes et des processus qui apparaissent d'une complexité si insondable que nous ne pouvons pas consciemment percevoir les simples lois naturelles au travail.

Elles peuvent toutes se décrire en nombres.

Bizarrement, cette idée paraissait aujourd'hui moins révoltante à Michael que lorsqu'il l'avait lue pour la première fois.

Il poursuivit sa lecture avec une concentration accrue.

Nous savons toutefois que l'esprit est capable de comprendre ces problèmes dans toute leur complexité et dans toute leur simplicité. Une balle qui vole dans l'air obéit à la force et à la direction qu'on lui a imprimée en la lançant, à l'action de la gravité, à la friction de l'air qu'elle dépense son énergie à surmonter, à la turbulence de l'air autour de sa surface et au rythme et à la direction avec lesquels elle tourne.

Et pourtant, quelqu'un qui éprouverait peut-être des difficultés à calculer ce que donne trois que multiplie quatre que multiplie cinq n'a aucun mal à effectuer les différents calculs et toute une série d'opérations annexes avec une rapidité si stupéfiante qu'il en arrive bel et bien à attraper une balle au vol.

Les gens qui appellent cela « instinct » se contentent de donner un nom au phénomène sans rien expliquer.

Je crois que c'est dans la musique que les êtres humains sont le plus près d'exprimer notre compréhension de ces complexités naturelles. C'est le plus abstrait des arts : il n'a pas de signification ni de but autre qu'être lui-même.

Chaque aspect d'un morceau de musique peut être représenté par des nombres. De l'organisation des mouvements dans une symphonie jusqu'aux variations d'accents et de rythmes qui composent les mélodies et les harmonies, jusqu'à la dynamique qui donne sa forme à l'exécution, et jusqu'aux timbres des notes elles-mêmes, de leurs harmoniques, de la façon dont elles changent avec le temps, bref, tous les éléments d'un bruit qui distingue entre le son de quelqu'un jouant de l'harmonica et celui de quelqu'un frappant sur un tambour, tout

cela peut s'exprimer par des arrangements et des hiérarchies de nombres.

Et, d'après mon expérience, plus il y a de relations internes entre les arrangements de nombres aux différents niveaux de la hiérarchie, si complexes et subtiles que puissent être ces relations, plus la musique paraîtra satisfaisante et, pour tout dire, plus entière.

En fait, plus ces rapports sont subtils et complexes, plus ils vont au-delà de la compréhension de l'esprit conscient, et plus la partie instinctive de l'esprit – par quoi j'entends cette partie de l'esprit capable d'effectuer des calculs différentiels avec une si stupéfiante rapidité qu'elle placera votre main au bon endroit pour attraper une balle au vol – plus cette partie de votre cerveau prend plaisir.

Une musique un peu complexe (et même « Trois Petits Cochons » est complexe à sa façon le temps qu'on joue en fait le morceau sur un instrument avec son timbre et son articulation) passe au-delà de l'esprit conscient pour tomber dans les bras du génie mathématique personnel tapi dans l'inconscient et qui réagit à toutes les complexités internes, à tous les rapports et à toutes les proportions dont nous croyons ne rien savoir.

Il y a des gens qui n'admettent pas cette conception de la musique, en disant que si on réduit la musique aux mathématiques, où se place donc l'émotion ? Je dirais qu'elle n'en est jamais absente.

Tout ce qui peut éveiller nos émotions – la forme d'une fleur ou d'une urne grecque, la façon dont un bébé grandit, dont le vent vous caresse le visage, dont les nuages courrent dans le ciel, leurs formes, la façon dont la lumière danse sur l'eau ou dont les narcisses frémissent dans la brise, la façon dont la personne aimée remue la tête, dont les cheveux suivent ce mouvement, la courbe décrite par la chute du dernier accord d'un morceau de musique – tout cela peut être décrit en utilisant le flux complexe des chiffres.

Ce n'est pas réduire les choses, c'est en souligner la beauté.

Demandez à Newton.

Demandez à Einstein.

Demandez au poète (Keats) qui a dit que ce que l'imagination perçoit comme beauté doit être la vérité.

Il aurait pu dire aussi que ce que la main saisit comme une balle doit être la vérité, mais il ne l'a pas fait, parce qu'il était poète et qu'il préférait flâner sous les arbres avec une bouteille de laudanum et un calepin, mais c'aurait été tout aussi vrai...

Cette dernière phrase fit naître une idée au fond de la mémoire de Michael, mais il n'arriva pas tout de suite à la situer.

... Parce que cela se passe au cœur de la relation entre d'un côté notre compréhension « instinctive » des formes, des mouvements et des lumières et de l'autre côté les réactions émotionnelles que cela éveille en nous.

Et c'est pourquoi je suis convaincu qu'il doit y avoir une forme inhérente à la nature, aux objets naturels, aux arrangements des processus naturels. Une musique qui serait profondément satisfaisante, une beauté qui ne doit rien à l'artifice – et nos émotions les plus profondes, après tout, sont une forme de beauté naturelle...

Michael arrêta sa lecture et laissa son regard peu à peu s'éloigner de la page.

Il se demanda s'il savait ce que serait une telle musique et il essaya de la chercher dans les sombres recoins de son esprit. Chaque partie de son esprit qu'il allait fouiller lui donnait le sentiment que quelques secondes seulement plus tôt on jouait là de la musique et que tout ce qu'il en restait, c'était le dernier écho mourant de quelque chose qu'il était incapable de saisir et d'entendre. Il reposa le magazine auprès de lui.

Puis il se rappela ce que la mention de Keats avait éveillé dans son esprit.

Les créatures visqueuses de son rêve.

Un froid glacé descendit sur lui en même temps qu'il se sentait arriver très près de quelque chose.

Coleridge. C'était lui.

« Oui, des créatures visqueuses rampaient avec leurs jambes sur la mer visqueuse. »

« La ballade du vieux marin. »

Stupéfait, Michael se dirigea vers le rayonnage et y prit son anthologie de Coleridge. Il emporta le livre jusqu'à son siège et, non sans quelque appréhension, se mit à feuilleter les pages jusqu'à ce qu'il eût trouvé les premiers vers.

*C'est un vieux marin  
Et il arrête un des trois.*

Les mots lui semblaient très familiers et pourtant, comme il les lisait, ils éveillaient en lui d'étranges sensations et de redoutables souvenirs dont il savait qu'ils n'étaient pas les siens. Voilà que se dressait en lui un sentiment de perte et de désolation d'une terrifiante intensité qui, même s'il savait qu'il ne lui appartenait pas, était en accord si parfait maintenant avec le chagrin qu'il éprouvait qu'il ne pouvait que s'y abandonner totalement.

*Et un millier de milliers de créatures visqueuses  
Vivaient là ; tout comme moi.*

## 20...

Le store remonta avec un bruit sec et Richard sursauta.

« C'est une soirée fascinante que vous m'avez l'air d'avoir passée, fit Dirk Gently, même si les aspects les plus intéressants semblent avoir échappé à votre curiosité. »

Il regagna son siège en appuyant les uns contre les autres les bouts de ses doigts.

« Je vous en prie, dit-il, ne me décevez pas en disant « Où suis-je ? » Un coup d'œil suffira. » Richard regarda lentement autour de lui d'un air étonné avec le sentiment d'un retour inattendu après un long séjour sur une autre planète où tout n'était que paix, lumière et musique et cela éternellement. Il se sentait si détendu que c'était à peine s'il pouvait se donner le mal de respirer.

La boule de bois au bout du cordon du store heurta à plusieurs reprises la vitre, mais à cela près, tout était maintenant silencieux. Le métronome était arrêté. Richard jeta un coup d'œil à sa montre. Il était juste une heure passée.

« Vous avez été sous hypnose un peu moins d'une heure, annonça Dirk, et durant cette période j'ai appris un grand nombre de choses intéressantes et j'ai été surpris par quelques autres dont j'aimerais maintenant discuter avec vous. Un peu d'air frais vous aidera sans doute à reprendre vos esprits et je vous conseille une petite promenade revivifiante le long du canal. Personne ne vous cherchera là-bas. Janice ! »

Silence.

Pas mal de choses continuaient à n'être pas claires pour Richard et il fronça les sourcils. Quand sa mémoire immédiate lui revint quelques instants plus tard, c'était comme un éléphant faisant irruption soudain par la porte et il se redressa sur son siège en sursautant.

« Janice ! cria de nouveau Dirk. Miss Pearce ! Ah ! cette fille ! »

Il repêcha les combinés du téléphone dans la corbeille à papier et les remit en place. Un vieux porte-documents au cuir éraillé était posé auprès du bureau, il le ramassa, prit son chapeau par terre et se leva en plantant son chapeau sur sa tête.

« Venez, dit-il, en passant la porte derrière laquelle Janice Pearce était assise, fixant un crayon d'un œil noir. Allons-y. Quittons ce trou puant. Pensons l'impensable, faisons l'infaisable. Préparons-nous à affronter l'indicible et voyons si nous ne pouvons pas le dire après tout. Maintenant, Janice...

— Fermez-la ! »

Dirk haussa les épaules, puis prit sur le bureau de la secrétaire le livre qu'elle avait massacré un peu plus tôt en essayant de fermer son tiroir. Il le feuilleta d'un air soucieux puis le reposa en soupirant. Janice se remit à ce que de toute évidence elle faisait un peu plus tôt, c'est-à-dire à écrire une longue note au crayon.

Richard regarda tout cela sans rien dire, avec encore l'impression de n'être qu'à demi-présent. Il secoua la tête.

« Il se peut, lui dit Dirk, que les événements vous paraissent pour l'instant n'être qu'un enchevêtement confus. Et pourtant, nous avons quelques fils intéressants à tirer. Car, de tout ce que vous m'avez dit qu'il s'est passé, il y en a deux qui sont physiquement impossibles. »

Richard prit enfin la parole. « Impossibles ? dit-il en fronçant les sourcils.

— Oui, répondit Dirk, complètement, totalement impossibles. »

Il sourit.

« Par chance, reprit-il, vous êtes précisément venu frapper à la bonne porte avec votre intéressant problème, car le mot « impossible » n'existe pas dans mon dictionnaire. En fait, ajouta-t-il en brandissant le livre malmené, il semble que manque tout ce qui se situe entre « hareng » et « marmelade ». Merci, miss Pearce, vous m'avez une fois de plus rendu un fier service, ce pourquoi je vous exprime mes remerciements et ce pourquoi, au cas où cette entreprise s'achèverait de façon

satisfaisante, j'essaierais même de vous payer. En attendant, nous avons bien des choses à méditer et je confie le bureau à vos mains si capables. »

Le téléphone sonna et Janice répondit.

« Bonjour, dit-elle, ici les Halles Wainwright. Mr. Wainwright n'est pas en mesure pour l'instant de prendre des communications, puisque ça ne va pas bien dans sa tête et qu'il se prend pour un concombre. Merci d'avoir appelé. »

Elle raccrocha brutalement. Elle releva les yeux pour voir la porte se refermer sans bruit derrière son ex-employeur et son client déconcerté.

« Impossible ? répéta Richard, surpris.

— Tout ce qui concerne cet événement, insista Dirk, est complètement et totalement, eh bien, disons inexplicable. Inutile d'employer le mot « impossible » pour décrire quelque chose qui, de toute évidence, s'est passé. Mais qui ne peut être expliqué par rien que nous connaissons. »

L'air frais le long du Grand Union Canal agit sur les sens de Richard et leur fit retrouver leur acuité. Il retrouvait aussi l'usage normal de ses facultés et, bien que la mort de Gordon ne cessât de le harceler toutes les quelques secondes, il était au moins capable maintenant d'y penser avec plus de lucidité. Mais, bizarrement, cela semblait pour le moment être le cadet des soucis de Dirk. Dirk, au lieu de cela, s'acharnait sur les plus quotidiens des bizarres incidents qui avaient marqué la nuit dernière et c'était sur ces points de détail qu'il l'interrogeait.

Un homme qui faisait du jogging dans une direction et un cycliste qui se dirigeait dans la direction opposée se crièrent mutuellement de laisser le passage et manquèrent de peu se projeter l'un l'autre dans les eaux lentes et boueuses du canal. Tout cela sous l'œil attentif d'une vieille dame qui marchait très lentement en traînant un vieux chien qui marchait encore plus lentement.

Sur l'autre rive, de grands entrepôts déserts se dressaient, avec leurs fenêtres dont les carreaux cassés étincelaient. Une péniche incendiée flottait délabrée sur l'eau. Parmi les débris,

des bouteilles de détergent dérivaient. Sur le pont le plus proche, des camions lourdement chargés passaient dans un bruit de tonnerre, ébranlant les fondations des maisons, déversant dans l'air des vapeurs d'essence et effrayant une mère qui essayait de traverser la route avec sa voiture d'enfant.

Dirk et Richard marchaient du côté de South Hackney, à presque deux kilomètres du bureau de Dirk, revenant vers le centre d'Islington où Dirk savait qu'étaient accrochées les bouées de sauvetage les plus proches.

« Mais ça n'était qu'un tour de prestidigitation, bon sang, fit Richard. Il en fait tout le temps. C'est un simple tour de passe-passe. Ça paraît impossible, mais je suis sûr que si vous demandiez à n'importe quel magicien il vous dirait que c'est facile, une fois qu'on sait comment il faut faire. J'ai vu un jour un homme dans la rue à New York qui...

— Je sais comment on fait ces choses-là », fit Dirk en tirant de son nez deux cigarettes allumées et une grande figue confite. Il lança la figue en l'air, mais elle ne retomba nulle part. « Dextérité, fausse direction, suggestion. Autant de choses que vous pouvez apprendre si vous avez un peu de temps à perdre. Excusez-moi, chère madame », dit-il à l'adresse de la vieille dame au chien comme ils la dépassaient. Il se pencha vers le chien et tira de son derrière un long chapelet de drapeaux aux couleurs vives. « Je pense qu'il va se déplacer plus facilement maintenant », dit-il. Puis il souleva courtoisement son chapeau devant la vieille dame et poursuivit son chemin.

« Voyez-vous, dit-il à Richard abasourdi, ces trucs-là sont faciles. Aucun problème pour scier une dame en deux. Scier une dame en deux puis la reconstituer après est plus compliqué, mais avec de la pratique, ça peut se faire. Le truc que vous m'avez décrit avec le vase ancien et la salière du collège est... » Il marqua une pause pour bien souligner son propos : « complètement et absolument inexplicable.

— Oh, il y a sans doute eu un détail qui m'a échappé, mais...

— Ça va de soi. Mais l'avantage d'interroger quelqu'un sous hypnose, c'est que ça permet à la personne qui pose les questions de voir la scène avec un plus grand luxe de détails que

le sujet n'en a même eu conscience sur le moment. Cette petite Sarah, par exemple, vous rappelez-vous ce qu'elle portait ?

— Euh, non, fit Richard d'un ton vague, une robe, je suppose...

— La couleur ? le tissu ?

— Oh ! je ne me souviens pas, sombre, je crois. Elle était assise à plusieurs places de moi. C'est à peine si je l'ai vue.

— Elle portait une robe de coton bleu marine avec une taille basse. Des manches raglan serrées aux poignets, un col blanc à la Peter Pan et six petits boutons de nacre boutonnant le corsage, le troisième en descendant avait un petit fil qui y était accroché. Elle avait de longs cheveux bruns tirés en arrière par une pince en forme de papillon rouge.

— Si vous comptez me dire que vous savez tout cela pour avoir inspecté une éraflure sur ma chaussure, comme Sherlock Holmes, alors, j'ai peur de ne pas vous croire.

— Non, mais non, fit Dirk, c'est bien plus simple que ça. C'est vous même qui me l'avez dit sous hypnose. »

Richard secoua la tête.

« Sûrement pas, dit-il, je ne sais même pas ce que c'est qu'un col Peter Pan.

— Mais moi, je le sais et vous me l'avez décrit avec une parfaite exactitude. Tout comme vous avez effectué le tour de passe-passe. Et ce tour-là n'était pas réalisable sous la forme où il s'est passé. Croyez-moi. Je sais de quoi je parle. Il y a certains autres détails que j'aimerais découvrir à propos du professeur comme, par exemple, qui a écrit le mot que vous avez découvert sur la table et combien de questions George III a réellement posées, mais....

— Quoi donc ?...

— ... mais je crois que je ferais mieux d'interroger directement le sujet. Sauf... » Un pli soucieux barrait son front. « Sauf, ajouta-t-il, qu'étant assez vaniteux dans ce domaine, je préférerais connaître les réponses avant de poser les questions. Or, ce n'est pas le cas, absolument pas. » Son regard parut se perdre au loin : il estimait la distance qui les séparait de la bouée de sauvetage la plus proche.

« Et le second détail impossible, ajouta-t-il, juste au moment où Richard s'apprêtait à glisser un mot, ou du moins le seul élément totalement inexplicable, c'est, bien entendu, le problème de votre canapé.

— Dirk, s'exclama Richard, exaspéré, puis-je vous rappeler que Gordon Way est mort et qu'on semble me soupçonner d'être son assassin ! Rien de tout cela n'a le moindre rapport avec cette affaire, et je...

— Mais moi, je suis extrêmement enclin à croire qu'ils ont un rapport.

— C'est absurde !

— Je crois à l'interconn...

— Oh ! mais oui, mais oui, fit Richard, à l'interconnexion fondamentale de toute chose. Écoutez, Dirk, je ne suis pas une vieille dame crédule et vous n'allez pas m'arracher des voyages aux Bermudes. Si vous comptez m'aider, alors ne nous égarons pas. »

Cette remarque irrita Dirk. « Je crois que toutes les choses sont fondamentalement liées, comme quiconque pousse les principes de la mécanique des quanta à leur logique extrême ne peut en toute honnêteté faire autrement que de l'admettre. Mais je crois aussi que certaines choses sont beaucoup plus liées que d'autres. Et quand deux événements apparemment impossibles et une succession d'incidents extrêmement curieux concernent tous la même personne, et quand cette personne devient soudain le suspect numéro un d'un meurtre tout à fait particulier, alors il me semble que nous devrions chercher la solution dans la connexion entre ces évènements. C'est vous la connexion et vous avez vous-même eu un comportement extrêmement bizarre.

— Absolument pas, protesta Richard. C'est vrai, il m'est arrivé certaines choses bizarres, mais je...

— La nuit dernière, on vous a vu — je vous ai vu — escalader le mur extérieur d'un immeuble et pénétrer par effraction dans l'appartement de votre petite amie, Susan Way.

— C'était peut-être inhabituel, dit Richard, et ce n'était peut-être même pas sage. Mais c'était parfaitement logique et

rationnel. Je voulais simplement supprimer quelque chose que j'avais fait avant que cela ne cause des dommages. »

Dirk réfléchit un moment, et hâta un peu le pas.

« Et ce que vous avez fait était une solution parfaitement raisonnable et normale au problème du message que vous aviez laissé sur la bande – oui, vous m'avez raconté tout cela au cours de notre petite séance d'hypnose –, c'est ce que n'importe qui aurait fait ? »

Richard se rembrunit, comme pour dire qu'il ne voyait pas pourquoi on faisait tant d'histoires à ce propos. « Je ne dis pas que n'importe qui l'aurait fait, dit-il. J'ai sans doute une tournure d'esprit un peu plus logique que beaucoup de gens, et c'est pourquoi je sais composer des programmes d'ordinateurs. C'était une solution logique au problème.

— Peut-être un peu disproportionnée, quand même ?

— Il était très important pour moi de ne pas décevoir Susan une fois de plus.

— Vous êtes donc absolument satisfait des raisons qui vous ont poussé à faire ce que vous avez fait ?

— Oui, persista Richard, furieux.

— Savez-vous, fit Dirk, ce que me disait toujours ma vieille tante de Winnipeg ?

— Non », dit Richard. Il ôta soudain tous ses vêtements et plongea dans le canal. Dirk se précipita vers la bouée de sauvetage devant laquelle ils venaient d'arriver, l'arracha de sa boîte et la lança à Richard qui barbotait au milieu du canal, l'air absolument perdu et désesparé.

« Attrapez ça, cria Dirk et je vais vous tirer.

— Ça va très bien, fit Richard en recrachant de l'eau, je sais nager...

— Mais non, vous ne savez pas, cria Dirk, attrapez-moi ça. »

Richard essaya de regagner la berge, mais ne tarda pas à y renoncer, consterné, et il s'empara de la bouée. Dirk tira sur la corde jusqu'au moment où Richard atteignit la rive et se pencha alors pour lui tendre la main. Richard sortit de l'eau haletant et crachotant, puis se retourna et s'assit, secoué de frissons, sur la berge, les mains croisées devant lui.

« Mon Dieu, quelle saleté là-dedans ! s'écria-t-il en crachant de nouveau. C'est absolument dégoûtant. Youchh. Pouah. Mon Dieu, je suis généralement assez bon nageur. J'ai dû avoir une sorte de crampe. Heureusement que nous étions si près de la bouée. Oh ! merci. » Cela en réponse à Dirk qui lui tendait une grande serviette.

Il se frictionna vigoureusement, s'écorchant presque avec la serviette pour se débarrasser de la crasse du canal. Puis il se redressa et regarda autour de lui. « Vous ne voyez pas mon pantalon ?

— Jeune homme », dit la vieille dame avec son petit chien qui venait d'arriver à leur hauteur. Elle s'arrêta, les regardant d'un air sévère et allait les sermonner quand Dirk intervint.

« Mille excuses, chère madame, dit-il, pour toute offense que mon ami aurait pu par inadvertance vous causer. Je vous en prie, ajouta-t-il en tirant du derrière de Richard un petit bouquet d'anémones, veuillez accepter ces fleurs avec mes compliments. »

La vieille dame les arracha de la main de Dirk avec sa canne et s'éloigna en hâte, horrifiée, tirant son chien derrière elle.

« Ça n'était pas très gentil de votre part, dit Richard en enfilant ses vêtements sous la serviette dans laquelle il s'était stratégiquement drapé.

— Je ne pense pas que ce soit une femme très gentille, répliqua Dirk, elle est toujours dans le coin à traîner son pauvre chien et à donner des leçons aux gens. Content de votre petit bain ?

— Pas trop, non, dit Richard en se frictionnant énergiquement les cheveux. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point c'était sale. Et froid. Tenez, dit-il en rendant la serviette à Dirk, merci. Vous avez toujours une serviette de bain dans votre porte-documents ?

— Vous allez toujours nager dans l'après-midi ?

— Non, j'y vais en général le matin, à la piscine de Highbury Fields, histoire de me réveiller, de me mettre le cerveau en marche. L'idée m'est venue tout d'un coup que je n'y étais pas allé ce matin.

— Et... c'est pourquoi vous venez de plonger dans le canal ?

— Ma foi, oui. J'ai pensé qu'un peu d'exercice m'aiderait sans doute à débrouiller toute cette affaire.

— Ça ne vous paraît pas un peu disproportionné de vous déshabiller et de sauter dans le canal ?

— Non, dit-il, ce n'était peut-être pas conseillé étant donné l'état de l'eau, mais c'était tout à fait...

— Vous étiez tout à fait satisfait des raisons que vous avez données pour faire ce que vous avez fait.

— Oui...

— Et alors, ça n'avait rien à voir avec ma tante ? »

Richard le regarda d'un air méfiant. « De quoi diable parlez-vous ? demanda-t-il.

— Je vais vous le dire », fit Dirk. Il alla s'asseoir sur un banc voisin et ouvrit de nouveau son porte-documents. Il y remit la serviette qu'il avait repliée et en sortit un petit magnétophone Sony. Il fit signe à Richard d'approcher et pressa le bouton *Play*. La voix de Dirk sortit du petit haut-parleur d'un ton un peu chantonnant. Elle disait : « Dans une minute, je vais claquer des doigts et oublier tout cela sauf les instructions que je vais vous donner maintenant : "Dans un petit moment, nous irons nous promener le long du canal et quand vous m'entendrez prononcer les mots : 'ma vieille tante de Winnipeg...' " »

Dirk saisit soudain Richard par le bras pour l'arrêter dans son élan.

La cassette continuait : « Vous ôterez tous vos vêtements et vous plongerez dans le canal. Vous constaterez que vous êtes incapable de nager, mais vous ne paniquerez pas, vous ne coulerez pas : vous vous débattrez simplement dans l'eau jusqu'à ce que je vous lance la bouée de sauvetage... »

Dirk arrêta la cassette et se tourna vers Richard dont le visage pour la seconde fois ce jour-là était blême de surprise.

« Cela m'intéresserait de savoir exactement ce qui vous a pris de grimper la nuit dernière dans l'appartement de Miss Way, reprit Dirk, et pourquoi ? »

Richard ne répondit pas : il continuait à fixer d'un air ahuri le magnétophone. Puis il dit d'une voix tremblante : « Il y avait sur le répondeur de Susan un message de Gordon. Il a appelé de

**la voiture. La cassette est dans mon appartement. Dirk, tout ça me fait tout d'un coup très peur. »**

## 21...

Tapi derrière une camionnette à quelques mètres de là, Dirk observait le policier de faction devant la maison de Richard. Il avait arrêté et interrogé tous ceux qui essayaient d'entrer dans la petite allée latérale où se trouvait la porte de Richard, y compris, Dirk l'avait noté avec plaisir, d'autres policiers s'il ne les reconnaissait pas aussitôt. Une autre voiture de police arriva et Dirk décida de bouger.

Un officier de police descendit de la voiture, une scie à la main et se dirigea vers la porte. Dirk lui emboîta le pas, à moins d'un mètre derrière, la démarche autoritaire.

« Ça va, il est avec moi », fit Dirk en s'engouffrant au moment précis où le policier de faction arrêtait son collègue.

Il se retrouva à l'intérieur à gravir l'escalier. Le policier avec la scie le suivit.

« Euh, excusez-moi, monsieur », cria-t-il après Dirk.

Dirk venait d'arriver à l'endroit où le canapé bloquait la cage d'escalier. Il s'arrêta et se retourna.

« Restez ici, ordonna-t-il, et surveillez ce canapé. Ne laissez personne y toucher, je dis bien personne. C'est compris ? »

Le policier parut un moment déconcerté.

« On m'a donné l'ordre de le scier, dit-il.

— Contrordre, lança Dirk. Surveillez ça d'un œil d'aigle. Je vous demanderai un rapport détaillé. »

Il se retourna et passa par-dessus le canapé. Quelques instants plus tard, il débouchait sur un palier. C'était l'étage inférieur des deux qui composaient l'appartement de Richard.

« Avez-vous fouillé ça ? » lança Dirk à un autre policier, qui, assis à la table de salle à manger de Richard, consultait des notes. L'homme leva un regard surpris et s'apprêta à se lever. Dirk désignait la corbeille à papier.

« Euh, oui...

— Fouillez encore. Continuez à fouiller. Qui est ici ?  
— Euh, eh bien...  
— Allons, je n'ai pas toute la journée.  
— L'inspecteur Mason vient de partir avec...  
— Bien, je les fais rappeler. Si l'on a besoin de moi, je serai en haut, mais je ne veux pas être interrompu à moins que ce ne soit très important. Compris ?  
— Euh... qui...  
— Je ne vous vois pas en train de fouiller la corbeille à papier !  
— Euh, oui, monsieur. Je vais...  
— Je veux une fouille en profondeur. Vous comprenez ?  
— Euh...  
— Au travail. »

Dirk monta à l'étage du dessus et entra dans l'atelier de Richard.

La cassette était exactement posée à l'endroit où Richard lui avait dit qu'elle serait, sur le long bureau où s'alignaient les six Macintosh. Dirk allait la mettre dans sa poche quand sa curiosité fut arrêtée par l'image du canapé de Richard pivotant lentement sur l'écran du grand Macintosh et il s'assit devant le clavier.

Il explora un moment le programme que Richard avait composé, mais se rendit rapidement compte que dans sa forme actuelle il n'était guère révélateur et il n'y apprit pas grand-chose. Il réussit à débloquer le canapé et à lui faire redescendre l'escalier, mais il s'aperçut que, pour y parvenir, il avait dû faire disparaître une partie du mur. Il renonça donc avec un grognement d'irritation.

Un autre ordinateur montrait sur son écran une onde sinusoïdale régulière. Sur les bords de l'écran s'inscrivaient les petites images d'autres formes ondulatoires qu'on pouvait choisir et ajouter à la principale ou bien utiliser pour la modifier d'une façon ou d'une autre. Il ne tarda pas à découvrir que cela vous permettait de concevoir des formes ondulatoires très complexes, et il s'en amusa un peu quelque temps. Il ajouta une simple sinusoïdale à la première, ce qui eut pour effet de doubler la hauteur des pics et des creux de la sinusoïde. Puis il

fit glisser en arrière l'une des ondes par rapport à l'autre, ce qui eut pour effet que les pics et les creux de l'une annulèrent purement et simplement les pics et les creux de l'autre, laissant une ligne absolument plate. Puis il changea légèrement la fréquence de l'une d'elles.

Cela eut pour résultat que, dans certaines positions, les deux ondes se renforçaient et que dans certaines autres, elles s'annulaient. En ajoutant une troisième onde d'une fréquence encore différente, il obtint une ondulation combinée dans laquelle il était difficile de discerner le moindre modèle. La ligne dansait de haut en bas apparemment au hasard, restant très en bas pour certaines périodes, puis formant de très grands pics et de très grands creux lorsque les trois ondes entraient brièvement en phase.

Dirk supposait qu'il devait y avoir parmi tout ce fatras d'équipement le moyen de convertir le dessin ondulatoire qui s'inscrivait sur l'écran de l'ordinateur en tonalités musicales, et il chercha les menus disponibles dans le programme. Il trouva un article qui l'invitait à transposer le tracé ondulatoire sur un Ému.

Cela l'étonna. Il jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce, à la recherche d'un grand oiseau qui ne volait pas, mais il ne parvint pas à en trouver. Il déclencha néanmoins le processus, puis suivit le câble qui menait de la partie arrière du Macintosh en descendant le long du bureau puis sur le plancher, derrière un buffet, sous un tapis, jusqu'au moment où il le retrouva branché à l'arrière d'une grande machine grise appelée Emulator II.

C'était là, supposa-t-il, que sa forme ondulatoire expérimentale venait d'arriver. D'un doigt hésitant, il pressa une touche. Le vilain bruit de pet qui jaillit instantanément des haut-parleurs était si fort qu'un instant il n'entendit pas les mots « Svlad Cjelli ! » qu'une voix furieuse lançait en même temps depuis l'encadrement de la porte.

Richard, assis dans le bureau de Dirk, lançait de petites boulettes de papier dans la corbeille déjà pleine de téléphones.

Il se mit à casser quelques crayons. Il joua sur ses genoux d'importants extraits d'un vieux solo de Ginger Baker.

En un mot, il s'énervait.

Il avait essayé d'écrire sur une feuille de calepin de Dirk tout ce qu'il pouvait se rappeler des événements de la soirée précédente et, dans la mesure où il le pouvait, de l'heure à laquelle chacun d'eux s'était produit. Il était stupéfait de constater à quel point c'était difficile et combien sa mémoire consciente semblait faible en comparaison de sa mémoire inconsciente, comme Dirk le lui avait démontré.

« Ce salaud de Dirk », songea-t-il. Il aurait voulu parler à Susan.

Dirk lui avait dit qu'il ne devait à aucun prix le faire, car les téléphones devaient se trouver sur écoute.

« Salaud de Dirk, dit-il soudain en se levant d'un bond. Vous avez des pièces de dix pence ? » dit-il à Janice, qui faisait toujours la gueule.

Dirk se retourna.

Une haute silhouette sombre s'encadrait dans la porte. La haute silhouette sombre ne semblait pas du tout ravie de ce qu'elle voyait, à vrai dire, elle semblait même furieuse. Plus que cela même. Elle avait l'air d'une haute silhouette sombre parfaitement capable d'arracher la tête d'une demi-douzaine de poulets et de se retrouver encore agacée une fois l'opération terminée.

Elle s'avança dans la lumière et se révéla être le sergent Gilks du poste de police de Cambridgeshire.

« Savez-vous, déclara le sergent Gilks du commissariat de Cambridgeshire en battant des paupières sous l'effet de l'émotion, que, quand je reviens ici pour découvrir un officier de police en train de garder un canapé avec une scie et un autre occupé à démembrer une innocente corbeille à papier, je dois bien me poser certaines questions ? Et je dois me les poser avec la pénible impression que, quand je les aurai trouvées, les réponses ne vont pas me plaire.

« Là-dessus, je me trouve monter l'escalier en proie à une horrible prémonition, Svlad Cjelli, une très, très horrible prémonition. Une prémonition, ajouterai-je, que je trouve maintenant horriblement justifiée. Vous ne pouvez pas, j'imagine, jeter la moindre lumière sur la présence d'un cheval qu'on a découvert dans une salle de bains. Ça m'avait pourtant l'air de vous ressembler.

— Je ne peux pas, fit Dirk, pour l'instant. Encore que cela m'intéresse étrangement.

— Je pensais bien que ça vous intéresserait. Ça vous aurait étrangement intéressé si vous aviez dû par-dessus le marché descendre cette saloperie par une saloperie d'escalier à une heure du matin. Qu'est-ce que vous foutez ici ? fit le sergent Gilks d'un ton las.

— Je suis ici, répondit Dirk, à la recherche de la justice.

— Alors, à votre place, j'éviterais de me rencontrer, dit Gilks, et j'éviterais certainement de rencontrer la police criminelle. Que savez-vous de MacDuff et de Way ?

— De Way ? Rien de plus que ce que tout le monde sait. MacDuff, je l'ai connu à Cambridge.

— Ah ! vraiment ? Décrivez-le.

— Grand. Et d'une absurde maigreur. Et plutôt d'humeur gaie. Un peu comme une mante religieuse qui aurait renoncé à la religion. Une sorte de mante gaie et bon enfant qui aurait renoncé à la religion pour se mettre au tennis.

— Hum », dit Gilks d'un ton bourru, puis il se retourna pour inspecter la pièce. Dirk fourra la cassette dans sa poche.

« Ça a l'air d'être le même, fit Gilks.

— Et, bien entendu, reprit Dirk, absolument incapable de commettre un meurtre.

— C'est à nous d'en décider.

— Et, naturellement, à un jury.

— Tchah ! Les jurys !

— Mais bien sûr, on n'en arrivera pas là, puisque les faits parleront d'eux-mêmes bien avant que mon client ait à comparaître devant une cour de justice.

— Ah, c'est votre client ? Très bien, Cjelli, où est-il ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Je parie quand même que vous avez une adresse où envoyer votre facture. »

Dirk haussa les épaules.

« Écoutez, Cjelli, il s'agit d'une enquête parfaitement normale et inoffensive à propos d'un meurtre, et je ne veux pas que vous veniez y flanquer la pagaille. Alors considérez-vous comme averti à partir de maintenant. Si je vois une seule preuve matérielle en train de faire un numéro de lévitation, je vous frapperai si fort que vous ne saurez pas si on est demain ou jeudi. Maintenant, filez et en passant, donnez-moi cette cassette. » Il tendit la main.

Dirk battit des paupières, sincèrement surpris. « Quelle cassette ? »

Gilks soupira. « Vous êtes un homme habile, Cjelli, je vous l'accorde, dit-il, mais vous commettez la même erreur qu'un tas de gens malins, c'est de croire que tous les autres sont idiots. Si je me détourne, c'est pour une raison, et la raison c'était que je voulais voir ce que vous alliez ramasser. Je n'ai pas eu besoin de vous voir ramasser l'objet, il m'a suffi de voir ce qui manquait ensuite. On nous entraîne, vous savez. Tous les mardis après-midi, on avait une demi-heure d'observation. Pour nous détendre après quatre heures de suite de brutalités sans raison. »

Dirk dissimula sa colère sous un léger sourire. Il plongea la main dans la poche de son manteau de cuir et tendit la cassette.

« Jouez-la, dit Gilks, voyons ce que vous ne voulez pas nous laisser entendre.

— Ce n'était pas que je ne voulais pas vous la laisser entendre, fit Dirk en haussant les épaules, je voulais simplement l'entendre en premier. »

Il s'approcha du rayonnage où était installé l'équipement hi-fi de Richard, et introduisit la cassette dans la table de lecture.

« Alors, vous ne voulez pas me faire une petite introduction ?

— C'est, expliqua Dirk, une cassette du répondeur de Susan Way. Way, apparemment, avait cette attitude de laisser de longs...

— Oui, je sais ça. Et sa secrétaire s'en va ramasser ses babillages le lendemain matin, pauvre malheureuse.

— Eh bien, je crois qu'il peut y avoir sur la cassette un message en provenance de la voiture de Gordon Way la nuit dernière.

— Je vois. Très bien. Passez-le. »

S'inclinant gracieusement, Dirk pressa la touche *Play*.

« Oh ! Susan, salut, c'est Gordon, répéta la cassette. Je suis en route vers le cottage... »

« Le cottage ! » s'exclama Gilks, d'un ton narquois.

« On est, heu, jeudi soir, et il est, euh... huit heures quarante-sept. Un peu de brunie sur la route. Écoute, j'ai ces gens des États-Unis qui arrivent pendant le week-end... »

Gilks haussa les sourcils, regarda sa montre et nota quelque chose sur son bloc.

Dirk et l'inspecteur frissonnaient un peu en entendant la voix du mort résonner dans la pièce.

« ... C'est étonnant que je ne me sois pas retrouvé mort dans le fossé, ce serait quelque chose, n'est-ce pas, de laisser ses dernières paroles sur le répondeur de quelqu'un, il n'y a pas de raison... » Ils écoutèrent dans un silence tendu l'appareil débiter le message tout entier.

« C'est ça le problème avec les programmeurs : ils ont une idée formidable qui marche et ils s'attendent alors à ce que vous continuiez à les financer pendant des années pour qu'ils puissent rester assis à calculer des équations sur leurs nombrils. Excuse-moi, il faut que j'aille fermer convenablement le coffre. J'en ai pour un instant. »

Il y eut alors le bruit étouffé du combiné qu'on laissait tomber à la place du passager et, quelques secondes plus tard, le bruit de la portière qu'on ouvrait. Pendant ce temps, on entendait à l'arrière fond la musique de la radio.

Quelques secondes plus tard encore parvint le double bang lointain, étouffé mais bien reconnaissable, d'un fusil.

« Arrêtez la cassette, fit Gilks en jetant un coup d'œil à sa montre. Trois minutes vingt-cinq secondes, depuis qu'il a dit qu'il était huit heures quarante-sept. » Son regard revint à Dirk. « Restez ici. Ne bougez pas, ne touchez à rien. J'ai noté la position de chaque particule d'air de cette pièce, alors je saurai si vous avez respiré. »

Il pivota sur ses talons et sortit. Dirk l'entendit dire en descendant l'escalier : « Tucket, allez au bureau de Way Forward Technologies, trouvez-moi tous les renseignements sur le téléphone de la voiture de Way, le numéro de série, réseau... » La voix s'éloigna dans l'escalier.

Dirk aussitôt baissa le volume de la table de lecture et reprit le déroulement de la cassette.

La musique continuait un moment. Dirk pianotait sur ses genoux avec agacement. La musique continuait toujours.

Il appuya un instant sur le bouton de déroulement rapide. Toujours de la musique. L'idée lui vint qu'il cherchait quelque chose, mais qu'il ne savait pas quoi. Cette pensée l'arrêta dans son élan.

Il cherchait certainement quelque chose.

Il ne savait certainement pas quoi.

L'idée qu'il ne savait pas exactement pourquoi il faisait ce qu'il était en train de faire le pétrifia soudain et l'électrisa. Il tourna lentement sur lui-même comme une porte de frigo qui s'ouvre.

Il n'y avait personne dans la pièce, du moins personne qu'il pût voir. Mais il connaissait le frisson qui lui parcourait la peau et s'il y avait une chose qu'il détestait, c'était bien cela.

Il dit d'une voix sourde et furieuse : « Si quelqu'un peut m'entendre, écoutez ça. Mon esprit est mon centre et tout ce qui se passe là est sous ma responsabilité. D'autres peuvent croire ce qu'il leur plaît de croire, mais je ne ferai rien sans savoir pourquoi et le savoir clairement. Alors, si vous voulez quelque chose, faites-le-moi savoir, mais n'allez pas toucher mon esprit. »

Il tremblait d'une rage profonde. Le frisson disparut lentement, comme s'il s'éloignait dans la pièce. Il essaya de le suivre avec ses sens, mais il fut aussitôt distrait par une voix soudaine qui semblait venir jusqu'à lui à peine audible, apportée par une rafale de vent.

C'était une voix caverneuse, terrifiée, affolée, à peine un murmure, mais elle était là, audible, sur la cassette du répondeur.

Elle disait : « Susan ! Susan, au secours ! Au secours, pour l'amour de Dieu. Susan, je suis mort... »

Dirk se retourna d'un bond et arrêta la cassette. « Désolé, murmura-t-il, mais je dois tenir compte des intérêts de mon client. »

Il fit revenir très peu en arrière la cassette, pour arriver à l'endroit où la voix commençait, il tourna le bouton du niveau d'enregistrement sur 0 et pressa la touche Enregistrement. Il laissa la cassette se dérouler, effaçant la voix et tout ce qui pourrait suivre. Si la cassette devait établir l'heure de la mort de Gordon Way, alors Dirk ne voulait pas avoir d'embarrassants exemples de Gordon en train de parler, de se manifester sur la cassette après ce moment-là, même si ce n'était que pour confirmer qu'il était bien mort.

Une grande vague d'émotion parut se produire dans l'air auprès de lui. Une vague qui déferla sur la pièce, faisant trembler le mobilier sur son passage. Dirk suivit le chemin qu'elle semblait prendre, vers une étagère près de la porte où, il le constata soudain, était posé le propre répondeur téléphonique de Richard. L'appareil parut s'agiter sur son rayonnage, mais s'immobilisa tandis que Dirk s'en approchait. Dirk tendit la main d'un geste lent et calme et pressa le bouton *Lecture*. La perturbation retraversa alors la pièce pour gagner le long bureau de Richard où deux vieux téléphones à cadran étaient enfouis entre des piles de papier et des disquettes d'ordinateur. Dirk devina ce qui allait se passer, mais choisit de regarder plutôt que d'intervenir.

Le combiné d'un des téléphones bascula de son socle. Dirk entendit la tonalité. Puis, lentement, et au prix d'un effort évident, le cadran se mit à tourner. Il tournait de façon saccadée, continuait, de plus en plus lentement, puis soudain revint en arrière.

Il y eut un moment de silence. Puis la branche du combiné s'abaissta et se releva pour obtenir une nouvelle tonalité. Le cadran se mit à tourner, mais de façon encore plus saccadée que la dernière fois.

De nouveau il revint à sa position première.

Il y eut une plus longue pause puis toute l'opération se répéta encore une fois.

Quand le cadran revint une troisième fois à sa position première, il y eut une brusque explosion de fureur : l'appareil téléphonique tout entier bondit en l'air et traversa la pièce. Le fil du combiné vint s'enrouler autour d'une lampe en pâte de verre qui se fracassa dans un méli-mélo de câbles, de tasses à café et de disquettes. Une pile de livres jaillit du bureau pour tomber sur le parquet.

Le sergent Gilks, le visage impassible, apparut sur le seuil.

« Je m'en vais revenir, annonça-t-il, et cette fois-là, je ne veux rien voir de tel se produire. C'est compris ? »

Dirk se précipita vers la table de lecture et pressa le bouton *Retour en arrière* puis il se retourna et lança dans le vide : « Je ne sais pas qui vous êtes, mais je crois le deviner. Si vous voulez que je vous aide, ne refaites jamais un coup aussi embarrassant. »

Quelques instants plus tard, Gilks revint. « Ah ! vous voilà », dit-il.

Il promena sur le saccage un regard tranquille. « Je vais faire semblant de n'avoir rien vu pour ne pas avoir à poser de questions car les réponses que vous me donneriez, je le sais, ne feraient que m'irriter. »

Dirk le regarda d'un air mauvais.

Dans les quelques instants de silence qui suivirent, on perçut un léger ronronnement qui amena le policier à se tourner brusquement vers le lecteur de cassettes.

« Qu'est-ce que fait cette cassette ?

— Elle se rembobine.

— Donnez-la-moi. »

La cassette revint au début et s'arrêta au moment où Dirk tendait la main. Il la prit et la tendit à Gilks.

« Détail agaçant, cela semble innocenter complètement votre client, déclara le policier. Cellnet a confirmé que le dernier appel en provenance de la voiture était à 8 h 46 hier soir, heure à laquelle votre client somnolait légèrement devant plusieurs centaines de témoins. Je dis témoins, en fait c'étaient surtout

des étudiants, mais nous serons sans doute contraints de supposer qu'ils ne peuvent pas tous mentir.

— Bon, fit Dirk. Eh bien, je suis content que tout soit éclairci.

— Bien entendu, nous n'avions jamais pensé qu'il avait vraiment pu commettre le crime. Ça ne collait pas, tout simplement. Mais vous nous connaissez, on aime bien des résultats. Dites-lui quand même que nous voudrons encore lui poser quelques questions.

— Je ne manquerai pas de le lui dire si par hasard je tombe sur lui.

— Faites donc ça pour moi.

— Eh bien, je ne vais pas vous retenir plus longtemps, inspecteur, fit Dirk, en désignant la porte d'un geste d'invite.

— Non, mais je m'en vais vous retenir, moi, si vous n'êtes pas sorti d'ici dans trente secondes, Cjelli. Je ne sais pas ce que vous mijotez, mais si je peux éviter de le savoir, je dormirai mieux dans mon bureau. Sortez.

— Alors, je vous souhaite le bonjour, inspecteur. Je ne dirai pas que ça a été un plaisir de vous rencontrer, parce que ça n'est pas le cas. »

Dirk sortit à grands pas de la pièce et entreprit de quitter l'appartement, notant avec regret que là où autrefois un grand canapé Chesterfield bloquait superbement la cage d'escalier, il n'y avait plus maintenant qu'un triste petit tas de sciure.

Avec un sursaut, Michael Wenton Weakes leva les yeux de son livre.

Il avait soudain l'esprit en alerte. Des pensées, des images, des souvenirs, des intentions s'y amassaient et, plus elles semblaient se contredire les unes les autres, plus elles semblaient s'organiser et s'appareiller. La concordance enfin était parfaite, les dents d'un côté de la fermeture à glissière s'alignaient lentement en face des dents de l'autre côté. Une légère traction et elle était fermée.

Bien que l'attente eût paru une éternité des éternités quand y planait l'ombre de l'échec, de la faiblesse et de l'impuissance, l'alliance une fois réalisée annulait tout cela. Allait annuler tout cela. Allait défaire ce qui avait été fait de façon si désastreuse.

Qui croyait cela ? Peu importe, l'alliance était faite, elle était parfaite.

Michael regarda par la fenêtre la rue bien soignée de Chelsea, sans se soucier de savoir si ce qu'il voyait était des créatures visqueuses avec des jambes ou si tout cela était Mr. A. K. Ross. Ce qui comptait, c'était qu'ils avaient volé quelque chose et qu'ils allaient être obligés de le restituer. Ross maintenant appartenait au passé. Ce qui l'intéressait maintenant y était enfoui plus profondément encore.

Son doux regard un peu bovin revint au dernier vers de *Koubilai Khan* qu'il venait de lire. L'alliance était conclue, la fermeture en place.

Il referma le livre et le fourra dans sa poche.

Sa voie maintenant était toute tracée. Il savait ce qu'il devait faire. Il ne restait que quelques courses à faire avant de s'y mettre.

## 22...

« Toi ? recherché pour meurtre ? Richard, qu'est-ce que tu racontes ? »

Le téléphone tremblait dans la main de Richard. De toute façon, il le tenait à quelques centimètres de son oreille car il semblait que quelqu'un avait trempé le combiné récemment dans de la sauce aux champignons chinois, mais ça n'était pas si épouvantable. Il s'agissait d'un téléphone public et c'était de toute évidence par inadvertance qu'il fonctionnait. Mais Richard commençait à avoir l'impression que le monde entier s'était un peu écarté de lui comme de quelqu'un dans un film publicitaire sur les déodorants.

« Gordon, fit Richard, d'un ton hésitant, Gordon a été assassiné, n'est-ce pas ? »

Susan marqua un temps avant de répondre.

« Oui, Richard, dit-elle, d'une voix désespoirée, mais personne ne croit que c'est toi qui es le coupable. On veut t'interroger bien sûr, mais...

— Alors il n'y a pas de policier avec toi en ce moment ?

— Non, Richard, insista Susan. Écoute, pourquoi ne viens-tu pas ici ?

— Et on ne me recherche pas ?

— Mais non ! Où diable as-tu pris l'idée qu'on te recherchait ?... que la police croyait que c'était toi le coupable ?

— Euh... eh bien, c'est cet ami qui me l'a dit.

— Qui ça ?

— Oh ! il s'appelle Dirk Gently.

— Tu n'as jamais parlé de lui. Qui est-ce ? Est-ce qu'il a dit autre chose ?

— Il m'a hypnotisé et, euh, il m'a fait sauter dans le canal et, ma foi, c'était vraiment... »

À l'autre bout du fil, il y eut un silence terriblement long.

« Richard, dit enfin Susan, avec ce calme qui s'empare des gens lorsqu'ils comprennent que, si épouvantables que les choses puissent paraître, il n'y a aucune raison pour que ça n'aille pas simplement de plus en plus mal, viens ici. J'allais dire que j'ai besoin de te voir, mais je crois que c'est toi qui as besoin de me voir.

— Je devrais probablement aller trouver la police.

— Va trouver la police plus tard, Richard, je t'en prie. Quelques heures ne changeront rien. Je... C'est à peine si je peux penser. Richard, c'est si horrible. Ça m'aiderait si tu étais ici. Où es-tu ?

— Bon, fit Richard, je serai chez toi dans vingt minutes.

— Faut-il que je laisse la fenêtre ouverte ou voudrais-tu essayer la porte ? » dit-elle en reniflant.

## 23...

« Non, je vous en prie, fit Dirk, en retenant la main de Miss Pearce qui allait ouvrir une lettre des impôts, il y a des cieux plus sauvages que ceux-là. »

Il venait d'émerger d'une dure séance de méditation dans l'obscurité de son bureau, et il en revenait avec un air d'excitation concentrée. Il avait fallu sa signature au bas d'un chèque pour le montant de son salaire afin de persuader Miss Pearce de lui pardonner sa dernière et inexcusable extravagance, sur quoi il avait regagné son bureau, et il estimait que rester simplement là assise à ouvrir des lettres du perceleur, c'était bien mal accueillir son geste magnanime.

Elle reposa l'enveloppe.

« Venez ! dit-il. J'ai quelque chose que je voudrais vous faire voir. Je vais observer vos réactions avec le plus grand intérêt. »

Il regagna précipitamment son bureau et s'assit à sa table.

Elle le suivit avec patience et s'installa en face de lui, en affichant de ne pas s'intéresser à la nouvelle et inexcusable extravagance posée sur le bureau.

La plaque en cuivre voyante pour la porte lui avait déjà fait assez mauvaise impression, mais le ridicule téléphone avec de grosses touches rouges lui semblait infiniment méprisable. Et elle n'allait certainement pas avoir un geste aussi téméraire que sourire avant d'être certaine que le compte de son employeur était approvisionné. La dernière fois qu'il lui avait signé un chèque, il avait fait opposition dessus avant la fin de la journée pour l'empêcher, comme il l'expliqua, « de tomber dans de mauvaises mains ». Les mauvaises mains en question étant sans doute celles du directeur de la banque de Janice.

Il lança une feuille de papier à travers le bureau.

Elle la ramassa et l'examina. Puis elle la fit tourner et la regarda encore. Elle examina le verso, puis elle la reposa.

« Alors ? interrogea Dirk. Qu'est-ce que vous en pensez ? Dites-moi ! »

Miss Pearce soupira.

« C'est un tas de gribouillis incompréhensibles dessinés au feutre bleu sur une feuille de machine à écrire, dit-elle. On dirait que vous avez fait ça vous-même.

— Non ! aboya Dirk. Enfin, si, avoua-t-il, mais seulement parce que je crois que c'est la solution au problème !

— Quel problème ?

— Le problème, reprit Dirk en tapant sur la table, du tour de prestidigitation ! Je vous l'ai expliqué !

— Oui, Mr. Gently, plusieurs fois. Je crois que c'était un tour de prestidigitation. On voit ça à la télé.

— Avec cette différence... c'est que celui-ci était absolument impossible !

— Il n'aurait pas pu être impossible, sinon on ne l'aurait pas fait. Ça tombe sous le sens.

— Exactement ! fit Dirk tout excité. Exactement ! Miss Pearce, vous êtes une personne douée d'une perception rare.

— Merci, monsieur. Je peux partir maintenant ?

— Attendez ! Je n'ai pas encore fini ! et de loin ! Vous m'avez démontré la profondeur de votre perception, de votre intuition, permettez-moi de démontrer la mienne ! »

Miss Pearce s'installa patiemment sur son siège.

« Je crois, fit Dirk, que vous allez être impressionnée. Considérez ceci. Un problème insoluble. En essayant d'en trouver la solution, je tournais en rond, je décrivais dans mon esprit de petits cercles, en revenant indéfiniment sur les mêmes détails exaspérants. De toute évidence, je n'allais pouvoir penser à rien d'autre avant d'avoir trouvé la réponse, mais il était tout aussi clair qu'il me faudrait penser à autre chose si jamais je voulais trouver la solution. Comment briser ce cercle ? Demandez-moi comment.

— Comment ? fit Miss Pearce docilement, mais sans enthousiasme.

— En écrivant quelle est la solution ! s'exclama Dirk. Et la voilà. » Il donna une claqué triomphale sur la feuille de papier et la regarda avec un sourire satisfait.

Miss Pearce regardait la feuille d'un air morne.

« Avec pour résultat, poursuivit Dirk, que je suis maintenant en mesure de tourner mon esprit vers des problèmes nouveaux et intrigants comme, par exemple... »

Il prit la feuille de papier couverte de ses gribouillis sans signification et la lui brandit sous le nez.

« Dans quelle langue, dit-il d'une voix basse et sombre, ceci est-il écrit ? »

Miss Pearce continua de la regarder avec ahurissement.

Dirk lança la feuille de papier par terre, posa les pieds sur la table et renversa la tête en arrière, les mains croisées sur la nuque.

« Vous voyez ? demanda-t-il au plafond, qui parut marquer une légère défaillance à se voir introduit si brutalement dans la conversation. D'une énigme difficile et peut-être tout à fait insoluble, j'ai fait un simple problème linguistique. Encore que, murmura-t-il après un long moment de réflexion silencieuse, il s'agisse d'un problème extrêmement difficile et peut-être bien insoluble. »

Il pivota pour fixer sur Janice Pearce un regard intense.

« Allez-y, fit-il d'un ton pressant. Dites que c'est fou... mais ça pourrait quand même marcher !

Janice Pearce s'éclaircit la voix.

« C'est dément, dit-elle, faites-moi confiance. »

Dirk se détourna et se glissa hors de son fauteuil, sans doute comme le modèle qui posait pour *Le Penseur* le fit quand Rodin s'absenta pour aller aux toilettes.

Il avait l'air soudain profondément las et déprimé.

« Je sais, dit-il d'une voix sourde et découragée, qu'il y a quelque part quelque chose qui ne va pas du tout. Et je sais qu'il faut que j'aille à Cambridge pour le tirer au clair. Mais j'aurais moins d'appréhension si je savais ce que c'était...

— S'il vous plaît, est-ce que je peux continuer ? » dit Miss Pearce.

Dirk lui lança un regard sinistre.

« Oui, fit-il en soupirant, mais, dites-moi... dites-moi simplement, fit-il en donnant une pichenette à la feuille de papier, ce que vous pensez de ça ?

— Eh bien, dit franchement Janice Pearce, je pense que c'est enfantin.

— Mais... mais... mais ! lança Dirk en frappant du poing sur la table, vous ne comprenez donc pas que nous avons besoin d'être enfantins pour comprendre ? Seul un enfant voit les choses avec une parfaite clarté, parce qu'il n'a pas acquis tous ces filtres qui nous empêchent de voir les choses que nous ne nous attendons pas à voir.

— Alors pourquoi n'allez-vous pas en chercher un ?

— Merci, Miss Pearce, fit Dirk en prenant son chapeau, une fois de plus, vous m'avez rendu un inestimable service dont je vous suis profondément reconnaissant. »

Et là-dessus, il sortit.

## 24...

Comme Richard se rendait chez Susan, le temps commença à s'assombrir. Le ciel qui avait commencé la matinée avec tant de verve et d'entrain, commençait à perdre sa concentration et à retomber dans son état normal de ciel britannique, c'est-à-dire à ressembler à une serpillière humide et rance. Richard prit un taxi qui le conduisit là-bas en quelques minutes.

« On devrait tous les déporter, dit le chauffeur de taxi au moment où ils arrivaient.

— Euh, qui devrait-on... ? dit-il se rendant compte qu'il n'avait pas écouté un mot des propos du chauffeur.

— Euh... dit celui-ci, comprenant soudain qu'il n'avait pas écouté non plus, eh bien, tous autant qu'ils sont. Il faut se débarrasser de toute cette engeance, voilà ce que je dis. Et de toute leur foutue progéniture, ajouta-t-il pour faire bonne mesure.

— Vous avez bien raison », dit Richard en s'engouffrant dans l'immeuble.

En arrivant devant la porte de l'appartement de Susan, il entendit de l'intérieur les accents de son violoncelle jouant une mélodie lente et majestueuse. Il était content, content qu'elle jouât. À condition de pouvoir jouer de son violoncelle, elle avait une extraordinaire autonomie et un parfait contrôle émotionnel. Il avait remarqué le caractère extraordinaire de sa relation avec la musique qu'elle jouait. Si jamais elle se sentait émue ou bouleversée, elle pouvait s'installer à jouer de la musique avec une totale concentration et sortir de là calme et reposée.

Mais lorsqu'elle rejouait le même morceau, on avait l'impression que cela jaillissait d'elle, et elle s'effondrait complètement.

Il ouvrit la porte le plus silencieusement possible, de façon à ne pas déranger Susan.

Il passa à pas de loup devant la petite pièce où elle s'exerçait, mais la porte était ouverte et il s'arrêta pour la regarder en lui faisant un petit signe pour qu'elle ne s'arrête pas. Elle semblait pâle et épuisée, mais elle fit une ombre de sourire et continua à manier son archet avec une soudaine intensité.

Avec un sens de la synchronisation dont il était bien rarement capable, le soleil choisit cet instant pour percer brièvement les nuages de pluie qui s'amassaient et, comme elle jouait sur le violoncelle, une lumière orageuse vint jouer sur elle et sur le marron profond du bois de son instrument. Richard resta pétrifié. La tourmente de la journée s'arrêta un instant, restant à distance respectueuse.

Il ne connaissait pas la musique qu'elle jouait, mais on aurait dit du Mozart et il se rappela l'avoir entendue dire qu'elle avait une pièce de Mozart à apprendre. Il continua et alla s'asseoir pour l'attendre en écoutant.

Elle finit par terminer son morceau, et il y eut environ une minute de silence avant qu'elle n'arrivât. Elle sourit et le serra longuement dans ses bras en tremblant, puis raccrocha le téléphone. Elle le décrochait d'habitude quand elle s'exerçait...

« Pardon, dit-elle, je ne voulais pas m'arrêter. » Elle essuya une larme d'un geste furtif, comme si c'était une petite irritation. « Comment vas-tu, Richard ? »

Il haussa les épaules et lui lança un regard égaré. Cela semblait couvrir le sujet.

« Et il va malheureusement falloir que je continue, dit Susan avec un soupir. Je suis navrée. Je viens de... » Elle secoua la tête. « Qui a bien pu faire ça ?

— Je ne sais pas. Un fou. Je ne suis pas sûr que ce soit important de savoir qui.

— Non, fit-elle. Dis-moi, tu as déjeuné ?

— Non. Susan, continue à jouer et je vais regarder ce qu'il y a dans le frigo. Nous pourrons discuter en mangeant un morceau. »

Susan acquiesça.

« Très bien, dit-elle. Mais...

— Oui ?

— Eh bien, pour le moment, je n'ai vraiment pas envie de parler de Gordon. Il faut attendre que ce soit assimilé. J'ai l'impression d'avoir été prise par surprise. Ce serait plus facile si j'avais été plus proche de lui, mais ce n'était pas le cas et je me sens un peu gênée de ne pas avoir une réaction toute prête. Ce serait très bien d'en parler, sauf qu'il faut utiliser le passé et c'est ce qui... »

Elle se cramponna à lui un moment puis se calma avec un soupir.

« Il n'y a pas grand-chose dans le frigo, dit-elle, du yogourt, je crois, et une boîte de rollmops que tu pourrais ouvrir. Je suis sûre que, si tu essaies, tu vas faire des cochonneries partout, mais en réalité, ce n'est pas très compliqué. Le truc, c'est de ne pas les faire tomber par terre ni de les tartiner de confiture. »

Elle le serra contre elle, l'embrassa, lui fit un sourire triste, puis retourna dans le salon de musique.

Le téléphone sonna et Richard alla répondre.

« Allô ? » dit-il. Il n'y avait rien, juste une sorte de bruit de vent sur la ligne.

« Allô ? » répéta-t-il. Il attendit, haussa les épaules et raccrocha.

« Il y avait quelqu'un au bout du fil ? appela Susan.

— Non, personne, dit Richard.

— C'est arrivé deux ou trois fois, dit Susan. Je crois que c'est quelqu'un qui s'entraîne à donner des coups de fil obscènes. » Elle se remit à jouer.

Richard passa dans la cuisine et ouvrit le frigo. Il était moins préoccupé par la diététique que Susan et ne fut donc pas tellement excité par ce qu'il découvrit là ; il parvint quand même à disposer sans trop de difficulté sur un plateau des rollmops, du yogourt, du riz et des oranges et il essaya de ne pas penser qu'un bon hamburger avec des frites compléterait agréablement ce repas.

Il trouva une bouteille de vin blanc et apporta le tout sur la petite table de salle à manger.

Susan le rejoignit quelques minutes plus tard. Elle était extrêmement calme et, après quelques bouchées, elle l'interrogea sur l'incident du canal.

Richard secoua la tête d'un air stupéfait et essaya de lui expliquer l'histoire et qui était Dirk.

« Comment as-tu dit qu'il s'appelait ? fit Susan en fronçant les sourcils, alors qu'il venait non sans mal d'arriver à la conclusion de son récit.

— C'est, euh, Dirk Gently, dit Richard, d'une certaine façon.

— Comment ça : d'une certaine façon ?

— Eh bien, oui », dit Richard en soupirant. Il songeait qu'à peu près tout ce qu'on pouvait dire sur Dirk était sujet à ce genre de restrictions vagues et floues. Il y avait même sur son papier à lettres comme une restriction vague et floue après son nom. Il tira de sa poche le bout de papier sur lequel il avait tenté un peu plus tôt de mettre de l'ordre dans ses pensées.

« Je... », commença-t-il, mais on sonna à la porte. Ils se regardèrent.

« Si c'est la police, déclara Richard, je ferais mieux de voir. Autant s'en débarrasser. »

Susan repoussa sa chaise, s'approcha de la porte d'entrée et décrocha l'interphone.

« Allô ? fit-elle.

« Qui ça ? » dit-elle au bout d'un moment. Tout en écoutant, elle fronçait les sourcils puis elle se retourna et regarda Richard d'un air soucieux.

« Vous feriez mieux de monter », dit-elle d'un ton rien moins qu'amical, puis elle pressa le bouton.

« C'est ton ami, dit-elle d'un ton calme. Mr. Gently. »

La journée du Moine électrique se passait formidablement bien et il se lança dans un galop excité. C'est-à-dire que, tout excité, il éperonna son cheval pour lui faire prendre le galop et que, sans aucune excitation, son cheval se mit au galop.

Ce monde, songea le Moine, était bon. Il l'aimait. Il ne savait pas qui était l'auteur de ce monde, ni quelle en était l'origine, mais c'était assurément un endroit profondément satisfaisant pour quelqu'un doué comme lui de dons uniques et extraordinaires.

On l'appréhendait. Toute la journée, il était allé trouver des gens, avait engagé la conversation avec eux, écouté leurs malheurs, puis il avait calmement prononcé ces trois mots magiques : « Je vous crois. »

Cela avait eu invariablement un effet électrisant. Non pas que les gens de ce monde n'eussent pas l'occasion de se le dire de temps en temps, mais ils parvenaient rarement, semblait-il, à obtenir ce timbre vibrant de sincérité que le Moine avait été si superbement programmé pour reproduire.

Dans son monde à lui, après tout, il ne surprenait personne. Les gens s'attendaient à ce qu'il continue à croire les choses à leur place sans les ennuyer. Quelqu'un arrivait à la porte avec une nouvelle idée, ou une proposition formidable, ou même une religion nouvelle, et la réponse était : « Oh ! allez donc le dire au Moine », et le Moine restait assis à écouter et à croire patiemment tout ça, mais personne ne s'y intéressait davantage.

Un problème seulement semblait se poser dans ce monde à part cela excellent. Souvent, après qu'il eut prononcé les mots magiques, on changeait rapidement de sujet pour aborder celui de l'argent et le Moine n'en avait pas – une lacune qui n'avait pas tardé à flétrir un certain nombre de rencontres autrement fort prometteuses.

Peut-être devrait-il s'en procurer – mais où cela ?

Il tira un instant sur les rênes et le cheval tout heureux s'arrêta net et se mit à brouter l'herbe du bas-côté de la route. Le cheval n'avait aucune idée sur l'utilité de toute cette galopade et d'ailleurs il s'en moquait bien. Tout ce qui le préoccupait, c'était qu'on le faisait galoper devant un bord de la route qui semblait offrir un perpétuel buffet. C'était là qu'il trouvait ses meilleurs moments.

Le Moine examina attentivement la route. Elle lui semblait vaguement familière. Il trotta un peu plus loin pour regarder encore. Le cheval reprit son repas quelques mètres plus loin. Mais oui, le Moine était venu ici la nuit dernière.

Il s'en souvenait clairement, enfin, assez clairement. Il croyait s'en souvenir clairement et, après tout, c'était l'essentiel. Voilà où il avait marché dans un esprit de confusion inhabituelle et, juste après le prochain tournant, s'il ne se trompait pas, se

trouvait le petit établissement au bord de la route d'où il avait sauté à l'arrière de la voiture de cet homme charmant – cet homme charmant qui, par la suite, avait réagi si bizarrement au fait qu'on lui tire dessus.

Peut-être auraient-ils de l'argent, là, et voudraient-ils bien lui en donner. Il s'interrogea. Ma foi, il verrait bien. Il arracha une fois de plus le cheval à son festin et galopa vers le petit bâtiment.

En approchant du poste d'essence, il remarqua une voiture garée là suivant un angle arrogant. Cet angle montrait de toute évidence que la voiture ne se trouvait pas là pour une raison aussi terre à terre que de faire le plein d'essence et qu'elle avait beaucoup trop d'importance pour se garer proprement sur le côté. Toute autre voiture qui arriverait pour prendre de l'essence devrait manœuvrer autour d'elle du mieux qu'elle le pourrait. La voiture était blanche avec des rayures, des écussons et des lumières impressionnantes.

Arrivant dans la cour, le Moine mit pied à terre et attacha son cheval à une pompe. Il se dirigea vers la petite boutique et vit qu'à l'intérieur il y avait un homme qui lui tournait le dos, vêtu d'un uniforme bleu marine et d'une casquette à visière. L'homme dansait sur place en s'enfonçant les doigts dans les oreilles et cela semblait fortement impressionner l'homme assis derrière le comptoir.

Le Moine observa la scène avec respect. L'homme, crut-il aussitôt avec une facilité qui aurait impressionné même un scientologue, l'homme devait être une sorte de dieu pour éveiller une telle ferveur. Il attendit, le souffle coupé, de l'adorer à son tour. Quelques instants plus tard l'homme se retourna, sortit de la boutique, aperçut le Moine et s'arrêta net.

Le Moine comprit que le dieu devait attendre de sa part un acte d'adoration, aussi se mit-il à danser respectueusement sur place en s'enfonçant les doigts dans les oreilles.

Son dieu le considéra un moment, le saisit par l'épaule, le fit tourner, le plaqua bras et jambes écartées contre la voiture et se mit à le fouiller pour voir s'il n'avait pas d'armes.

Dirk fit irruption dans l'appartement comme une petite tornade replète.

« Miss Way, dit-il en serrant la main qu'elle lui tendait avec une légère réticence et en ôtant son ridicule chapeau, c'est pour moi un plaisir tout à fait inexprimable que de vous rencontrer mais je regrette tout aussi profondément que notre rencontre ait pour occasion un aussi grand chagrin qui me pousse à vous présenter l'expression de mes plus profondes condoléances et de ma commisération. Je vous prie de croire que, pour rien au monde, je ne viendrais troubler votre peine s'il ne s'agissait pas d'une question d'une extrême gravité. Richard... j'ai résolu le problème du tour de prestidigitation et c'est extraordinaire. »

Il traversa d'un bond la pièce et se déposa sur une chaise libre auprès de la petite table de salle à manger sur laquelle il installa son chapeau.

« Vous voudrez bien nous excuser, Dirk..., dit Richard d'un ton glacé.

— Mais non, répliqua Dirk, je crains que ce ne soit à vous de bien vouloir m'excuser. L'énigme est résolue et la solution est si stupéfiante qu'il a fallu un enfant de sept ans rencontré dans la rue pour me la fournir. Mais c'est à n'en pas douter la bonne solution. « Quelle est alors la solution ? » me demandez-vous, ou plutôt me demanderiez-vous si vous arriviez à placer un mot, ce qui n'est pas le cas. Je vais donc vous épargner cette peine en posant la question à votre place et je vais y répondre en vous disant que je ne vais rien vous dire parce que vous ne me croirez pas. Je vais plutôt vous le montrer, et cet après-midi même.

« Soyez assuré pourtant que cela explique tout. Cela explique le tour lui-même. Cela explique le billet que vous avez trouvé – cela aurait dû me rendre les choses parfaitement claires, mais j'ai été stupide. Et cela explique ce qu'était la troisième question manquante, ou plutôt – et c'est là le point capital – cela explique ce qu'était la première question manquante !

— Quelle question manquante ? » s'exclama Richard, dérouté par ce brusque silence et s'y engouffrant avec la première phrase à laquelle il pût s'accrocher.

Dirk tressauta comme s'il avait affaire à un idiot. « La question manquante que George III a posée, bien sûr, dit-il.

— A posé à qui ?

— Eh bien, au professeur, dit Dirk avec impatience. Vous n'écoutez rien de ce que vous dites ? Tout cela était évident ! s'écria-t-il en frappant du poing sur la table. Si évident que la seule chose qui m'a empêché de trouver la solution, c'était le menu détail qu'elle était *absolument impossible*. Sherlock Holmes a fait remarquer un jour que, dès l'instant où l'on a éliminé l'impossible, alors tout ce qui reste, si improbable soit-il, doit être la réponse. Mais moi, je n'aime pas éliminer l'impossible. Maintenant, allons-y.

— Non.

— Comment ? » Dirk regarda Susan d'où provenait cette opposition inattendue – du moins inattendue pour lui.

« Mr. Gently, dit Susan d'une voix si cinglante qu'elle aurait dû laisser des marques, pourquoi avez-vous délibérément trompé Richard en lui faisant croire qu'il était recherché par la police ? »

Dirk fronça les sourcils.

« Mais il était recherché par la police, dit-il, et il l'est encore.

— Oui, mais juste pour répondre à des questions ! Et non pas parce qu'il est soupçonné de meurtre. »

Dirk baissa les yeux.

« Miss Way, reprit-il, cela intéresse la police de savoir qui a tué votre frère. Avec tout le respect que je vous dois, cela ne m'intéresse pas. Il se peut, je vous le concède, que cela ait un rapport avec l'affaire, mais il se peut tout aussi bien qu'il s'agisse du geste d'un fou. Je voulais savoir, j'ai encore désespérément besoin de savoir, *pourquoi Richard a escaladé le mur pour entrer dans cet appartement hier soir*.

— Je vous l'ai dit, protesta Richard.

— Ce que vous m'avez dit n'a pas d'importance : cela révèle seulement le fait crucial que vous n'en connaissez pas vous-même la raison ! Bon sang, je croyais vous en avoir fait une démonstration assez claire au bord du canal ! »

Richard bouillait de colère.

« Il était parfaitement clair pour moi qui vous observais, poursuivit Dirk, que vous n'aviez pas la moindre idée de ce que vous faisiez et que vous ne vous préoccupiez absolument pas du

risque physique que vous preniez. J'ai cru tout d'abord, à vous observer, qu'il s'agissait d'un voleur écervelé se lançant dans son premier, et fort probablement dernier, cambriolage. Mais là-dessus l'homme s'est retourné et j'ai compris que c'était vous et je sais que vous êtes un homme intelligent, rationnel et raisonnable. Richard MacDuff ? Risquant sa peau à grimper la nuit le long de tuyaux de gouttière ? Il m'a semblé que vous n'auriez un comportement aussi extrême et aussi téméraire que si quelque chose de terriblement important vous plongeait dans une inquiétude désespérée. Ce n'est pas vrai, Miss Way ? »

Il lança un brusque coup d'œil à Susan qui s'assit lentement, le regardant avec des yeux inquiets, ce qui voulait dire qu'il avait fait mouche.

« Et pourtant, quand vous êtes venu me voir ce matin, vous sembliez tout à fait calme et maître de vous. Vous avez discuté avec moi de façon parfaitement rationnelle quand je vous ai raconté un tas d'absurdités à propos du chat de Schrödinger. Ce n'était pas là le comportement de quelqu'un qui, la nuit précédente, avait été poussé à d'aussi grandes extrémités par je ne sais quel mobile désespéré. C'est à ce moment-là, je l'avoue, que je me suis abaissé à..., eh bien, à aggraver votre cas, simplement afin de garder un certain contrôle sur vous.

— Vous n'avez rien gardé du tout, je suis parti.

— Avec certaines idées en tête. Je savais que vous reviendriez. Je vous présente mes plus humbles excuses pour vous avoir trompé, enfin un peu, mais je savais que ce qu'il me fallait trouver dépassait de loin ce qui était susceptible d'intéresser la police. Et c'était ceci : si vous n'étiez pas tout à fait vous-même quand vous avez escaladé le mur la nuit dernière... alors, *qui étiez-vous, et pourquoi avez-vous fait cela ?* »

Richard frissonna. Un long silence se fit.

« Quel rapport avec les tours de prestidigitation ? dit-il enfin.

— C'est ce qu'il nous faut aller découvrir à Cambridge.

— Mais qu'est-ce qui vous rend si sûr... ?

— Ça me trouble », répondit Dirk, en prenant un air sombre.

Pour quelqu'un d'aussi bavard, il semblait soudain répugner étrangement à parler.

Il reprit cependant : « Ça me trouble grandement quand je constate que je sais des choses et que je ne sais pas pourquoi je les sais. C'est peut-être le même traitement instinctif des renseignements qui vous permet d'attraper une balle presque avant de l'avoir vue. C'est peut-être l'instinct plus profond et moins explicable qui vous annonce quand quelqu'un vous observe. C'est une très grande offense pour mon intellect que les choses mêmes qui me font mépriser la crédulité d'autrui m'arrivent bel et bien à moi. Vous vous rappellerez le... les regrettables circonstances qui ont entouré certaines questions d'examen. »

Il parut soudain désesparé et hagard. Il dut creuser en lui-même pour continuer à parler.

« La faculté d'additionner deux et deux et de trouver aussitôt que ça fait quatre est une chose. La faculté d'ajouter la racine carrée de cinq cent trente-neuf virgule sept au cosinus de vingt-six virgule quatre cent trente-deux et de trouver que ça fait... ce que ça fait, est une tout autre chose. Et je... Tenez, laissez-moi vous donner un exemple. » Il se pencha en avant, l'air tendu. « La nuit dernière je vous ai vu escalader le mur pour pénétrer dans cet appartement. Je *savais* que quelque chose n'allait pas. Aujourd'hui je vous ai amené à me raconter dans les moindres détails ce que vous saviez de ce qui s'est passé la nuit dernière et déjà, en utilisant ma seule intelligence, j'ai découvert le plus grand secret peut-être caché sur cette planète. Je vous jure que c'est vrai et que je peux le prouver. Maintenant il faut me croire quand je vous dis que je sais. Je *sais* qu'il y a dans cette affaire quelque chose de terriblement, de désespérément, d'horriblement mauvais et que nous devons le trouver. Maintenant, voulez-vous venir avec moi à Cambridge ? »

Richard acquiesça d'un air morne.

« Bon, fit Dirk. Qu'est-ce que c'est que ça ? ajouta-t-il en désignant l'assiette de Richard.

— Un hareng mariné. Vous en voulez ?

— Non, merci, répondit Dirk en se levant et en boutonnant son manteau. Le mot « hareng », ajouta-t-il en se dirigeant vers

la porte et en entraînant Richard avec lui, n'existe pas dans mon dictionnaire. Bon après-midi, Miss Way, souhaitez-nous bon voyage. »

## 25...

Il y eut un grondement de tonnerre et ce fut le début de cette interminable bruine du nord-est qui semble accompagner tant des événements les plus importants du monde.

Dirk remonta le col de son manteau de cuir pour se protéger, mais rien ne pouvait atténuer son exubérance démoniaque tandis que Richard et lui approchaient de la grande porte du XII<sup>e</sup> siècle.

« Collège Saint Cedd, Cambridge, s'exclama-t-il en la regardant pour la première fois en huit ans. Fondé en l'an je ne sais combien par quelqu'un dont j'ai oublié le nom en l'honneur de quelqu'un dont le nom pour l'instant m'échappe.

— Saint Cedd ? reprit Richard.

— Vous savez, je crois que c'était très probablement ça. Un de ces saints assommants du Northumberland. Son frère, Chad, était encore plus ennuyeux. Il a une cathédrale à Birmingham, vous vous rendez compte. Ah ! Bill, comme c'est bon de vous revoir », ajouta-t-il, en abordant le concierge qui, lui aussi, arrivait tout juste au collège. Le concierge se retourna.

« Mr. Cjelli, content de vous revoir, monsieur. Désolé de savoir que vous avez eu quelques ennuis, j'espère que tout ça est bien fini maintenant.

— Mais oui, Bill, tout à fait. Vous me trouvez en plein prospérité. Et Mrs. Roberts ? Comment va-t-elle ? Son pied la tracasse toujours ?

— Pas depuis qu'elle s'est fait amputer. Merci de me demander de ses nouvelles, monsieur. De vous à moi, monsieur, j'aurais été tout aussi content que ce soit d'elle qu'on l'ampute et qu'on ait pu sauver le pied. J'avais une petite place réservée pour lui sur la tablette de cheminée, mais voilà, il faut prendre les choses comme elles viennent.

— Oh ! Mr. MacDuff, bonjour, ajouta-t-il, en saluant Richard d'un bref signe de tête. Vous savez, monsieur, ce cheval dont vous m'avez parlé quand vous étiez ici hier soir, nous avons malheureusement dû le faire enlever. Ça gênait le professeur Chronotis.

— C'était de la simple curiosité, Bill, dit Richard, j'espère que ça ne vous a pas dérangé.

— Rien ne me dérange jamais, monsieur, dès l'instant que ça ne porte pas de robe. Je ne peux pas supporter quand ces jeunes gens portent des robes, monsieur.

— Si le cheval vous ennuie encore, Bill, interrompit Dirk en lui tapotant l'épaule, envoyez-le-moi et je lui parlerai. Maintenant, vous parlez du bon professeur Chronotis, est-il là en ce moment ? Nous avons une commission pour lui.

— Pour autant que je sache, monsieur, il est là. Je ne peux pas vérifier parce que son téléphone est en dérangement. Je vous conseillerais d'aller voir vous-même. Dans le coin à gauche au fond de la seconde cour.

— Je connais, Bill, merci. Et mon meilleur souvenir à ce qui reste de Mrs. Roberts. »

Ils traversèrent en trombe la première cour, ou du moins Dirk la traversa en trombe et Richard avança de son pas normal de héron, le visage crispé sous la bruine.

Dirk, de toute évidence, se prenait bien à tort pour un guide.

« Saint Cedd, annonça-t-il, a été le collège de Coleridge et de Sir Isaac Newton, inventeur renommé de la pièce de monnaie aux bords cannelés et de la chatière !

— De la quoi ? fit Richard.

— La chatière ! Un dispositif extrêmement ingénieux, astucieux et qui témoigne d'un esprit inventif. C'est une porte dans une porte, vous comprenez, une...

— Oui, dit Richard, il a aussi découvert cette petite chose qu'on appelle la gravitation universelle.

— La gravitation, fit Dirk avec un léger haussement d'épaules, oui, il y a eu ça aussi, je pense. Mais, bien sûr, ce n'était qu'une découverte. Cela attendait d'être découvert. »

Il prit dans sa poche une pièce de monnaie et la lança nonchalamment sur le gravier qui bordait l'allée pavée.

« Vous voyez ? dit-il. Ça fonctionne même pendant les week-ends. Quelqu'un devait bien le remarquer tôt ou tard. Mais la chatière... ça, c'est tout à fait différent. C'est de l'invention, de la pure invention créatrice.

— J'aurais cru que c'était tout à fait évident. N'importe qui aurait pu y penser.

— Ah ! fit Dirk, c'est un esprit d'une qualité vraiment rare qui peut rendre d'une évidence aveuglante ce qui jusque-là n'avait pas d'existence. Le cri « J'aurais pu y penser » est une affirmation très populaire et bien erronée, car le fait est que les gens qui disent ça n'y ont pas pensé et c'est là un fait fort révélateur. Voici, si je ne me trompe pas, l'escalier que nous cherchons. Montons-nous ? »

Sans attendre de réponse, il se précipita dans l'escalier. Richard, qui le suivait avec quelque hésitation, le trouva qui frappait déjà à la porte intérieure. La porte extérieure était ouverte.

« Entrez ! » cria une voix. Dirk poussa la porte et ils arrivèrent juste à temps pour voir la nuque toute blanche de Reg au moment où il disparaissait dans la cuisine.

« Je vais juste faire un peu de thé, cria-t-il. Vous en voulez ? Asseyez-vous, asseyez-vous, qui que vous soyez.

— Ce serait tout à fait aimable, répliqua Dirk. Nous sommes deux. » Dirk s'assit et Richard l'imita.

« Ceylan ou Chine ? lança Reg.

— Ceylan, s'il vous plaît. »

Il y eut un bruit de tasses et de soucoupes.

Richard inspecta la pièce. Elle lui parut soudain banale. Le feu se consumait tranquillement tout seul, mais la lumière était celle d'un après-midi grisâtre. Bien que rien n'eût changé, le vieux canapé, la table croulant sous les livres, rien ne semblait la rattacher à la frénétique étrangeté de la soirée précédente. On aurait dit que la pièce était assise là, haussant les sourcils et disant d'un air innocent : « Oui ? »

« Du lait ? cria Reg de la cuisine.

— S'il vous plaît », répondit Dirk. Il adressa à Richard un sourire qui lui parut demi-fou d'excitation réprimée.

« Un sucre ou deux ? demanda encore Reg.

— Un seul, s'il vous plaît, fit Dirk..., et deux cuillerées de sucre en poudre, si vous voulez bien. »

L'activité parut s'arrêter dans la cuisine. Quelques instants passèrent et Reg passa la tête par l'encadrement de la porte.

« Svlad Cjelli ! s'exclama-t-il. Bonté divine ! Ma foi, beau travail, jeune MacDuff, et rapide. Mon cher garçon, quelle joie de vous voir, comme c'est gentil à vous d'être venu. »

Il s'essuya les mains sur une serviette à thé qu'il portait et se précipita pour leur serrer la main.

« Mon cher Svlad.

— Dirk, je vous en prie, si vous voulez bien, fit Dirk en lui étreignant chaleureusement la main, je préfère. Je trouve que ça a une sonorité plus écossaise. Dirk Gently est le nom sous lequel je travaille maintenant. Il y a malheureusement certains événements du passé dont j'aimerais totalement me dissocier.

— Bien sûr, je sais ce que vous éprouvez. Ainsi, la plupart du XIV<sup>e</sup> siècle a été assez sinistre », renchérit Reg avec ardeur.

Dirk allait corriger cette erreur d'interprétation mais songea que ce pourrait être un peu long et y renonça.

« Alors comment allez-vous, mon cher professeur ? se contenta-t-il de dire en posant poliment son chapeau et son manteau sur le bras du canapé.

— Ma foi, fit Reg, ça a été récemment une période intéressante ou plutôt assommante. Mais assommante pour des raisons intéressantes. Maintenant, asseyez-vous donc, réchauffez-vous auprès du feu, je vais faire le thé et m'efforcer de vous expliquer. »

Il sortit aussitôt d'un pas vif, fredonnant d'un air affairé et les laissant s'installer devant l'âtre.

Richard se pencha vers Dirk. « Je ne me doutais pas que vous le connaissiez si bien, dit-il en désignant du menton la direction de la cuisine.

— Je ne le connais pas si bien que ça, répondit aussitôt Dirk. Nous nous sommes rencontrés une fois par hasard à un dîner, mais il y a eu aussitôt entre nous un courant de sympathie.

— Alors, comment se fait-il que vous ne l'ayez jamais revu ?

— Il m'a bien entendu soigneusement évité. Quand on a un secret à cacher, des rapports étroits avec autrui sont dangereux.

Et pour ce qui est des secrets, j'imagine que celui-ci est de taille. S'il existe quelque part au monde un plus grand secret, j'aimerais beaucoup, dit-il calmement, savoir ce que c'est. »

Il lança à Richard un regard lourd de signification et tendit ses mains vers le feu. Comme Richard avait essayé auparavant sans succès de lui faire dire exactement ce qu'était ce secret, il refusa cette fois de mordre à l'hameçon, mais s'enfonça dans son fauteuil en regardant autour de lui.

« Est-ce que je ne vous ai pas demandé, fit Reg en revenant sur ces entrefaites, si vous vouliez du thé ?

— Ma foi, oui, dit Richard, nous en avons longuement parlé. Je crois que nous avons fini par convenir que oui, n'est-ce pas ?

— Bon, fit Reg d'un ton vague. Par un heureux hasard, il semble y en avoir de prêt dans la cuisine. Il va falloir me pardonner, j'ai la mémoire comme une... comme une... comment appelez-vous donc ces ustensiles dans lesquels on rince le riz ? De quoi est-ce que je parle ? »

L'air étonné, il pivota sur ses talons et disparut une fois de plus dans la cuisine.

« Très intéressant, observa Dirk. Je me demandais s'il pouvait bien avoir mauvaise mémoire. »

Il se leva tout d'un coup et se mit à déambuler dans la pièce. Son regard tomba sur le boulier qui occupait le seul espace libre sur la grande table d'acajou.

« C'est la table, demanda-t-il à Richard d'une voix étouffée, où vous avez trouvé le mot à propos de la salière ?

— Oui, dit Richard en se levant et en s'approchant, glissé dans ce livre. » Il prit le guide des îles grecques et se mit à le feuilleter.

« Oui, oui, bien sûr, fit Dirk avec impatience. Nous savons tout cela. Ça m'intéresse simplement que ce soit cette table. »

Il passa d'un air curieux ses doigts sur le bord.

« Si vous pensez qu'il existait une sorte de collaboration préalable entre Reg et la fillette, dit Richard, alors je dois dire que je ne crois pas que ç'ait pu être le cas.

— Bien sûr que ce n'était pas le cas, fit Dirk avec agacement. Je croyais que c'était parfaitement clair. »

Richard haussa les épaules, s'efforçant de ne pas se mettre en colère, et il reposa le livre.

« Ma foi, c'est une bizarre coïncidence que le livre ait été...

— Bizarre coïncidence ! ricana Dirk. Ah ! Nous allons voir de quelle coïncidence il s'agit. Nous allons voir exactement à quel point elle était bizarre. J'aimerais, Richard, que vous demandiez à notre ami comment il a exécuté son tour.

— Je croyais vous avoir entendu dire que vous le saviez déjà.

— Je le sais, fit Dirk d'un air dégagé. Mais j'aimerais qu'on me le confirme.

— Ah ! je vois, fit Richard, oui, c'est facile, n'est-ce pas ? L'amener à expliquer le tour et puis dire : « Eh oui, c'est exactement ce que je pensais ! » Très bien, Dirk, est-ce que nous avons fait tout ce chemin jusqu'ici pour lui faire expliquer comment il a fait un tour de prestidigitation ? Je dois être fou. »

Dirk s'énervait.

« Je vous en prie, faites ce que je vous demande, lança-t-il furieux. Vous l'avez vu faire le tour, il faut que vous lui demandiez comment il s'y est pris ; croyez-moi, il y a caché là un secret stupéfiant. Je le connais, mais je veux que vous l'entendiez de sa bouche. »

Il se retourna au moment où Reg refaisait son entrée, portant un plateau avec lequel il contourna le sofa avant de le déposer sur la table basse installée devant le feu.

« Professeur Chronotis..., commença Dirk.

— Reg, dit Reg, je vous en prie.

— Très bien, fit Dirk, Reg...

— Un tamis ! s'exclama Reg.

— Quoi ?

— L'ustensile dans lequel on passe le riz. Un tamis. J'essayais de me rappeler le mot, bien que maintenant j'aie oublié pourquoi. Peu importe. Dirk, mon cher garçon, on dirait que vous allez exploser. Asseyez-vous donc et mettez-vous à l'aise.

— Non, merci, je préférerais arpenter la pièce de long en large si vous permettez. Reg... »

Il se tourna pour lui faire face et leva un doigt.

« Je dois vous dire, déclara-t-il, que je connais votre secret.

— Ah ! oui... vraiment ? marmonna Reg, en baissant les yeux, d'un air embarrassé et en maniant les tasses et la théière. Je vois. »

Il agita bruyamment les tasses.

« Oui, je le craignais.

— Et il y a quelques questions que nous aimerions vous poser. Je dois vous dire que j'attends les réponses avec la plus grande appréhension.

— Bien sûr, bien sûr, murmura Reg, ma foi, il est peut-être temps en effet. C'est à peine si je sais moi-même que penser des récents événements et je... je me fais peur à moi-même. Très bien. Demandez ce que vous voulez. » Il leva vers lui un regard brillant.

Dirk fit un bref signe de tête à Richard, tourna les talons et se mit à arpenter la pièce en fixant le sol d'un air mauvais.

« Euh, fit Richard, eh bien, cela... cela m'intéresserait de savoir comment vous avez fait le tour de passe-passe hier soir avec la salière. »

Reg parut surpris et plutôt déconcerté par la question.

« Le tour de passe-passe ? dit-il.

— Eh bien, oui, dit Richard. Le tour de prestidigitation.

— Oh ! fit Reg, pris au dépourvu. Le tour... Je ne sais pas si je devrais... Les règles du cercle des magiciens, vous savez, sont très strictes sur la révélation de ces secrets. Très strictes. Mais c'est un tour impressionnant, vous ne trouvez pas ? ajouta-t-il.

— En effet, dit Richard, ça semblait très naturel sur le moment, mais maintenant que je... que j'y réfléchis, je dois reconnaître que c'était assez ahurissant.

— Ah, fit Reg, c'est de l'adresse, voyez-vous, question d'entraînement. Pour que ça ait l'air naturel.

— Ça avait l'air très naturel, poursuivit Richard qui avançait à tâtons, j'ai été très impressionné.

— Ça vous a plu ?

— Beaucoup. »

Dirk commençait à s'impatienter. Il lança un regard à Richard.

« Et je comprends très bien, reprit Richard d'un ton ferme, pourquoi il vous est impossible de me répondre. Ça

m'intéressait simplement, voilà tout. Pardon de vous l'avoir demandé.

— Ma foi, fit Reg, soudain pris par le doute, je suppose... Eh bien, tant que vous me promettez absolument de ne rien dire à personne, poursuivit-il, je suppose que vous pouvez probablement trouver tout seul que j'ai utilisé deux des salières sur la table. Personne n'avait remarqué la différence entre l'une et l'autre. Vous savez, la rapidité du tour de main est trompeuse pour l'œil, surtout pour certains des yeux qui étaient autour de cette table. Pendant que je manipulais mon bonnet de laine, en simulant très habilement, si je puis dire ça moi-même, une certaine maladresse, j'ai tout simplement glissé la salière dans ma manche. Vous voyez ? » L'agitation qu'il manifestait quelques instants plus tôt avait été totalement balayée par le plaisir qu'il éprouvait à faire étalage de son habileté.

« En fait, continua-t-il, c'est le plus vieux truc du monde, mais il exige néanmoins pas mal d'adresse et de vivacité. Et puis un peu plus tard, bien sûr, je l'ai remise sur la table en faisant simplement semblant de la passer à quelqu'un d'autre. Évidemment, ça prend des années d'entraînement pour que ça ait l'air naturel, mais je préfère cette méthode à celle qui consiste à laisser simplement glisser l'objet par terre. Ça, c'est du travail d'amateur. Vous ne pouvez pas la ramasser et les femmes de ménage ne la remarquent jamais avant au moins une quinzaine. Une fois, j'ai eu une grive morte sous ma chaise pendant un mois. Il n'y avait là aucun tour de prestidigitation, bien sûr. C'est le chat qui l'avait tuée. »

Reg était rayonnant.

Richard avait l'impression d'avoir joué son rôle, mais il ne savait absolument pas où cela était censé les avoir menés. Il jeta un coup d'œil à Dirk qui ne l'aida pas le moins du monde ; alors, il plongea aveuglément.

« Oui, dit-il, oui, je comprends qu'on puisse le faire grâce à un tour de passe-passe. Ce que je ne comprends pas, c'est comment la salière s'est retrouvée à l'intérieur de l'urne. »

Reg prit de nouveau un air surpris comme s'il y avait un malentendu entre eux. Il regarda Dirk qui s'arrêta et fixa sur lui un regard brillant d'impatience.

« Oh ! c'est... très facile à expliquer, dit Reg, ça ne nécessitait aucun talent de prestidigitateur. Je me suis esquivé pour aller chercher mon bonnet, vous vous rappelez ?

— Oui, fit Richard d'un ton hésitant.

— Eh bien, dit Reg, pendant que j'avais quitté la salle, je suis allé trouver l'homme qui avait confectionné l'urne. Ça m'a pris quelque temps, bien sûr. Environ trois semaines de travail de détective pour le repérer, deux jours encore pour le dessouler et puis, non sans quelques difficultés, je l'ai persuadé de cuire la salière dans l'urne pour moi. Après cela, je me suis brièvement arrêté quelque part, pour trouver un peu... un peu de poudre pour dissimuler mon hâle et, bien sûr, il a fallu que je chronomètre avec un peu de soin mon retour pour que tout ça ait l'air naturel. Je me suis heurté à moi-même dans l'antichambre, ce que je trouve toujours embarrassant car je ne sais jamais où regarder, mais... Eh bien, voilà toute l'explication. »

Il eut un sourire un peu nerveux. Richard essaya d'acquiescer de la tête mais finit par y renoncer.

« Qu'est-ce que vous me racontez là ? » dit-il.

Reg le regarda avec surprise.

« Vous avez dit, je crois, que vous connaissiez mon secret ? fit-il.

— Je le connais, lança Dirk avec un sourire triomphant, mais lui ne le connaît pas encore, bien qu'il m'ait fourni tous les renseignements dont j'avais besoin pour le découvrir. Permettez-moi, ajouta-t-il, de combler quelques lacunes. Afin de vous aider à dissimuler le fait qu'en réalité vous aviez été absent pendant des semaines, alors que pour ceux qui étaient assis à la table, vous n'étiez sorti que quelques secondes, vous avez dû noter par écrit, pour ne pas l'oublier, la dernière chose que vous ayez dite, afin de pouvoir reprendre aussi naturellement que possible le fil de la conversation. Voilà un détail important si votre mémoire n'est plus ce qu'elle était jadis. N'est-ce pas ?

— Ce qu'elle était jadis, fit Reg en secouant lentement sa tête blanche, c'est à peine si je me souviens de ce qu'elle était jadis.

Mais c'est vrai, vous êtes très fort pour remarquer un pareil détail.

— Et puis, il y a le petit problème, poursuivit Dirk, des questions que George III a posées. Qu'il vous a posées. »

Cela parut prendre Reg tout à fait au dépourvu.

« Il vous a demandé, reprit Dirk en consultant un petit calepin qu'il avait tiré de sa poche, s'il y avait une raison particulière pour qu'une chose se produise après une autre et s'il y avait un moyen quelconque de l'empêcher. Ne vous a-t-il pas demandé aussi, et à vous *d'abord*, s'il était possible de remonter le temps ou quelque chose comme ça ? »

Reg lança à Dirk un long regard admiratif.

« J'avais raison en ce qui vous concerne, dit-il, vous avez une intelligence très remarquable, jeune homme. » Il s'approcha lentement de la fenêtre qui donnait sur la seconde cour. Il regarda les quelques silhouettes qui la traversaient en serrant autour d'elles leur manteau dans la bruine ou en désignant un objet ou un autre.

« Oui, dit enfin Reg, d'une voix éteinte, c'est précisément ce qu'il a demandé.

— Bien, fit Dirk en refermant d'un claquement sec son calepin avec un petit sourire qui disait assez qu'il vivait pour ce genre d'éloge, cela explique alors pourquoi les réponses étaient oui, non, et peut-être – dans cet ordre. Dites-moi maintenant, où est-elle ?

— Où est quoi ?

— La machine à remonter le temps.

— Vous êtes dedans », répondit Reg.

## 26...

Un groupe de gens bruyants s'engouffrèrent dans le train à Bishop's Stortford. Certains de ces gens portaient une jaquette avec à la boutonnière un œillet qui semblait un peu éprouvé par une journée de festivité. Les femmes du groupe arboraient des robes élégantes et des chapeaux, elles pépiaient avec excitation pour dire comme Julie paraissait jolie dans tout ce taffetas, comme Ralph avait encore l'air d'un lourdaud content de soi même dans tous ses beaux atours, si bien qu'en général on n'accordait guère que deux semaines à ce mariage.

Un des hommes passa la tête par la fenêtre et héla un employé des chemins de fer qui passait pour bien s'assurer que c'était le bon train et qu'il s'arrêtait à Cambridge. Le porteur confirma qu'évidemment ce train s'y arrêtait. Le jeune homme déclara qu'ils n'avaient aucune envie de s'apercevoir qu'ils allaient dans la mauvaise direction, n'est-ce pas, et il émit un son qui ressemblait un peu à celui d'un poisson en train d'aboyer, comme pour indiquer que c'était une remarque d'une drôlerie sans prix, puis il rentra la tête dans le compartiment en se cognant au passage.

La teneur en alcool de l'atmosphère du wagon s'éleva rapidement.

Tout le monde semblait penser que la meilleure façon de se mettre dans de bonnes dispositions pour la réception d'après le mariage ce soir était de faire une descente au bar, pour permettre aux membres du groupe qui n'étaient pas déjà complètement ivres de rattraper les autres. De bruyantes acclamations accueillirent cette idée ; le train repartit avec une secousse et un grand nombre de ceux qui tenaient encore debout tombèrent sur le plancher.

Trois jeunes hommes se laissèrent tomber aux trois places vides autour d'une table, la quatrième étant déjà occupée par un

homme un peu obèse vêtu d'un costume démodé. Il avait un visage lugubre et ses grands yeux de vache au regard humide se perdaient dans un lointain inconnu.

Très lentement, ses yeux commencèrent à cesser de fixer l'infini pour revenir à son entourage plus immédiat et à ses nouveaux et encombrants compagnons.

Les trois hommes discutaient bruyamment la question de savoir s'ils allaient tous se rendre au bar, si certains d'entre eux iraient au bar pour rapporter des boissons pour les autres, si ceux qui iraient au bar n'allait pas être tellement excités par toutes les boissons qu'on trouvait là-bas qu'ils allaient rester au comptoir en oubliant d'en rapporter pour les autres qui seraient assis à attendre anxieusement leur retour et si, même au cas où ils se souviendraient de revenir aussitôt avec les consommations, ils seraient réellement capables de les porter et ne les renverseraient tout simplement pas dans le wagon en revenant, incommodant ainsi les autres passagers.

On parut arriver à une sorte de consensus, mais presque aussitôt aucun d'eux ne put se rappeler ce que c'était. Deux des jeunes gens se levèrent puis se rassirent tandis que le troisième se levait. Puis il se rassit à son tour. Les deux autres se relevèrent exprimant l'idée qu'il serait peut-être plus simple d'acheter tout le contenu du bar.

Le troisième allait se lever une nouvelle fois et les suivre quand lentement, mais avec une résolution que rien ne pouvait arrêter, l'homme aux yeux de vache assis en face de lui se pencha par-dessus la table pour l'empoigner solidement par le bras.

Le jeune homme en jaquette leva les yeux aussi vivement que son cerveau un peu pâteux le lui permettait et, stupéfait, dit : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Michael Wenton Weakes le fixa dans les yeux avec une terrible intensité et dit à voix basse : « J'étais sur un bateau.

— Quoi ?

— Un bateau..., reprit Michael.

— Quel bateau, de quoi parlez-vous ? Laissez-moi tranquille. Lâchez-moi !

— Nous avons parcouru, reprit Michael, d'une voix douce et presque inaudible mais insistant, une distance monstrueuse. Nous sommes venus construire un paradis. Un paradis. Ici. »

Son regard vacillant parcourut brièvement le wagon puis regarda un instant au travers des vitres éclaboussées de pluie la nuit qui tombait sur une soirée pluvieuse dans le Suffolk. Son regard était plein d'un évident mépris. Il resserra son étreinte sur le bras du jeune homme.

« Écoutez, je m'en vais chercher un verre, dit l'invité au mariage, mais sans conviction, car de toute évidence il n'y allait pas.

— Nous avons laissé derrière ceux qui voulaient se détruire par la guerre, murmura Michael. Notre monde devait être un monde de paix, de musique, d'art, de lumières. Tout ce qui était mesquin, tout ce qui était terre à terre, tout ce qui était méprisable n'aurait pas de place dans notre monde... » Le fêtard immobilisé regardait Michael d'un air interrogateur. Il n'avait pas l'air d'un vieux hippie. Bien sûr, on ne pouvait jamais dire. Son propre frère aîné avait autrefois passé deux ans dans une communauté druidique à croquer des beignets au LSD et à croire qu'il était un arbre, et depuis lors il était devenu directeur d'une banque d'affaires. La différence, bien sûr, c'était qu'il ne croyait pratiquement plus jamais qu'il était un arbre, sauf de temps en temps, et qu'il avait depuis longtemps appris à éviter le cru du bordelais qui parfois déclenchaît cette réminiscence.

« Il y avait ceux qui disaient que nous échouerions, poursuivit Michael de sa voix basse qui s'entendait distinctement au milieu du joyeux vacarme qui emplissait le wagon, qui prophétisaient que nous portions en nous le germe de la guerre, mais notre noble but était que seuls l'art et la beauté devraient fleurir, l'art sous sa forme la plus noble, la beauté sous sa forme la plus haute : la musique. Nous n'avons emmené que ceux qui croyaient, qui souhaitaient que ce fût vrai.

— Mais de quoi parlez-vous ? demanda l'invité au mariage, mais d'un ton plutôt conciliant car il était tombé sous le charme hypnotique de Michael. Quand était-ce ? Où était-ce ? »

Michael avait le souffle rauque. « Avant que vous soyez né, dit-il enfin. Restez tranquille et je vais vous raconter. »

Il y eut un long silence stupéfait durant lequel les ténèbres du soir, dehors, parurent s'assombrir encore et envelopper la pièce. Reg soudain parut enveloppé d'ombres.

Dirk, pour une des rares fois dans une vie d'une exubérante loquacité, restait sans voix. Ses yeux brillaient d'un émerveillement enfantin en examinant de nouveau le morne et pauvre mobilier de la pièce, les murs lambrissés, les tapis usés jusqu'à la corde. Ses mains tremblaient.

Richard resta un moment les sourcils un peu froncés, comme s'il essayait d'extraire de sa tête une racine carrée, puis son regard revint à Reg.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je n'en ai absolument aucune idée, répondit Reg avec entrain, une grande partie de ma mémoire a complètement disparu. Je suis très vieux, vous voyez, étonnamment vieux. Oui, je crois que si je vous disais quel âge j'ai, il ne serait pas exagéré de dire que vous seriez stupéfait. Il y a des chances pour que je le sois aussi parce que je n'arrive pas à me souvenir. J'ai vu un tas de choses, vous savez. Dieu merci, j'en ai oublié la plupart. Le malheur est, quand on en arrive à mon âge qui, comme je crois l'avoir mentionné déjà, est un âge quelque peu stupéfiant... J'ai dit ça ?

— Oui, vous en avez parlé.

— Bon. Je ne me rappelais plus si je l'avais fait ou non. Ce qu'il y a, c'est que votre mémoire ne grandit pas et qu'un tas de souvenirs en tombe tout simplement. Alors, vous comprenez, la principale différence entre quelqu'un de mon âge et quelqu'un du vôtre ne tient pas tellement à ce que je sais, mais à ce que j'ai oublié. Et au bout d'un moment, vous oubliez même ce que vous avez oublié et après ça vous oubliez même qu'il y avait quelque

chose à se rappeler. Et puis, vous avez tendance à oublier de quoi vous parliez. »

Il fixa la théière d'un air désemparé.

« Les choses dont vous vous souvenez..., insista Richard avec douceur.

— Les odeurs et les boucles d'oreilles.

— Je vous demande pardon ?

— Ce sont les souvenirs qui subsistent, je ne sais pas pourquoi », fit Reg en secouant la tête d'un air étonné. Il se rassit brusquement. « Les boucles d'oreilles que la reine Victoria portait pour son jubilé d'argent. Des bijoux tout à fait surprenants. Très atténus, bien sûr, sur les photos de l'époque. L'odeur des rues avant qu'il y ait des voitures. C'est difficile de dire quel était le pire des deux. C'est pourquoi Cléopâtre demeure si présente dans la mémoire, bien sûr. Une combinaison tout à fait ravageuse d'odeurs et de boucles d'oreilles. Je crois que ce sera probablement le dernier souvenir qui restera quand tout le reste aura fini par s'en aller. Je resterai assis tout seul dans une pièce obscure, sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien qu'une vieille petite tête grisonnante et dans cette vieille petite tête grisonnante la vision d'horribles petites choses bleues et or étincelantes à la lumière, et l'odeur de la sueur, des pâtées pour les chats et de la mort. Je me demande ce que j'en ferai... »

Dirk respirait à peine quand il se mit à évoluer lentement dans la pièce, passant doucement les doigts sur les murs, le canapé, la table.

« Depuis combien de temps, dit-il, tout cela est-il...

— Ici ? fit Reg. À peu près deux cents ans. Depuis que j'ai pris ma retraite.

— Votre retraite de quoi ?

— Allez donc savoir. Ça devait être quelque chose de pas mal, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Vous voulez dire que vous êtes dans ce même appartement depuis... deux cents ans ? murmura Richard. On pourrait croire que quelqu'un s'en serait aperçu ou aurait trouvé ça bizarre.

— Oh ! c'est un des charmes des vieux collèges de Cambridge, dit Reg, tout le monde est si discret. Si nous allions

tous nous mettre à rapporter ce qu'il y a de bizarre chez les autres, nous en aurions pour jusqu'à Noël. Svlad, euh... Dirk, mon cher garçon, je vous en prie, ne touchez pas à ça pour l'instant. »

Dirk tendait la main pour toucher le boulier posé sur le seul endroit dégagé de la grande table.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda brusquement Dirk.

— C'est simplement ce que ça a l'air d'être, un vieux boulier en bois, répondit Reg. Je vais vous le montrer dans un moment, mais je dois d'abord vous féliciter de vos facultés de perception. Puis-je vous demander comment vous êtes parvenu à la solution ?

— Je dois avouer, fit Dirk avec une rare humilité, que je n'y suis pas arrivé. À la fin j'ai demandé à un enfant. Je lui ai raconté l'histoire du tour de prestidigitation et je lui ai demandé comment il pensait qu'on s'y était pris et il m'a répondu, et je le cite : « C'est pourtant pas malin, il devait avoir une machine à remonter le temps. » J'ai remercié ce petit gars et je lui ai donné un shilling pour le récompenser. Il m'a envoyé un coup de pied assez sec dans le tibia et s'en est allé vaquer à ses affaires. Mais c'est lui qui a trouvé la solution. Ma seule contribution a été de voir qu'il *devait* avoir raison.

— Mais vous avez eu l'intuition de penser à demander à un enfant, dit Reg. Eh bien, c'est pour ça que je vous félicite. »

Dirk fixait toujours le boulier d'un regard méfiant.

« Comment... comment ça marche ? dit-il, en essayant de donner l'impression qu'il demandait ça comme ça.

— Oh ! c'est terriblement simple, répondit Reg, ça marche comme on veut. Voyez-vous, l'ordinateur qui le fait fonctionner est un instrument assez perfectionné. En fait, il est plus puissant que la somme totale de tous les ordinateurs de cette planète, y compris – et c'est là le truc –, y compris lui-même. Pour être franc avec vous, je n'ai jamais vraiment compris cela. Mais plus de quatre-vingt-quinze pour cent de cette puissance est utilisé à simplement comprendre ce que vous voulez lui faire faire. Je pose tout simplement mon boulier là-bas et il comprend la façon dont je l'utilise. Je crois que l'on a dû m'apprendre à

utiliser un boulier quand j'étais... ma foi, quand j'étais enfant. Enfin, j'imagine.

« Richard, par exemple, voudrait sans doute utiliser son propre ordinateur personnel. Si vous le posez là où se trouve le boulier, l'ordinateur le prendrait tout simplement en charge et vous offrirait des tas d'applications du manuel de l'utilisateur de la machine à voyager à travers le temps, avec plein de menus et d'accessoires si vous le voulez. Sauf que si vous tapez 1066 en chiffres sur l'écran, vous avez la bataille de Hastings qui se déroule devant votre porte. Enfin, si c'est le genre de choses qui vous intéresse. »

Le ton de Reg donnait à penser qu'il s'intéressait à d'autres sujets.

« C'est vraiment très amusant dans son genre, conclut-il. C'est assurément mieux que la télévision et beaucoup plus facile à utiliser qu'un magnétoscope. Si je manque un programme, je remonte le temps et je le regarde. Je ne suis pas très fort quand il s'agit de tripoter tous ces boutons. »

Dirk réagit avec horreur à cette révélation.

« Vous avez une machine à voyager à travers le temps et vous l'utilisez pour... regarder la télévision ?

— Ma foi, je ne m'en servirais pas du tout si je savais faire fonctionner le magnétoscope. C'est une affaire très délicate, le voyage à travers le temps, vous savez. C'est plein de pièges terrifiants et de dangers : si vous vous mettiez à changer ce qu'il ne faut pas dans le passé, vous pourriez entièrement bouleverser le cours de l'histoire.

« Sans compter, bien entendu, que ça bousille le téléphone. Je suis désolé, dit-il à Richard d'un ton un peu penaud, que vous n'ayez pas pu téléphoner hier soir à votre jeune amie. Il semble y avoir quelque chose de fondamentalement inexplicable dans le système téléphonique britannique et ma machine à voyager à travers le temps ne l'aime pas. Il n'y a jamais eu aucun problème avec la plomberie, l'électricité, ni même le gaz. Les interfaces de liaison se passent à un niveau de quanta que je ne comprends pas totalement et ça n'a jamais été un problème.

« Le téléphone, par contre, pose résolument un problème. Chaque fois que j'utilise la machine à voyager à travers le temps,

c'est-à-dire, bien sûr, presque jamais, en partie à cause de ce problème justement du téléphone, le téléphone s'affole et il faut que je fasse venir un rustaud de la compagnie du téléphone pour venir le réparer et il se met à me poser des questions stupides dont il n'a aucun espoir de comprendre les réponses.

« Bref, je dois dire que j'ai pour règle très stricte de ne jamais rien changer au passé... » Reg poussa un soupir. « ... si grande que soit parfois la tentation.

— Quelle tentation ? fit soudain Dirk.

— Oh ! c'est juste une petite... une petite chose à laquelle je m'intéresse, fit Reg d'un ton vague. C'est parfaitement inoffensif, parce que je m'en tiens très strictement à la règle. Mais ça m'attriste quand même.

— Mais vous avez enfreint votre propre règle ! insista Dirk. Hier soir, vous avez changé quelque chose dans le passé...

— Eh bien oui, dit Reg un peu mal à l'aise, mais c'était différent, très différent. Si vous aviez vu l'expression sur le visage de cette pauvre enfant. Si malheureuse. Elle croyait que le monde allait être un endroit merveilleux, et voilà que tous ces consternants vieux professeurs déversaient sur elle leur mépris tout simplement parce qu'il n'était plus merveilleux pour eux.

« Je veux dire, ajouta-t-il, faisant appel à Richard, rappelez-vous Cawley. Quel horrible vieux bouc. Quelqu'un devrait lui faire entrer un peu d'humanité dans le crâne, même s'il fallait le faire en cognant dessus avec une brique. Non, c'était tout à fait justifiable. Sinon, j'ai une règle très stricte... »

Richard le regarda comme s'il prenait peu à peu conscience de quelque chose.

« Reg, dit-il poliment, puis-je vous donner un petit conseil ?

— Bien sûr que vous le pouvez, mon cher garçon, j'en serais ravi, dit Reg.

— Si notre ami commun ici présent propose de vous emmener faire un tour sur les berges de la Cam, *n'y allez pas*.

— Que voulez-vous dire ?

— Il veut dire, assura Dirk, qu'il croit qu'il y a peut-être quelque chose d'un peu disproportionné entre ce que vous avez réellement fait et les raisons que vous donnez de l'avoir fait.

— Oh ! bizarre façon de le dire...

— Eh bien, c'est un type très bizarre. Mais, voyez-vous, il peut y avoir parfois d'autres raisons à ce que vous faites dont vous n'avez pas nécessairement conscience. Comme dans le cas de la suggestion post-hypnotique — ou de la possession. »

Reg devint très pâle.

« La possession..., murmura-t-il.

— Professeur... Reg... Je crois que vous vouliez me voir pour une raison précise. Quelle est-elle exactement ? »

« Cambridge ! Ici... Cambridge ! » aboya le haut-parleur de la gare.

Des foules de bruyants fêtards se répandirent sur le quai, aboyant et s'interpellant.

« Où est Rodney ? » dit l'un d'eux, qui était descendu avec quelques difficultés du wagon où se trouvait le bar. Ses compagnons et lui promenèrent sur le quai un regard incertain. La haute silhouette de Michael Wenton Weakes passa silencieusement devant eux et se dirigea vers la sortie.

Ils repartirent en se bousculant vers le train, regardant au travers des vitres sales du wagon. Ils aperçurent soudain leur compagnon disparu, toujours assis, comme en transe, à sa place dans le compartiment maintenant presque vide. Ils frappèrent à la fenêtre et l'appelèrent. Pendant quelques instants, il ne réagit pas, puis il s'éveilla brusquement, l'air ahuri, comme s'il ne savait pas où il était.

« Il est beurré ! » se mirent à crier ses compagnons ravis, remontant dans le train pour en ramener Rodney.

Il restait sur le quai, les jambes flageolantes et secouant la tête. Puis, levant les yeux, il vit à travers la grille la corpulente silhouette de Michael Wenton Weakes se hissant avec une grosse valise dans un taxi, et il resta un moment pétrifié.

« Straordinaire... cet homme, dit-il. Il m'a raconté une longue histoire à propos de je ne sais quel naufrage.

— Ah ah ! gargouilla un de ses deux compagnons, il t'a piqué du fric ?

— Quoi ? fit Rodney. Non, non. Je ne pense pas. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'un naufrage, c'était plutôt un accident, une

explosion... Il a l'air de penser que c'est lui qui l'a provoquée. Ou plutôt qu'il y a eu un accident et qu'il a provoqué une explosion en essayant de tout arranger et qu'il a tué tout le monde. Puis il a dit qu'il y aurait pendant des années et des années une quantité de boue en décomposition et puis des choses visqueuses avec des jambes. C'était un peu bizarre.

— Sacré Rodney ! C'est bien de Rodney de tomber sur un dingue !

— Je pense qu'il devait être dingue. Il a tout d'un coup pris la tangente à propos d'un oiseau. Il m'a dit que l'histoire de l'oiseau était tout à fait absurde. Il aurait bien voulu se débarrasser de cette histoire d'oiseau, mais là-dessus il a dit que ça allait s'arranger. Que tout allait s'arranger. Je ne sais pas pourquoi mais ça ne m'a pas plu quand il a dit ça.

— Tu aurais dû venir au bar avec nous. C'était très très drôle, nous...

— Je n'ai pas aimé non plus la façon dont il m'a dit au revoir. Ça ne m'a pas plu du tout. »

## 28...

« Vous vous souvenez, dit Reg, quand vous êtes arrivés cet après-midi, je vous ai dit que la vie récemment avait été assommante, mais pour des... raisons intéressantes ?

— Je m'en souviens fort bien, répondit Dirk. Ça s'est passé il n'y a même pas dix minutes. Je me rappelle, vous vous trouviez exactement à cet endroit Bien mieux, vous portiez les vêtements même que vous avez actuellement sur vous et...

— Taisez-vous, Dirk, fit Richard, laissez parler ce pauvre homme, voulez-vous ? »

Dirk eut un petit geste d'excuse.

« Absolument, fit Reg. La vérité est que depuis des semaines, même des mois, je n'utilise plus du tout la machine à voyager dans le temps, parce que j'ai eu la très bizarre impression que quelqu'un ou quelque chose essayait de me pousser à l'utiliser. Ça a commencé comme une très vague envie, et puis il m'a semblé que ça venait en vagues de plus en plus fortes. C'était extrêmement troublant. Il a fallu que je lutte très dur car cette force essayait de me faire faire quelque chose que j'avais réellement envie de faire. Je ne pense pas que je me serais rendu compte que c'était une présence extérieure à moi qui était à l'origine de cette pression et non pas mes propres désirs qui s'affirmaient, s'il n'y avait pas eu le fait que je mettais si peu d'entrain à faire tout ça. Dès que j'ai commencé à comprendre que c'était quelque chose d'autre qui essayait de m'envahir, les choses ont commencé à vraiment mal tourner et le mobilier a volé dans tous les sens. Mon petit secrétaire géorgien a été très abîmé. Regardez les marques sur...

— C'est ce que vous redoutiez hier soir ? demanda Richard.

— Mais oui, fit Reg d'une voix étouffée, je le redoutais très vivement, mais il ne s'agissait que de ce cheval assez charmant, donc ça n'avait pas d'importance. Je pense qu'il a dû arriver là

pendant que j'étais allé chercher de la poudre pour masquer mon hâle.

— Ah ? fit Dirk. Et où êtes-vous allé en chercher ? interrogeait-il. Je n'imagine pas beaucoup de pharmaciens à qui un cheval s'amuserait à rendre visite.

— Oh ! dit-il, il y a une planète dans ce qu'on appelle les Pléiades, où la poussière est exactement là...

— Vous êtes allé, fit Dirk dans un souffle, sur une autre planète ? Pour chercher de la poudre ?

— Oh ! ce n'est pas loin, dit Reg avec entrain. Voyez-vous, la distance réelle entre deux points dans l'ensemble du continuum espace/temps est presque infiniment plus petite que la distance apparente entre les orbites voisins d'un électron. En vérité, c'est bien moins loin que le pharmacien et on n'a pas besoin de faire la queue. Moi, je n'ai jamais la monnaie, pas vous ? Je préfère toujours sauter dans le quantum. Sauf, bien sûr, qu'on a alors tous les ennuis avec le téléphone. Ah ! rien n'est jamais simple, n'est-ce pas ? »

Il parut un instant préoccupé.

« Mais je crois que vous avez peut-être raison pour ce que je crois que vous croyez, ajouta-t-il doucement.

— C'est-à-dire ?

— Que j'ai fait des choses assez compliquées pour obtenir un bien mince résultat. Réconforter une petite fille, si charmante, délicieuse et triste qu'elle ait pu être, ne semble pas une explication suffisante pour... Ma foi, il s'agissait d'une opération assez importante dans la manipulation du temps, maintenant que j'y réfléchis. Il n'y a aucun doute que cela aurait été plus simple de la complimenter sur sa robe. Peut-être que le... le fantôme – c'est bien d'un fantôme que nous parlons, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui, en effet, fit lentement Dirk.

— Un fantôme ? dit Richard, allons, voyons...

— Attendez... dit brusquement Dirk. Continuez, je vous prie, dit-il à Reg.

— Il est possible que le... fantôme m'ait pris au dépourvu. Je luttais si énergiquement pour ne pas faire une chose que cela m'a sans mal entraîné à en faire une autre...

— Et maintenant ?

— Oh ! il a complètement disparu. Le fantôme m'a quitté hier soir.

— Et nous nous demandons, fit Dirk en tournant son regard vers Richard, où il est allé.

— Non, je vous en prie, fit Richard, pas ça. Je ne suis même pas sûr d'avoir accepté que nous parlions de machine à voyager à travers le temps, et voilà que tout à coup il s'agit de fantômes !

— Qu'est-ce que c'était donc, siffla Dirk, qui vous a poussé à escalader le mur ?

— Eh bien, vous avez suggéré que j'étais dans un état de suggestion post-hypnotique...

— Pas du tout ! Je vous ai fait une démonstration du pouvoir de la suggestion post-hypnotique. Mais je suis convaincu que l'hypnose et la possession fonctionnent de façon très, très similaire. On peut vous amener à faire toutes sortes de choses absurdes et vous inventez ensuite joyeusement les rationalisations les plus transparentes pour vous les expliquer à vous-même. Mais... on ne peut pas vous faire faire quelque chose qui va à l'encontre des tendances fondamentales de votre caractère. Vous lutterez. Vous résisterez ! »

Richard se souvint alors du sentiment de soulagement avec lequel, sur une brusque impulsion, il avait replacé la cassette dans le répondeur de Susan, la veille au soir. Ç'avait été la fin d'une lutte où il l'avait soudain emporté. Avec le sentiment d'un autre combat qu'il était maintenant en train de perdre, il soupira et confia ses pensées aux autres.

« Exactement ! s'exclama Dirk. Vous ne le feriez pas ! Maintenant, nous arrivons quelque part ! Voyez-vous, l'hypnose donne les meilleurs résultats quand le sujet éprouve une sympathie fondamentale pour ce qu'on lui demande de faire. Trouvez le bon sujet pour la tâche que vous envisagez et l'hypnose peut jouer un très, très grand rôle et je suis convaincu qu'il en va de même de la possession. Alors, où en sommes-nous ?

— Nous avons un fantôme qui veut que quelque chose soit fait, alors il recherche le sujet dont il va prendre possession afin qu'il fasse cela pour lui. Professeur...

— Reg..., fit Reg.

— Reg... Puis-je vous demander quelque chose qui est peut-être terriblement personnel ? Je comprendrais parfaitement que vous ne vouliez pas répondre, mais je continuerai à vous harceler jusqu'à ce que vous le fassiez. Ce sont mes méthodes, vous comprenez. Vous disiez qu'il y avait quelque chose qui représentait pour vous une tentation terrible. Que vous aviez envie de faire, mais que vous ne vous autorisiez pas vous-même à faire et que le fantôme essayait de vous pousser à faire ? Je vous en prie, c'est peut-être difficile pour vous, mais je pense que ça nous aiderait beaucoup si vous vouliez bien nous dire de quoi il s'agit.

— Je ne vous le dirai pas.

— Vous devez comprendre combien c'est important...

— Mais je vais vous montrer », dit Reg.

Se découplant devant les grilles de Saint Cedd, on pouvait voir une haute silhouette portant un grand sac de nylon noir. La silhouette était celle de Michael Wenton Weakes, la voix qui demandait au concierge si le professeur Chronotis se trouvait actuellement dans sa chambre était celle de Michael Wenton Weakes, les oreilles qui entendaient le concierge dire que du diable s'il savait pourquoi mais que le téléphone semblait encore en dérangement étaient celles de Michael Wenton Weakes mais l'esprit qui brillait au fond de ses yeux n'était plus le sien. Il s'était totalement abandonné. Tous les doutes, toutes les différences, toute la confusion avaient cessé. Un esprit nouveau le possédait totalement.

L'esprit qui n'était pas Michael Wenton Weakes inspecta le collège qui s'étendait devant lui, et auquel il s'était habitué au cours de ces dernières semaines, décevantes et exaspérantes.

Des semaines ! De simples microsecondes.

Bien que l'esprit – le fantôme – qui habitait maintenant le corps de Michael Wenton Weakes eût connu de longues périodes de quasi-oubli s'étendant parfois sur des siècles, le temps durant lequel il avait parcouru la terre était tel que c'était seulement quelques minutes plus tôt, lui semblait-il, qu'étaient arrivées les créatures qui avaient bâti ces murs. Le plus clair de son éternité personnelle – ce n'était pas vraiment une éternité,

mais quelques milliards d'années pouvaient facilement paraître une éternité –, il l'avait passé à déambuler dans une boue sans fin, à patauger dans des mers sans limite, observant avec une indicible horreur les créatures visqueuses douées de jambes qui avaient soudain commencé à émerger de ces eaux pourrissantes, et voilà qu'il les retrouvait, évoluant tout d'un coup dans ces lieux comme si elles en étaient les propriétaires et se plaignant du mauvais fonctionnement des téléphones.

Au fond d'une sombre et silencieuse partie de lui-même, il savait qu'il était maintenant fou, qu'il était devenu fou presque aussitôt après l'accident en comprenant ce qu'il avait fait, quelle existence l'attendait, en se rappelant aussi ses camarades qui étaient morts et qui pendant quelque temps l'avaient hanté, tout comme lui-même avait hanté la Terre.

Il savait que ce qu'on l'avait poussé à faire aurait révolté le moi dont il ne gardait qu'un souvenir infinitésimal, mais que c'était la seule façon pour lui de faire cesser l'interminable cauchemar où chaque seconde de ces milliards d'années avait été pire que la précédente.

Il souleva le sac et reprit sa marche.

## 29...

Au cœur de la forêt pluviale, il se passait ce qui se passe en général dans les forêts pluviales, c'est-à-dire qu'il pleuvait : d'où son nom.

C'était une pluie douce, insistante, non pas la lourde averse qui viendrait plus tard, à la saison chaude. Elle formait une fine bruine à travers laquelle un rayon de soleil de temps en temps perçait, s'atténuaît et se frayait un chemin jusqu'à l'écorce humide d'un arbre qu'il venait faire luire. Parfois il faisait cela ensuite à un papillon ou à un petit lézard immobile et l'effet alors était presque insoutenable.

Loin dans la haute voûte des arbres, une pensée absolument extraordinaire frappait soudain un oiseau et il se mettait à battre follement des ailes au milieu des branches pour finir par s'envoler jusqu'à un arbre différent et bien mieux situé où il se posait et se remettait à envisager les choses avec plus de calme, jusqu'au moment où la même pensée venait une fois de plus le frapper, ou alors c'était l'heure de manger.

L'air était plein de senteurs – le parfum léger des fleurs et l'odeur lourde du paillis détrempé qui tapissait le sol de la forêt.

Des enchevêtrements de racines se tordaient au milieu de l'humus, de la mousse poussait sur elle, des insectes rampaient.

Au beau milieu de la forêt, dans une clairière déserte de terre humide entourée d'un cercle d'arbres penchés, apparut discrètement et sans histoire une porte toute blanche. Au bout de quelques secondes, elle s'entrouvrit avec un léger grincement. Un homme maigre et de grande taille passa la tête dehors, regarda autour de lui, clignant les yeux de surprise, et referma sans bruit la porte. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit de nouveau et Reg regarda.

« C'est du réel, dit-il, je vous promets, venez voir vous-même. » Sortant dans la forêt, il se retourna pour faire signe aux deux autres de le suivre.

Dirk avança d'un pas hardi, parut déconcerté par le temps qu'il faut pour cligner à deux reprises, puis annonça qu'il voyait exactement comment tout ça fonctionnait, que ça avait de toute évidence un rapport avec les nombres imaginaires qui se trouvaient entre les distances minimales du quantum et qui définissaient les contours fractionnels de l'univers enroulé sur lui-même et qu'il s'étonnait seulement de ne pas y avoir pensé tout seul.

« C'est comme la chatière, dit Richard de derrière la porte.

— Mais oui, tout à fait, fit Dirk en ôtant ses lunettes et en s'appuyant contre un arbre pour les essuyer, vous avez repéré bien sûr que je mentais. Un réflexe parfaitement naturel dans ces circonstances, je pense que vous en conviendrez. Parfaitement naturel. » Il plissa un peu les yeux, puis remit ses lunettes. Elles commencèrent presque aussitôt à s'embuer de nouveau.

« Stupéfiant », avoua-t-il.

Richard s'avança d'un pas plus hésitant et resta un moment encore avec un pied sur le parquet de la chambre de Reg et l'autre sur la terre humide de la forêt, puis il s'avança résolument. Ses poumons s'emplirent aussitôt des vapeurs entêtantes et son esprit des merveilles de l'endroit. Il se retourna pour regarder la porte qu'il venait de franchir. C'était toujours un encadrement de porte parfaitement ordinaire qui entourait une petite porte blanche parfaitement ordinaire, mais elle se dressait au beau milieu d'une clairière en pleine forêt et derrière elle, il distinguait nettement la pièce qu'il venait de quitter.

Il passa d'un air étonné derrière la porte, à chaque pas tâtant du pied le sol boueux, pas tant par crainte de glisser que par peur que le sol ne fût tout simplement pas là. Vu de derrière, c'était un encadrement de porte ouverte parfaitement ordinaire, comme on n'en trouverait pas dans une forêt pluviale parfaitement ordinaire. Il franchit la porte et, regardant de nouveau en arrière, il revit, comme s'il venait à l'instant d'en

sortir, l'appartement du professeur Urban Chronotis du collège de Saint Cedd à Cambridge qui devait être à des milliers de kilomètres de là. Des milliers de kilomètres ? Où étaient-ils donc ?

Son regard se tourna vers les arbres et il crut apercevoir au loin entre eux un léger miroitement.

« C'est la mer ? demanda-t-il.

— Vous pouvez la voir un peu mieux d'ici », cria Reg, qui avait gravi une petite pente glissante et qui s'appuyait maintenant, haletant, à un arbre. Il lui tendit la main.

Les deux autres le suivirent là-haut, se hissant bruyamment au milieu des branches et provoquant des cris et des réclamations d'invisibles oiseaux perchés tout en haut.

« Le Pacifique ? demanda Dirk.

— L'océan Indien », fit Reg.

Dirk essuya une fois de plus ses lunettes et regarda encore.

« Ah ! oui, bien sûr, dit-il.

— Ça n'est pas Madagascar ? demanda Richard. Je suis allé là-bas.

— Vraiment ? fit Reg. C'est un des plus beaux et des plus étonnantes endroits sur terre, et l'un aussi qui est plein des plus terrifiantes... tentations pour moi. Non. »

Sa voix tremblait un peu et il s'éclaircit la gorge. « Non, reprit-il, Madagascar est... laissez-moi voir, de quel côté sommes-nous... Où est le soleil ? Oui, par ici. Un peu à l'ouest. Madagascar est à environ huit cents kilomètres à l'ouest d'ici. L'île de la Réunion est un peu avant.

— Comment s'appelle cet endroit ? demanda soudain Dirk, frappant des jointures sur l'arbre et effrayant un lézard. C'est l'endroit d'où viennent les timbres... l'île Maurice.

— Quels timbres ? dit Reg.

— Vous devez savoir, fit Dirk. Un timbre très fameux. Je ne me souviens pas des détails, mais il vient d'ici. De l'île Maurice. Célèbre pour son très remarquable timbre, tout brun et barbouillé et avec lequel on pourrait acheter le palais de Blenheim. Ou bien est-ce à la Guyane britannique que je pense ?

— Vous seul, dit Richard, savez à quoi vous pensez.

— Alors, c'est Maurice ?

— Oui, dit Reg, c'est Maurice.

— Mais vous ne faites pas collection de timbres ?

— Non.

— Qu'est-ce que c'est donc que ça ? » dit soudain Richard.

Mais Dirk suivait le cours de ses pensées et disait à Reg : « Dommage, vous pourriez trouver de belles planches du jour de l'émission, n'est-ce pas ? »

Reg haussa les épaules. « Ça ne m'intéresse pas vraiment », dit-il.

Richard arriva en glissant sur la pente derrière eux.

« Alors, quelle est la grande attraction, ici ? demanda Dirk. Ce n'est pas, je dois l'avouer, ce à quoi je m'attendais. Ça n'est pas mal dans son genre, bien sûr, toute cette nature, mais malheureusement je suis un homme de la ville. » Il nettoya une fois de plus ses verres de lunettes et les remit sur son nez.

Il repartait en arrière vers ce qu'il venait d'apercevoir quand il entendit Reg émettre un étrange petit gloussement. Juste devant la porte qui donnait dans le bureau de Reg se produisait la plus extraordinaire confrontation.

Un grand oiseau irrité regardait Richard et Richard regardait un grand oiseau irrité. Richard l'examinait comme si c'était la chose la plus extraordinaire qu'il eût jamais vue de sa vie, et l'oiseau fixait Richard comme s'il le mettait au défi de trouver son bec même un peu amusant.

Une fois assuré que Richard n'avait pas l'intention de rire, l'oiseau le contempla alors avec une sorte de tolérance irritée en se demandant si Richard allait simplement rester planté là ou faire quelque chose d'utile comme lui donner à manger. L'oiseau fit deux pas en arrière, deux pas sur le côté, puis un seul pas en avant, en se dandinant sur ses grands pieds jaunes. Puis il regarda de nouveau Richard d'un air impatient et lui couina un couinement impatient.

L'oiseau alors se pencha en avant et gratta le sol de son grand bec rouge ridicule, comme pour donner l'idée à Richard que ce pourrait être un bon endroit pour chercher de quoi lui donner à manger.

« Il mange les noix du Calvaria », cria Reg à Richard.

Le gros oiseau leva vivement vers Reg un regard agacé, comme pour dire que n'importe quel idiot savait parfaitement ce qu'il mangeait. Puis son regard revint à Richard, il pencha la tête de côté comme s'il avait soudain été frappé par l'idée que peut-être il avait affaire à un idiot et qu'il lui faudrait donc peut-être reconsidérer toute sa stratégie.

« Il y en a une ou deux par terre derrière vous », lança Reg.

Ahuri, Richard se retourna et vit une ou deux grosses noix sur le sol. Il se pencha pour en ramasser une, tout en lançant un coup d'œil à Reg qui lui adressa un hochement de tête rassurant.

D'un geste hésitant, Richard tendit la noix à l'oiseau qui se pencha en avant et la saisit d'un bref coup de bec entre les doigts de Richard. Puis, comme celui-ci gardait la main tendue, l'oiseau l'écarta d'un coup de bec irrité.

Une fois que Richard se fut retiré à distance respectueuse, l'oiseau déploya son cou, ferma ses grands yeux jaunes et parut se gargariser sans grâce tout en faisant descendre la noix le long de son cou jusqu'à son estomac.

Il parut alors être au moins en partie satisfait. Alors qu'auparavant c'était un dodo agacé, c'était du moins maintenant un dodo agacé mais nourri, ce qui était sans doute tout ce qu'il pouvait espérer en cette vie.

Il pivota lentement sur place en se dandinant et repartit dans la forêt d'où il était venu, comme s'il mettait Richard au défi de trouver même vaguement amusant la petite aigrette de plumes qu'il portait en haut du dos.

« Je viens juste voir », dit Reg d'une petite voix et Richard en lui jetant un coup d'œil fut tout déconfit de constater que les yeux du vieil homme étaient emplis de larmes qu'il essuya d'un geste rapide. « Vraiment, ce n'est pas à moi d'intervenir... »

Richard les rejoignit hors d'haleine.

« C'était un dodo ? s'exclama-t-il.

— Oui, dit Reg, un des trois seuls survivants à cette époque. Dans quatre ans ils seront tous morts et après cela personne ne les reverra jamais. Venez, dit-il, partons. »

Derrière la porte extérieure solidement fermée à clé de l'escalier d'angle de la seconde cour du collège Saint Cedd où seulement une miniseconde plus tôt il y avait eu un léger frémissement quand la porte intérieure était partie, il y eut un autre léger frémissement maintenant qu'elle revenait.

S'en approchant dans l'ombre du soir, la haute silhouette de Michael Wenton Weakes leva les yeux vers les fenêtres d'angle. Si le moindre frémissement avait été visible, il serait passé inaperçu dans la lumière dansante du feu qui sortait de la fenêtre.

La silhouette alors contempla les ténèbres du ciel, cherchant ce qu'il savait être là bien qu'il n'eût pas la moindre chance de le voir, même par une nuit claire, ce qui n'était pas le cas. Les orbites autour de la terre étaient maintenant si encombrées de saloperies et de débris qu'un de plus au milieu d'eux – même aussi important que celui-ci – passerait perpétuellement inaperçu. C'était d'ailleurs ce qui s'était passé, même si de temps en temps son influence avait pu s'exercer. De temps en temps. Quand les vagues avaient été fortes. Cela faisait près de deux cents ans qu'elles n'avaient pas été aussi fortes qu'elles le redevenaient maintenant.

Et tout enfin était maintenant en place. On avait trouvé le parfait porteur.

Le parfait porteur poursuivit son avance à travers la cour.

Le professeur lui-même avait tout d'abord paru le choix idéal, mais cette tentative s'était soldée dans la déception, la fureur, et puis... une brusque inspiration. Amener un Moine sur la terre ! Ils étaient conçus pour croire n'importe quoi, pour être totalement malléables. On pouvait le plus facilement du monde en persuader un d'accomplir la tâche prévue.

Mais malheureusement celui-ci s'était révélé tout à fait désespérant. L'amener à croire quelque chose était très facile. L'amener à continuer à croire la même chose pendant plus de cinq minutes s'était révélé être une tâche encore plus impossible que d'amener le professeur à faire ce qu'il avait fondamentalement envie de faire mais qu'il s'interdisait de faire.

Nouvel échec donc, et puis, miraculeusement, le parfait porteur s'était enfin présenté. Le parfait porteur avait déjà donné la preuve qu'il n'aurait aucun mal à faire ce qui devait être fait.

Enveloppée dans la brume, la lune luttait dans un coin du ciel pour se lever. À la fenêtre, une ombre passa.

## 30...

De la fenêtre qui donnait sur la seconde cour, Dirk observait la lune. « Nous n'allons pas avoir longtemps à attendre, annonça-t-il.

— À attendre quoi ? » dit Richard.

Dirk se retourna.

« Que le fantôme revienne vers nous, dit-il. Professeur, ajouta-t-il à l'intention de Reg, assis très inquiet devant le feu, vous n'avez pas chez vous du cognac, des cigarettes françaises ou un chapelet ?

— Non, dit Reg.

— Alors, il va falloir que je m'énerve sans aide, fit Dirk en reprenant sa contemplation auprès de la fenêtre.

— Il faudra encore me convaincre, dit Richard, qu'il n'y a pas d'autre explication que celle de... fantômes pour...

— Tout comme vous avez demandé à voir une machine à voyager à travers le temps en fonctionnement avant de pouvoir en accepter l'idée, riposta Dirk. Richard, je vous félicite de votre scepticisme, mais même un esprit sceptique doit être prêt à accepter l'inacceptable lorsqu'il n'y a pas d'autre option. S'il ressemble à un canard, s'il fait coin coin comme un canard, il nous faut au moins envisager la possibilité que nous avons devant nous un petit oiseau aquatique de la famille des antidés.

— Alors qu'est-ce donc qu'un fantôme ?

— Je crois qu'un fantôme... est quelqu'un qui est mort de façon soit violente, soit inattendue, ce qui ne lui a pas permis d'achever un certain... projet. Quelqu'un qui ne peut pas connaître le repos avant d'avoir réglé cette situation ou d'avoir mené à terme son projet. »

Il se retourna vers eux.

« Et pourquoi, reprit-il, une machine à voyager dans le temps exercerait-elle une telle fascination sur un fantôme à

partir du moment où il connaîtrait son existence ? Une pareille machine fournit le moyen de corriger ce qui, selon l'opinion du fantôme, a mal tourné dans le passé. De le libérer.

« C'est pourquoi il reviendra. Il a d'abord essayé de prendre possession de Reg lui-même, mais ce dernier a résisté. Puis est survenu l'incident du tour de prestidigitation, de la poudre à maquillage et du cheval dans la salle de bains que... il marqua un temps... que même moi je n'arrive pas à comprendre et que j'ai bien l'intention d'éclaircir. C'est alors que vous, Richard, entrez en scène. Le fantôme abandonne Reg et se concentre maintenant sur vous. Presque immédiatement se produit un incident bizarre mais significatif. Vous faites quelque chose que vous regrettez ensuite d'avoir fait. Je fais allusion, bien sûr, au coup de téléphone que vous avez passé à Susan et dont vous avez laissé une trace sur son répondeur.

« Le fantôme saisit sa chance et essaie de vous amener à défaire cela. À revenir en quelque sorte dans le passé pour effacer ce message, à corriger l'erreur que vous avez commise pour voir si vous allez le faire, rien que pour voir si c'est dans votre nature.

« Si ç'avait été le cas, vous seriez maintenant totalement sous son contrôle, mais à l'ultime seconde, votre nature profonde s'est rebellée et vous n'avez pas voulu le faire. Le fantôme alors renonce à vous utiliser et vous abandonne à son tour. Il doit trouver quelqu'un d'autre.

« Depuis combien de temps fait-il ça ? Je n'en sais rien. Commencez-vous à comprendre ? Reconnaissez-vous l'exactitude de ce que je dis ? »

Richard en avait froid dans le dos.

« Oui, fit-il, je crois que vous avez absolument raison.

— Et à quel moment, fit Dirk, le fantôme vous a-t-il quitté ? »  
Richard avala sa salive.

« Quand Michael Wenton Weakes est sorti de la pièce, dit-il.

— Je me demande donc, fit Dirk calmement, quelles possibilités le fantôme a vues en lui. Je me demande si cette fois il a trouvé ce qu'il voulait. Je crois que nous n'aurons pas longtemps à attendre. »

On frappa à la porte.

Quand elle s'ouvrit, ils aperçurent Michael Wenton Weakes.

Il dit simplement : « Je vous en prie, j'ai besoin de votre aide. »

Reg et Richard se tournèrent vers Dirk, puis vers Michael.

« Vous permettez que je pose ça quelque part ? demanda Michael. C'est assez lourd. C'est plein d'équipement de plongée. »

« Oh ! je vois, dit Susan. Eh bien, merci, Nicole, je vais essayer ce doigté-là, je suis sûre qu'il n'a mis le *mi bémol* là que pour embêter les gens. Oui, je m'y suis attaquée tout l'après-midi. Certains de ces passages en double croche dans le second mouvement sont absolument terribles. Ma foi, oui, ça m'a aidée à ne plus penser à tout ça. Non, aucune nouvelle. Tout ça est extrêmement mystérieux et absolument horrible. Je ne veux même pas... Écoute, peut-être que je te rappellerai plus tard pour voir comment tu te sens. C'est vrai, oui, on ne sait jamais ce qui est pire, n'est-ce pas, de la maladie, des antibiotiques ou du bavardage du médecin. Soigne-toi ou du moins assure-toi bien que Simon le fait. Dis-lui de t'apporter des litres de citronnade chaude. D'accord. Je te parlerai plus tard. Reste au chaud. Au revoir. »

Elle raccrocha et revint à son violoncelle.

Elle avait à peine recommencé à considérer le problème de l'exaspérant *mi bémol* que le téléphone sonna de nouveau. Elle l'avait simplement laissé décroché tout l'après-midi, mais elle avait oublié de le refaire après avoir donné son dernier coup de fil.

En soupirant, elle posa le violoncelle contre le mur, l'archet sur la table et revint jusqu'au téléphone.

« Allô ? » fit-elle.

Une fois de plus, rien. Juste la clameur lointaine du vent. Agacée, elle raccrocha violemment une fois de plus. Elle attendit quelques secondes puis elle allait redécrocher l'appareil lorsqu'elle songea que Richard aurait peut-être besoin d'elle.

Elle hésita.

Elle s'avoua qu'elle n'avait pas branché le répondeur car elle le mettait en général pour Gordon et c'était une chose dont elle n'avait pas envie que l'on la lui rappelât pour l'instant.

Elle brancha quand même le répondeur, régla le volume au plus bas et revint à ce *mi bémol* que Mozart n'avait introduit que pour agacer les violoncellistes.

Dans l'obscurité des bureaux de l'agence de détectives holistique de Dirk Gently, Gordon Way reposa tant bien que mal le combiné du téléphone sur son socle et alla s'effondrer sur le fauteuil en proie à l'abattement le plus profond. Il ne s'arrêta même pas de s'effondrer complètement à travers le fauteuil et finit par reposer légèrement sur le sol.

Miss Pearce avait fui le bureau la première fois où le téléphone s'était mis à téléphoner tout seul, sa patience pour ce genre de phénomènes étant finalement épuisée et, depuis ce moment, Gordon disposait du bureau. Toutefois, ses efforts pour contacter quelqu'un avaient totalement échoué.

Ou plutôt ses efforts pour contacter Susan, qui était tout ce qui l'intéressait. C'était Susan à qui il parlait quand il était mort et il savait confusément qu'il devait lui parler de nouveau. Mais elle avait laissé son appareil décroché presque tout l'après-midi et même lorsqu'elle avait répondu, elle n'avait pas pu l'entendre.

Il renonça. Il se remit debout et se coula jusque dans les rues envahies par la nuit. Il flotta sans but un moment, alla faire un tour sur le canal, plaisanterie dont l'attrait ne tarda pas à s'affaiblir, puis repartit vers la rue.

Les maisons d'où venaient des signes de lumière et de vie le bouleversaient d'autant plus que l'accueil qu'elles semblaient prêtes à prodiguer, elles le lui refusaient. Il se demanda si les gens verraiennt un inconvénient à ce qu'il se glissât simplement dans leurs maisons pour passer la soirée à regarder la télévision. Il ne dérangerait personne.

Ou aller dans un cinéma.

Ce serait mieux. Il pourrait aller au cinéma.

Il s'engagea d'un pas plus décidé, encore que toujours dénué de substance, dans Noel Road, et se mit à remonter la rue.

Noel Road, songea-t-il. Cela éveillait un vague souvenir. Il avait le sentiment d'avoir récemment eu affaire à quelqu'un dans Noel Road. Oui était-ce ?

Ses pensées furent interrompues par un terrible cri d'horreur qui retentit dans la rue. Il s'immobilisa. Quelques secondes plus tard, une porte s'ouvrit toute grande à quelques mètres de lui et une femme en sortit, hurlant et le regard fou.

## 31...

Richard n'avait jamais aimé Michael Wenton Weakes et il l'aimait encore moins quand il était habité par un fantôme. Il aurait été bien en peine de dire pourquoi, il n'avait rien personnellement contre les fantômes, il ne pensait pas qu'on devait juger quelqu'un simplement parce qu'il était mort, mais... il n'aimait pas ça.

Il était difficile néanmoins de ne pas le plaindre un peu. Michael était assis, l'air désolé, sur un tabouret, le coude appuyé sur la grande table et la tête prenant appui sur ses doigts. Il avait l'air malade et hagard. Il avait l'air extrêmement fatigué. Il avait l'air pitoyable. Il avait fait de son histoire un récit poignant et il termina par ses tentatives pour posséder d'abord Reg, puis Richard.

« Vous aviez raison, conclut-il, entièrement raison. »

Cette dernière remarque s'adressait à Dirk et Dirk esquissa une grimace, comme s'il s'efforçait de ne pas rayonner de triomphe trop de fois par jour.

La voix était celle de Michael et pourtant ce n'était pas celle de Michael. Le timbre, quel qu'il soit, qu'une voix acquiert en un milliard et quelques années de peur et d'isolement, cette voix l'avait acquis et elle emplissait ceux qui l'entendaient d'un vertige comparable à celui qui vous étreint l'esprit et l'estomac quand on est au bord d'une falaise en pleine nuit.

Il tourna les yeux vers Reg, puis vers Richard, et le regard de ces yeux aussi provoquait la pitié et la terreur. Richard dut détourner la tête.

« Je vous dois à tous les deux des excuses, dit le fantôme qui habitait Michael, que je vous présente du fond de mon cœur, et j'espère seulement que, quand vous en viendrez à comprendre le caractère désespéré de ma situation et l'espoir que m'offre cette machine, vous verrez pourquoi j'ai agi comme je l'ai fait et

que vous trouverez en vous-mêmes la force de me pardonner. Et de m'aider, je vous en supplie.

— Donnez-lui un whisky, fit Dirk d'un ton bourru.

— Je n'ai pas de whisky, répondit Reg. Euh, du porto ? Je dois avoir aussi une bouteille ou deux de margaux que je pourrais ouvrir. Un très bon cru. Il faudrait le chambrer une heure, mais je peux le faire, c'est très facile. Je...

— Voulez-vous m'aider ? » fit le fantôme en l'interrompant.

Reg s'affairait à rassembler du porto et des verres.

« Pourquoi vous êtes-vous emparé du corps de cet homme ? interrogea Dirk.

— J'ai besoin d'avoir une voix avec laquelle parler et un corps avec lequel agir. Je ne lui ferai aucun mal, absolument aucun...

— Laissez-moi vous poser de nouveau la question. Pourquoi vous êtes-vous emparé du corps de cet homme ? » insista Dirk.

Le fantôme fit hausser les épaules au corps de Michael.

« Il voulait bien. Ces deux gentlemen, et c'est bien compréhensible, ont résisté à être... disons : hypnotisés. Votre comparaison est juste. Quant à celui-ci, eh bien je crois que son sens de l'identité est au plus bas, et il a accepté. Je lui en suis très reconnaissant et je ne lui ferai aucun mal.

— Son sens de l'identité, répéta Dirk d'un ton songeur, est au plus bas ?

— Je suppose que c'est probablement vrai, murmura Richard à Dirk. Il semblait très déprimé hier soir. La seule chose qui comptait pour lui, on la lui avait retirée, parce que, ma foi, il n'était pas très bon. Bien qu'il soit orgueilleux, j'imagine qu'il a sans doute été très réceptif à l'idée qu'on ait vraiment besoin de lui pour quelque chose.

— Hum, hum », fit Dirk. Il le répéta ; il le dit une troisième fois avec conviction. Puis il se retourna tout d'un coup et lança au personnage assis sur le tabouret :

« Michael Wenton Weakes ! »

Michael renversa la tête en arrière et ses yeux clignèrent.

« Oui ? » dit-il de sa voix lugubre habituelle. Son regard suivait les déplacements de Dirk.

« Vous pouvez m'entendre, reprit Dirk, et vous pouvez répondre vous-même ?

— Oh ! oui, dit Michael, je peux très certainement.

— Cet... cet être, cet esprit, vous savez qu'il est en vous ? Vous acceptez sa présence ? Vous êtes partie prenante à ce qu'il désire faire ?

— C'est exact. J'ai été très ému par le récit qu'il m'a fait et je suis tout à fait disposé à l'aider. Je pense en fait que c'est bien pour moi de le faire.

— Très bien, fit Dirk avec un claquement de doigts, vous pouvez aller. »

La tête de Michael s'effondra soudain en avant, puis, au bout d'une seconde ou deux, elle se releva lentement comme si c'était un pneu qu'on gonflait.

Le fantôme avait repris possession de sa proie.

Dirk saisit une chaise, la fit pivoter et s'assit à califourchon pour faire face au fantôme qui habitait Michael, le regardant fixement dans les yeux.

« Encore une fois, dit-il, racontez-moi encore une fois. Un récit bref. »

Le corps de Michael se crispa un peu, son bras se tendit vers Dirk.

« Ne... me touchez pas ! lança Dirk. Dites-moi simplement les faits. La première fois que vous essayez de vous faire plaindre, je vous enfonce mon doigt dans l'œil, ou du moins dans celui que vous avez emprunté. Alors, laissez de côté tous les passages qui ressemblaient à du...

— Coleridge, fit soudain Richard. Ça sonnait exactement comme du Coleridge. On aurait dit « La ballade du vieux marin ». Enfin, certains passages. »

Dirk fronça les sourcils. « Coleridge ? »

— J'ai essayé de lui raconter mon histoire, reconnut le fantôme. Je...

— Je vous demande pardon, fit Dirk, il va falloir m'excuser : je n'ai encore jamais interrogé un fantôme vieux de quatre milliards d'années. C'est bien de Samuel Taylor que nous parlons ? Vous voulez dire que vous avez raconté votre histoire à Samuel Taylor Coleridge ?

— J'ai pu pénétrer dans son esprit... certaines fois. Lorsqu'il était dans un état impressionnable.

— Vous voulez dire quand il était sous laudanum ? dit Richard.

— C'est exact. Il était plus détendu dans ces moments-là.

— Je pense bien, ricana Reg. Je l'ai rencontré parfois quand il était étonnamment détendu. Écoutez, je vais faire du café. »

Il disparut dans la cuisine, d'où on pouvait l'entendre qui riait tout seul.

« C'est un autre monde, marmonna Richard en s'asseyant et en secouant la tête.

— Mais, malheureusement, quand il était en possession de tous ses moyens, moi-même, si je puis dire, je ne l'étais pas, expliqua le fantôme, et ça a donc échoué. Et ce qu'il a écrit était très confus.

— Ça se discute, murmura Richard en haussant les sourcils.

— Professeur, cria Dirk, ça peut paraître absurde, mais est-ce que Coleridge a jamais essayé de... d'utiliser votre machine à voyager dans le temps ? Vous êtes libre de discuter de cette question sous quelque forme qui vous plaise.

— Eh bien, figurez-vous, dit Reg en passant la tête par la porte, il est venu une fois fureter par ici, mais je crois qu'il était dans un état bien trop détendu pour faire quoi que ce soit.

— Je vois, fit Dirk. Mais pourquoi, ajouta-t-il en se retournant vers l'étrange silhouette de Michael affalé sur son tabouret, pourquoi ça vous a-t-il pris si longtemps de trouver quelqu'un ?

— Pendant de longues, longues périodes, je suis très faible, je n'ai pratiquement plus d'existence et je suis incapable d'influencer quoi que ce soit ; et puis, bien sûr, avant cette époque, il n'y avait pas ici de machine à remonter le temps et... aucun espoir pour moi.

— Peut-être, suggéra Richard, les fantômes existent-ils comme des ondes, comme des ondes d'interférence entre le réel et le possible. Ça devrait donner des pointes et des creux irréguliers, comme dans une onde musicale. »

Le fantôme fit brusquement tourner vers Richard les yeux de Michael.

« C'est vous..., dit-il, c'est vous qui avez écrit cet article...

— Ma foi, oui...

— Il m'a beaucoup ému, dit le fantôme, avec dans la voix une brusque nostalgie qui parut le prendre presque autant au dépourvu que ses auditeurs.

— Oh ! je vois, fit Richard. Ma foi, merci. Vous n'aimiez pas tellement ça la dernière fois que vous m'en avez parlé. Bien sûr, je sais que ce n'était pas vous en tant que... »

Richard se rassit, le front barré d'un pli soucieux.

« Voyons, reprit Dirk, pour en revenir au début... »

Le fantôme reprit pour son propre compte le souffle de Michael et repartit. « Nous étions sur..., dit-il.

— Un navire spatial.

— Oui. Parti de Salaxala, un monde où... enfin très loin d'ici. Un endroit de violence et de trouble. Nous sommes partis, un groupe de neuf ou douze, comme les gens le faisaient souvent, afin de trouver un nouveau monde où nous installer. Aucune des planètes de ce système ne convenait à notre propos, mais nous nous sommes arrêtés dans ce monde-ci pour refaire le plein de certains minéraux.

« Malheureusement notre navire de débarquement s'est endommagé en entrant dans l'atmosphère. Assez gravement endommagé, mais il est encore tout à fait réparable.

« J'étais l'ingénieur de bord et c'est à moi qu'a incomber la tâche de surveiller la réparation du canot et de le préparer pour regagner le navire principal. Maintenant, pour comprendre ce qui s'est passé ensuite, il faut que vous connaissiez un peu la nature d'une société hautement automatisée. Il n'y a pas un travail qui ne puisse être fait plus facilement avec l'aide d'une informatique avancée, et il y avait des problèmes très spécifiques inhérents à un voyage ayant un but comme le nôtre...

— Qui était ? » demanda sèchement Dirk.

Le fantôme qui habitait Michael se mit à cligner comme si la réponse était évidente.

« Eh bien, trouver un monde nouveau et meilleur où nous pourrions tous à jamais vivre dans la liberté, la paix et l'harmonie, bien sûr », dit-il.

Dirk haussa les sourcils.

« Oh ! ça, dit-il. Vous aviez soigneusement réfléchi à tout, j'imagine.

— On y avait réfléchi pour nous. Nous avions avec nous quelques appareils très spécialisés pour nous aider à continuer à croire au but du voyage, même quand les choses devenaient difficiles. Ils fonctionnaient en général très bien, mais je crois que nous en sommes arrivés à compter trop sur eux.

— De quoi diable s'agissait-il ? demanda Dirk.

— Il est sans doute difficile pour vous de comprendre à quel point ils étaient rassurants, et c'est pourquoi j'ai commis mon erreur fatale. Quand j'ai voulu savoir s'il était prudent ou non de décoller, je ne voulais pas savoir que ça pourrait ne pas être sûr. Je voulais simplement avoir l'assurance que ça l'était. Alors, au lieu de vérifier moi-même, vous comprenez, j'ai envoyé un des Moines électriques. »

## 32...

La plaque de cuivre sur la porte rouge de Peckender Street luisait en reflétant la lumière jaune du lampadaire. Elle brilla un moment d'un éclat vif en renvoyant la violente lumière du gyrophare d'une voiture de police qui passait.

Son état diminua un peu tandis qu'une pâle, très pâle apparition glissait sans bruit à travers. Elle reprenait par moment de l'éclat car l'apparition tremblait sous l'effet d'une terrible agitation.

Le fantôme de Gordon Way s'arrêta dans l'obscurité du vestibule. Il avait besoin de quelque chose sur quoi s'appuyer et, bien sûr, il n'y avait rien. Il essaya de se cramponner à lui-même, mais il n'avait aucune prise. La nausée le prit devant l'horreur de ce qu'il avait vu, mais, bien sûr, il n'avait rien dans l'estomac. Il monta l'escalier, moitié trébuchant, moitié flottant, comme un homme qui se noie essaie de s'agripper à l'eau. Il traversa en trébuchant le mur, le bureau, la porte, et essaya de se maîtriser devant la table du bureau de Dirk.

Si quelqu'un était d'aventure entré dans le bureau quelques minutes plus tard – une femme de ménage de nuit peut-être, si Dirk Gently en avait jamais employé une, ce qu'il ne faisait pas en prétextant qu'elles voulaient être payées et que lui ne voulait pas les payer, ou un cambrioleur, peut-être s'il y avait eu quelque chose dans le bureau à voler, ce qui n'était pas le cas –, ils auraient vu le spectacle suivant qui les aurait laissés stupéfaits.

Le combiné du gros téléphone rouge posé sur le bureau vacilla soudain et tomba de son socle sur le bureau.

On entendit le bourdonnement de la tonalité. Puis, un par un, sept des gros boutons faciles à pousser s'enfoncèrent et, après la très longue pause que le téléphone britannique vous octroie pour vous permettre de rassembler vos pensées et

d'oublier qui vous appelez, on put entendre la sonnerie d'un téléphone à l'autre bout de la ligne.

Au bout de deux sonneries, il y eut un déclic, un ronronnement, un bruit comme celui d'une machine prenant son souffle. Puis une voix déclara : « Allô, ici Susan. Je ne peux pas répondre au téléphone pour le moment, parce que j'essaie d'obtenir un *mi* bémol convenable, mais si vous voulez bien laisser votre nom... »

« Donc, en vous fiant aux dires d'un – c'est à peine si je peux me pousser à prononcer les mots – d'un Moine électrique, reprit Dirk d'une voix vibrante de dérision, vous tentez de lancer le navire et, à votre totale stupéfaction, il explose. Et depuis... ?

— Et depuis, dit le fantôme consterné, je suis seul sur cette planète. Seul à savoir ce que j'avais fait à mes camarades du navire. Seul, tout seul...

— J'ai dit pas d'apitoiement, dit Dirk, furieux. Et le navire principal ? Lui a sans doute continué à chercher une...

— Non.

— Alors qu'est-il advenu de lui ?

— Rien, il est toujours là.

— Toujours là ? »

Dirk se leva d'un bond et se mit à arpenter la pièce, le front furieusement plissé.

« Oui. » La tête de Michael se baissa un peu, mais il leva sur Reg et sur Richard un regard pitoyable. « Nous étions tous à bord du canot de débarquement. Au début, je me sentais hanté par les fantômes du reste de l'équipage, mais ce n'était que dans mon imagination. Pendant des millions d'années, puis des milliards d'années, j'ai marché dans la boue absolument seul. Il vous est impossible de concevoir même la plus infime partie du tourment que représente une telle éternité. Et puis, tout récemment, la vie s'est éveillée sur la planète. La vie. De la végétation, des choses dans la mer, puis enfin, vous. Une vie intelligente. Je me tourne vers vous pour que vous me libériez du tourment que j'ai enduré. »

La tête de Michael se pencha d'un air navré sur sa poitrine pendant quelques secondes. Puis, lentement, en vacillant, elle se redressa et les fixa de nouveau, ses yeux brillant de feux encore plus sombres.

« Ramenez-moi, dit-il, je vous en supplie, ramenez-moi au canot de débarquement. Laissez-moi défaire ce qui a été fait. Un mot de moi, et ce peut être défait. Les réparations convenablement faites, le canot de débarquement peut alors regagner le navire principal, nous pouvons reprendre notre route, mon tourment va s'arrêter et je cesserai d'être pour vous un fardeau. Je vous en supplie. »

Il y eut un bref silence.

« Mais ça ne peut pas marcher, n'est-ce pas ? dit Richard. Si nous faisons cela, alors ceci ne sera pas arrivé. Est-ce que nous n'engendrerons pas toutes sortes de paradoxes ? »

Reg s'arracha à ses pensées. « Pas pires qu'un grand nombre qui existent déjà. Si l'univers arrivait à son terme chaque fois qu'il y a eu quelque incertitude à propos de ce qui s'y était passé, il n'aurait jamais dépassé la première picoseconde. Et c'est le cas, évidemment, pour bien des univers. C'est comme un corps humain, voyez-vous. Quelques meurtrissures et quelques coupures ici et là ne lui feront aucun mal. Pas même de la grosse chirurgie si elle est pratiquée comme il faut. Les paradoxes ne sont que le tissu cicatriciel. Le temps et l'espace cicatrisent autour d'eux et les gens se souviennent simplement d'une version des événements qui tient autant debout qu'ils en ont besoin.

« Ça ne veut pas dire que si vous êtes entraîné dans un paradoxe, certaines choses ne vous frapperont pas comme étant très bizarres, mais si vous avez vécu jusqu'à maintenant sans que ça vous arrive déjà, alors je ne sais pas dans quel univers vous avez vécu, mais pas dans celui-ci.

— Eh bien, si c'est le cas, dit Richard, pourquoi étiez-vous si acharné à ne rien faire pour sauver le dodo ? »

Reg soupira. « Vous ne comprenez rien. Le dodo ne serait pas mort si je ne m'étais pas donné tant de mal pour sauver le coelacanthe.

— Le coelacanthe ? Le poisson préhistorique ? Mais comment l'un pourrait-il affecter l'autre ?

— Ah ! voilà la question. Les complexités des causes et des effets défient l'analyse. Non seulement le continuum est comme un corps humain, il ressemble aussi beaucoup à une bande de papier peint mal posé. Aplatissez une bulle d'air quelque part, et une autre jaillit ailleurs. Il n'y a plus de dodo parce que je suis intervenu. En fin de compte, je me suis imposé comme règle de ne pas intervenir, parce que je ne pouvais tout simplement plus le supporter. La seule chose qui souffre vraiment quand vous essayez de changer le temps, c'est vous-même. » Il eut un pâle sourire et détourna les yeux.

Puis il ajouta, après un long moment de réflexion : « Non, c'est faisable. Je suis simplement cynique parce que ça a tant de fois mal tourné. L'histoire de ce pauvre diable est très pitoyable et ça ne peut pas faire de mal de mettre un terme à ses souffrances. Ça s'est passé il y a si longtemps, si longtemps, sur une planète morte. Si nous faisons cela, chacun de nous se rappellera ce qui nous est arrivé individuellement. Tant pis si le reste du monde n'est pas tout à fait d'accord. Ce ne sera guère la première fois. »

La tête de Michael s'inclina.

« Vous êtes très silencieux, Dirk », dit Richard.

Dirk lui jeta un regard furieux. « Je veux voir ce navire », exigea-t-il.

Dans l'obscurité, le combiné du téléphone rouge sortit de son socle et glissa sur le bureau. Si quelqu'un s'était trouvé là pour le voir, on aurait pu tout juste distinguer une forme qui le déplaçait. Cette forme ne brillait que très faiblement, moins que les aiguilles d'une montre lumineuse. On aurait plutôt dit que l'obscurité autour d'elle était plus épaisse et que la forme fantomatique y était installée comme un tissu cicatriciel sur la surface de la nuit.

Gordon se saisit une dernière fois du combiné récalcitrant. Il parvint enfin à l'agripper et à le faire glisser sur son socle.

De là, il retomba à sa place et coupa la communication. Au même moment, le fantôme de Gordon Way, son dernier appel enfin lancé, retomba sur son socle à lui et disparut.

## 33...

Tournant lentement sur elle-même dans l'ombre de la Terre, parmi les débris qui flottaient à jamais en orbite haute, se trouvait une forme sombre plus grande et de forme plus régulière que le reste. Et beaucoup, beaucoup plus ancienne.

Depuis quatre milliards d'années, elle continuait d'absorber des informations en provenance du monde au-dessous d'elle, triant, analysant, emmagasinant. De temps en temps, elle renvoyait des renseignements si elle pensait qu'ils étaient utiles, si elle pensait qu'on pourrait les recevoir. Mais à part cela, elle observait, elle écoutait, elle enregistrait. Pas un clapotement de vague, pas un battement de cœur n'échappait à son attention.

À cela près, rien à l'intérieur de cette forme ne bougeait depuis quatre milliards d'années, sauf l'air qui circulait encore et les grains de poussière dans l'air qui dansaient, et dansaient et dansaient, et dansaient... et dansaient encore.

Ce ne fut qu'un très léger incident qui se produisit alors. Sans bruit, sans agitation, comme une goutte de rosée tombant sur une feuille, voilà qu'apparut, dans un mur vide et gris depuis quatre milliards d'années, une porte, une simple porte ordinaire, peinte en blanc avec une petite poignée de cuivre un peu bosselée.

Cet événement discret fut lui aussi enregistré et incorporé au flot continual de traitement d'informations auquel le navire procédait sans cesse. Non seulement l'arrivée de la porte, mais l'arrivée de ceux qui se trouvaient derrière la porte, l'air qu'ils avaient, leur façon de marcher, leurs réactions lors de leur arrivée. Tout cela fut traité, enregistré, transformé.

Au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit.

À l'intérieur on distinguait une pièce comme on n'en connaissait pas à bord du navire. Une pièce avec du parquet, des meubles au capitonnage fané, une pièce où dansait un feu. Et

comme le feu dansait, ses informations dansaient au sein des ordinateurs du navire spatial et les grains de poussière dans l'air dansaient au même rythme.

Une silhouette était plantée sur le seuil, une grande silhouette lugubre avec une étrange lueur qui dansait maintenant dans ses yeux. Elle franchit le seuil pour pénétrer dans le navire, son visage soudain empreint d'un calme qu'il recherchait depuis longtemps mais qu'il n'avait jamais cru retrouver.

Sur ses pas apparut un homme plus petit et plus âgé, avec des cheveux blancs en désordre. Il s'arrêta et cligna les yeux d'un air étonné en passant du royaume de sa chambre au royaume du navire. Derrière lui survint un troisième homme, impatient et tendu, enveloppé d'un grand manteau de cuir qui flottait autour de lui. Lui aussi s'arrêta, momentanément déconcerté par quelque chose qu'il ne comprenait pas. Arborant sur son visage un air de profond étonnement, il s'avança et considéra les murs gris et poussiéreux du vieux navire.

Enfin arriva un quatrième homme, grand et maigre. Il se pencha pour franchir la porte, puis s'arrêta aussitôt, comme s'il était entré dans un mur et, dans une certaine mesure, c'était ce qui lui était arrivé.

Il s'arrête, pétrifié. Si quelqu'un avait regardé son visage à cet instant précis, il aurait été extrêmement clair que l'événement le plus stupéfiant de toute l'existence de cet homme, il était en train de le vivre en ce moment.

Quand lentement il commença à bouger, ce fut d'une démarche étrange, comme s'il nageait avec une très grande lenteur. Le plus infime mouvement de sa tête semblait faire monter à son visage des flots nouveaux de crainte respectueuse et de stupéfaction. Des larmes s'amassaient dans ses yeux et l'étonnement lui coupait le souffle.

Dirk se retourna pour le regarder, pour lui demander d'avancer plus vite.

« Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il au-dessus du bruit.

— La... la musique... », murmura Richard.

L'air était rempli de musique. Si rempli qu'il semblait n'y avoir place pour rien d'autre. Et chaque particule d'air semblait avoir

sa propre musique, si bien que quand Richard bougeait la tête, il entendait une musique nouvelle et différente, mais cette musique nouvelle s'accordait parfaitement avec la musique qu'il avait laissée derrière lui.

Les modulations de l'une à l'autre s'accomplissaient dans la perfection : des bonds stupéfiants vers des octaves lointaines se faisaient sans effort par un simple mouvement de tête. De nouveaux thèmes, de nouvelles bribes de mélodies, tous parfaitement et étonnamment proportionnés, se mêlaient constamment dans cette trame sans fin. De grandes et lentes vagues de mouvement, des danses plus rapides qui les faisaient vibrer, de petits bondissements scintillants qui dansaient sur les danses, de longs airs emmêlés dont la fin ressemblait si fort au début qu'ils s'enroulaient sur eux-mêmes, se tournaient, se retournaient et puis se précipitaient de nouveau derrière une autre mélodie dansante dans une lointaine partie du navire.

Richard trébucha contre la paroi.

Dirk l'empoigna précipitamment par le bras.

« Allons, dit-il avec brusquerie, qu'est-ce qui se passe ? Vous ne supportez pas la musique ? C'est un peu fort, n'est-ce pas ? Bon sang, reprenez-vous. Il y a quelque chose ici que je ne comprends pas. Ça n'est pas normal. Venez... »

Il traîna Richard à sa suite, puis il dut le soutenir tandis que l'esprit de Richard s'enfonçait de plus en plus sous le poids accablant de la musique. Les visions que tissaient dans son esprit les millions de fils musicaux s'embrouillaient de plus en plus, mais plus le chaos bourgeonnait, plus il s'adaptait à l'autre chaos et au chaos suivant plus grand encore, jusqu'au moment où tout cela devenait une énorme sphère d'harmonies en train d'exploser et qui s'étendait dans son esprit à une vitesse insupportable.

Et puis tout devint beaucoup plus simple.

Une seule mélodie dansait dans son esprit et toute son attention se concentrail sur elle. C'était un air qui bouillonnait dans ce flux magique, qui lui donnait une forme, une vie, qui en était l'essence même. L'air bondissait et s'allongeait en trilles et en échos, d'abord un peu précipités, puis il se remit à danser, mais avec plus de difficulté, parut sombrer dans les tourbillons

du doute et de la confusion, puis révéla que ces tourbillons n'étaient que les premiers frémissements d'une nouvelle et énorme vague d'énergie qui arrivait joyeusement des profondeurs.

Très, très lentement, Richard commença à s'évanouir.

Il était là, parfaitement immobile. Il avait l'impression d'être une vieille éponge trempée dans la paraffine et qu'on avait laissée sécher au soleil.

Il se sentait comme le corps d'un vieux cheval se consumant au soleil. Il rêvait d'huile, légère et parfumée, de grandes houles sombres. Il était sur une plage blanche, ivre de poissons, abruti de sable, décoloré par le soleil, somnolent, abruti de lumière, en train de sombrer, d'estimer la densité des nuages de vapeur dans des nébuleuses lointaines, tourbillonnant de délice. Il était une pompe faisant jaillir l'eau fraîche au printemps, arrosant un tas d'herbe fraîchement tondue. Des bruits, qu'il entendait à peine, brûlaient au loin comme un sommeil lointain.

Il courait et il tombait. Les lumières d'un port tournoyaient dans la nuit. La mer, comme un esprit sombre, léchait à petits coups le sable. Là-bas, c'était plus profond et plus froid, il coulait sans mal dans les grandes vagues qui montaient comme de l'huile autour de ses oreilles, et seul venait le troubler le lointain bourdonnement du téléphone qui sonnait. Il savait qu'il venait d'écouter la musique de la vie elle-même. La musique de la lumière dansant sur l'eau que le vent faisait frissonner, de la vie qui passait à travers l'eau, de la vie qui passait sur la terre, réchauffée par la lumière.

Il continuait à ne pas bouger. Il continuait à être troublé par le bourdonnement lointain d'un téléphone qui sonnait.

Il se rendit compte peu à peu que le bourdonnement lointain d'un téléphone qui sonnait était bien un téléphone qui sonnait.

Il se redressa brusquement.

Il était allongé sur un petit lit défait, dans une petite chambre lambrisée et en désordre dont il savait qu'il aurait dû la reconnaître, mais qu'il n'arrivait pas à situer. Elle était encombrée de livres et de chaussures.

Le téléphone auprès du lit sonnait. Il décrocha.

« Allô ? dit-il.

— Richard ! » C'était la voix de Susan, bouleversée. Il secoua la tête sans rien se rappeler d'intéressant.

« Allô ? répéta-t-il.

— Richard, c'est toi ? *Où es-tu* ?

— Euh, ne quitte pas, je vais regarder. »

Il reposa le combiné sur les draps froissés où il resta à couiner, il se leva, les jambes flageolantes, s'avança tant bien que mal jusqu'à la porte et l'ouvrit.

Elle donnait sur une salle de bains. Il l'examina d'un regard méfiant. Une fois de plus, il la reconnaissait, mais il avait le sentiment qu'il manquait quelque chose. Oh ! oui. Il aurait dû y avoir un cheval dedans. Ou du moins, il y avait un cheval la dernière fois qu'il l'avait vue. Il traversa la salle de bains et sortit par l'autre porte. Il descendit comme il put l'escalier et entra dans le bureau de Reg.

Il fut surpris par ce qu'il vit en y entrant.

## 34...

Les orages de la veille, celui de l'avant-veille et les inondations de la semaine précédente s'étaient maintenant calmés. Le ciel était encore lourd de pluie, mais tout ce qui tombait maintenant dans la pénombre du soir, c'était une morne petite pluie fine.

Le vent fouettait la plaine qui s'assombrissait, s'aventurait parmi les collines basses et s'engouffrait dans une petite vallée où se dressait un édifice, une sorte de tour, isolée dans un cauchemar de boue et inclinée.

C'était le moignon noirci d'une tour. Elle se dressait comme une excroissance de magma jaillie d'un des plus pestilentiel puits de l'enfer et elle penchait bizarrement, comme si elle était écrasée par quelque chose de plus terrible encore que son poids considérable. On aurait dit un corps mort, mort depuis une éternité.

Il n'y avait pour tout mouvement que celui d'un fleuve de boue qui se tramait au fond de la vallée devant la tour. À un peu plus d'un kilomètre, le fleuve s'engouffrait dans un ravin et disparaissait sous terre.

Mais, comme le soir tombait, il apparut que la tour n'était pas absolument sans vie. Une petite lumière rouge falote s'agitait dans ses profondeurs.

Ce fut cette scène que Richard fut surpris d'apercevoir du seuil d'une petite porte blanche qui s'ouvrait au flanc de la vallée, à quelques centaines de mètres de la tour.

« Ne sortez pas ! fit Dirk en tendant le bras. L'atmosphère est empoisonnée. Je ne sais pas exactement ce qu'elle contient, mais ça nettoierait sûrement très bien vos tapis. »

Planté sur le seuil de la porte, Dirk observait la vallée avec une profonde méfiance.

« Où sommes-nous ? demanda Richard.

— Aux Bermudes, fit Dirk, c'est un peu compliqué.

— Merci, dit Richard en regagnant d'un pas incertain le fond de la pièce. Excusez-moi », dit-il à Reg, qui s'affairait autour de Michael Wenton Weakes, s'assurant que la tenue de plongée qu'il portait était bien étanche, que le masque était en position et que le régulateur d'air fonctionnait bien.

« Pardon, est-ce que je peux passer ? fit Richard. Merci. »

Il remonta l'escalier, regagna la chambre de Reg, s'assit en tremblant au bord du lit et reprit le téléphone.

« Je suis aux Bermudes, dit-il. C'est un peu compliqué. »

En bas, Reg terminait d'enduire de vaseline tous les joints de la combinaison de plongée et les parties de peau exposées autour du masque, puis il annonça que tout était prêt.

Dirk se retourna et le considéra avec une infinie mauvaise grâce.

« Eh bien, alors, dit-il, adieu, bon débarras. Je me lave les mains de toute cette affaire. J'imagine que nous allons devoir attendre ici que vous nous renvoyiez l'emballage vide, si tant est que cela ait de l'intérêt. » Il contourna le divan avec un geste furieux. Tout ça ne lui plaisait pas. Pas du tout. Il n'aimait pas notamment que Reg en sût plus que lui à propos de l'espace/temps. Et il était furieux de ne pas savoir pourquoi ça ne lui plaisait pas.

« Mon cher garçon, dit Reg d'un ton conciliant, songez que c'est un bien petit effort pour nous que d'aider cette pauvre âme. Je suis désolé si cela vous paraît décevant après toutes vos extraordinaires déductions. Vous avez l'impression, je le sais bien, qu'un simple geste de miséricorde ne vous paraît pas suffisant, mais vous devriez être plus charitable.

— Charitable, ah ! fit Dirk. Je paie mes impôts, que voulez-vous de plus ? »

Il se jeta sur le divan, passa ses mains dans ses cheveux et prit un air boudeur.

Le corps possédé de Michael serra la main de Reg et prononça quelques mots de remerciements. Puis il se dirigea d'un pas raide vers la porte, se retourna et les salua tous les deux.

Dirk tourna la tête pour le foudroyer du regard, ses yeux étincelant derrière ses lunettes et ses cheveux en désordre. Le fantôme regarda Dirk et un moment frissonna d'appréhension. Une bouffée de superstition poussa soudain le fantôme à leur faire un petit salut de la main. Il agita par trois fois la main de Michael, puis dit un seul mot.

« Adieu », lança-t-il.

Là-dessus, il fit demi-tour, empoigna le chambranle de la porte et sortit résolument dans la boue et dans le vent pestilentiel et empoisonné.

Il s'arrêta un moment pour s'assurer où il mettait les pieds et qu'il ne perdait pas l'équilibre, puis, sans un autre regard en arrière, il s'éloigna, hors d'atteinte des créatures visqueuses avec des jambes, et partit vers son avenir.

« Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? » fit Dirk en mimant avec agacement le triple petit salut du fantôme.

Richard dévala l'escalier, ouvrit toute grande la porte et se précipita dans la pièce, l'œil affolé.

« Ross a été assassiné ! cria-t-il.

— Qui diable est Ross ? cria Dirk.

— Ross, bon sang, s'exclama Richard, le nouveau rédacteur en chef de *Profondeurs*.

— Qu'est-ce que c'est que *Profondeurs* ? hurla Dirk.

— Le magazine de Michael, Dirk ! Vous vous souvenez ? Gordon a foutu Michael à la porte du magazine et en a confié la direction à ce Ross. C'est pour ça que Michael le détestait. Eh bien, hier soir, Michael est allé l'assassiner ! »

Il s'arrêta, haletant. « En tout cas, dit-il, Ross a été tué et Michael était le seul à avoir un motif pour le faire. »

Il courut jusqu'à la porte, regarda la silhouette qui s'éloignait dehors et disparaissait dans l'obscurité puis se retourna vers eux.

« Il revient ? » fit Richard.

Dirk bondit sur ses pieds et resta un moment l'air perplexe.

« Voilà... voilà pourquoi Michael était le parfait sujet. C'est ça que j'aurais dû chercher. La chose que le fantôme lui a fait faire pour bien installer son emprise. Ce qu'il devait fondamentalement vouloir faire, ce qui correspondait au but

que recherchait le fantôme. Oh ! mon Dieu. Il croit que nous les avons supplantés et c'est ça qu'il veut corriger.

« Il croit que ce monde est à eux et non pas à nous. C'était ici qu'ils devaient s'installer et construire leur foutu paradis. Ça colle avec tout le reste.

« Vous voyez, dit-il en se tournant vers Reg, ce que nous avons fait ? Je ne serais pas surpris de découvrir que l'accident que cette pauvre âme tourmentée là-bas est en train d'essayer de corriger, c'est la chose même qui a fait démarrer la vie sur cette planète ! »

Il détourna soudain les yeux de Reg, pâle et tremblant, pour regarder Richard.

« Quand avez-vous appris ça ? fit-il, étonné.

— Eh bien, à l'instant, dit Richard. Au... au téléphone. Là haut.

— Quoi ?

— C'était Susan, je ne sais pas comment... Elle a dit qu'elle avait un message sur son répondeur qui lui racontait tout ça. Elle a dit que le message... était de... Elle a dit que c'était de Gordon mais je crois qu'elle avait perdu la tête. Dirk, qu'est-ce qui se passe ? Où sommes-nous ?

— Nous sommes quatre milliards d'années en arrière, dit Reg d'une voix tremblante. Je vous en prie, ne me demandez pas comment il se fait que le téléphone fonctionne quand nous sommes n'importe où dans l'univers, sauf à l'endroit où il est branché, c'est un problème que vous devrez régler avec les postes britanniques, mais...

— Au diable les postes britanniques », cria Dirk. Il courut jusqu'à la porte et regarda encore la vague silhouette qui pataugeait dans la boue pour regagner le navire de Salaxala, tout à fait hors d'atteinte maintenant.

« Combien de temps, demanda Dirk avec le plus grand calme, combien de temps, à votre avis cela va-t-il prendre à ce gros salopard pour atteindre son navire ? Parce que c'est ce qu'il nous faudra attendre aussi.

« Venez, asseyons-nous. Réfléchissons. Nous avons deux minutes pour décider de ce que nous allons faire. Après cela, je crois bien que nous trois et tout ce que nous avons jamais

connu, y compris le cœlacanthe et le dodo, mon cher professeur, cesseront à jamais d'exister. »

Il s'assit lourdement sur le canapé, puis se releva et ôta de sous lui la veste abandonnée par Michael. Au même instant, un livre tomba de la poche.

## 35...

« Je trouve que c'est un abominable acte de profanation », dit Richard à Reg, alors qu'ils étaient assis tous les deux à se cacher derrière une haie.

La nuit était pleine des parfums de l'été venant du jardin qui entourait la maison et auxquels se mêlait parfois une bouffée d'air marin apportée par la petite brise qui flânait sur la côte de la Manche.

Une pleine lune brillait sur la mer au loin et, à sa lueur, on pouvait voir jusqu'à Exmoor qui s'étendait au sud.

Reg poussa un soupir.

« Oui, peut-être, dit-il, mais je crois malheureusement qu'il a raison, vous savez, il faut le faire. C'était la seule méthode sûre. Toutes les instructions étaient clairement exposées dans le texte une fois qu'on savait ce qu'on cherchait. Il faut le supprimer. Le fantôme sera toujours dans les parages. En fait, ils sont deux maintenant. Enfin, à supposer que ça marche. Pauvre diable. Mais j'imagine quand même que c'est sa faute. »

Richard arracha nerveusement quelques brins d'herbe et les tordit entre ses doigts. Il les brandit sous le clair de lune, les tournant suivant des angles différents en regardant la lumière jouer sur eux.

« Quelle musique, dit-il. Je ne suis pas un esprit religieux, mais si je l'étais, je dirais que c'était comme un coup d'œil à l'esprit de Dieu. Peut-être que c'était le cas et que je devrais avoir l'esprit religieux. Il faut que je me rappelle que ce n'est pas eux qui ont créé la musique, ils n'ont créé que l'instrument permettant de déchiffrer la partition. Et la partition, c'était la vie elle-même. Et tout est là-haut. »

Il leva les yeux vers le ciel. Machinalement, il se mit à réciter :

*Pourrais-je jamais faire revivre en moi  
Sa symphonie et sa chanson,  
Atteindre à des délices qui feraient ma conquête  
Et qu'avec cette musique aux accents profonds  
Je puisse construire ce dôme dans les airs  
Ce dôme ensoleillé, ces cavernes de glace !*

« Hum, fit Reg. Je me demande s'il est arrivé assez tôt.

— Que disiez-vous ?

— Oh ! rien, juste une idée.

— Bonté divine, il est bavard, n'est-ce pas ? s'exclama soudain Richard. Ça fait plus d'une heure qu'il est là. Je me demande ce qui se passe. »

Il se leva pour regarder par-dessus la haie la petite villa baignée dans le clair de lune derrière eux. Environ une heure plus tôt, Dirk s'était avancé d'un pas résolu jusqu'à la porte et avait frappé.

Quand la porte s'était ouverte, comme à regret, et qu'un visage un peu ahuri l'avait regardé, Dirk avait soulevé son ridicule chapeau et dit d'une voix claire : « Mister Samuel Coleridge ? Je passais, en revenant de Porlock, vous comprenez, et je me demandais si je ne pourrais pas me permettre de solliciter de vous un entretien ? C'est juste pour une petite feuille paroissiale que j'édite. Ça ne prendra pas beaucoup de votre temps, je vous le promets, je sais que vous devez être occupé, un poète célèbre comme vous, mais j'admire tant votre œuvre et... »

Le reste se perdit, car entre-temps Dirk avait réussi à entrer et à refermer la porte derrière lui.

« Voudriez-vous m'excuser un moment ? dit Reg.

— Comment ? Oh ! bien sûr, dit Richard. Je m'en vais aller jeter un coup d'œil pour voir ce qui se passe. »

Pendant que Reg s'éloignait derrière un arbre, Richard poussa la petite barrière et allait s'engager dans le sentier lorsqu'il entendit le bruit des voix qui, de l'intérieur, approchaient de la porte.

Il recula précipitamment au moment où la porte commençait à s'ouvrir.

« Eh bien, merci infiniment, Mr. Coleridge, dit Dirk qui sortait en tripotant son chapeau et en s'inclinant, vous avez été extrêmement aimable et vous ne m'avez pas ménagé votre temps, croyez bien que je vous en suis reconnaissant, comme, j'en suis sûr, ce sera le cas pour mes lecteurs. Je suis convaincu que ça va faire un très joli petit article, et soyez assuré que je vous en enverrai un exemplaire pour que vous l'examiniez à loisir. J'accueillerais bien volontiers vos commentaires si vous en avez, les détails de style, vous savez, des suggestions, des conseils, des choses comme ça. Allons, merci encore de m'avoir consacré du temps. J'espère que je ne vous ai pas empêché de faire quelque chose d'important... »

La porte claqua violemment derrière lui.

Dirk se retourna, arborant une succession de sourires triomphants, et descendit le chemin en direction de Richard.

« Allons, voilà qui a mis un terme à cette affaire, dit-il en se frottant les mains. Je crois qu'il avait commencé à prendre des notes mais il ne se souviendra de rien, c'est sûr. Où est le distingué professeur ? Ah ! vous voilà. Bonté divine, je ne me rendais pas compte que j'avais été aussi long. C'est un homme tout à fait fascinant et divertissant, ce Mr. Coleridge, ou du moins je suis sûr qu'il l'aurait été si je lui en avais laissé l'occasion, mais j'étais trop occupé à être fascinant moi-même.

« Oh ! mais j'ai bien fait comme vous me l'aviez demandé, Richard, je lui ai demandé ce que c'était à la fin que cette histoire d'albatros et il m'a dit : « Quel albatros ? » Alors j'ai dit : « Oh ! ça n'a pas d'importance, l'albatros n'avait pas de signification. » Il m'a dit : « Quelle signification l'albatros n'avait pas ? » et j'ai dit : « Ça ne fait rien, peu importe. » Il a dit que si, ça importait : si quelqu'un arrive chez lui au milieu de la nuit en divaguant à propos d'un albatros, il voulait savoir pourquoi. Je lui ai dit que ce foutu albatros pouvait bien crever, et il m'a dit que ça n'était pas ça qui le gênait et que d'ailleurs ça lui donnait peut-être une idée pour un poème auquel il travaillait. « Ça vaut bien mieux, dit-il, que d'être heurté par un météore », ce qui à son avis était quand même un peu invraisemblable. Et là-dessus, je suis parti.

« Bon, maintenant que j'ai sauvé toute la race humaine de l'extinction, je prendrais bien une pizza. Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Richard n'avait pas d'opinion. Il contemplait Reg avec un certain étonnement.

« Quelque chose vous préoccupe ? fit Reg, surpris.

— C'est un bon tour, dit Richard. J'aurais juré que vous n'aviez pas de barbe quand vous êtes parti derrière l'arbre.

— Oh..., fit Reg en caressant le foisonnement de sa barbe. Oui, dit-il, simple négligence, de la négligence.

— Qu'est-ce que vous avez trafiqué ?

— Oh ! quelques petits ajustements. Un peu de chirurgie, vous comprenez. Rien de radical. »

Quelques minutes plus tard, en les faisant entrer par la porte supplémentaire dont une étable voisine venait mystérieusement de s'enrichir, il leva un dernier regard vers le ciel derrière eux, juste à temps pour voir une petite lumière s'enflammer et disparaître.

« Pardon, Richard », murmura-t-il en leur emboîtant le pas.

## 36...

« Non, merci, dit Richard, même si l'idée de vous offrir une pizza et de vous regarder la manger me ravirait, Dirk, j'ai envie de rentrer chez moi. Il faut que je voie Susan. Est-ce possible, Reg ? Rentrer droit à mon appartement. Je viendrai à Cambridge la semaine prochaine chercher ma voiture.

— Nous sommes déjà là, dit Reg, vous n'avez qu'à franchir la porte, et vous êtes chez vous, dans votre appartement. On est au début de la soirée de vendredi et vous avez tout le week-end devant vous.

— Merci. Eh bien, Dirk, à bientôt, n'est-ce pas ? Est-ce que je vous dois quelque chose ? Je ne sais pas... »

Dirk eut un geste désinvolte. « Miss Pearce, ma secrétaire, vous contactera en temps utile, dit-il.

— Parfait, eh bien, je vous verrai quand je me serai reposé un peu. Tout cela a été, ma foi, assez inattendu. »

Il s'approcha de la porte et l'ouvrit. En faisant un pas dehors, il se trouva au beau milieu de son propre escalier, dans le mur duquel la porte s'était matérialisée.

Il s'apprêtait à gravir l'escalier quand il se retourna car une pensée venait de le frapper. Il revint dans la pièce en refermant la porte derrière lui.

« Reg, pourrait-on faire un petit détour ? dit-il. Je pense que ce serait une bonne idée. J'emmène Susan ce soir au restaurant, seulement l'endroit auquel je pense, il faut réserver. Vous pourriez me faire revenir trois semaines en arrière ?

— Rien de plus facile, dit Reg en faisant un subtil ajustement dans la disposition des boules sur le boulier. Voilà, dit-il, nous avons remonté de trois semaines dans le temps. Vous savez où est le téléphone ? »

Richard monta en hâte l'escalier intérieur qui menait à la chambre et appela l'Esprit de l'Escalier. Le maître d'hôtel se

montra charmant et enchanté de prendre sa réservation et dit qu'il l'attendait dans trois semaines. Richard redescendit, secouant la tête d'un air émerveillé.

« Il me faut un week-end de réalité solide, dit-il. Qu'est-ce qui passait de l'autre côté de la porte ?

— Ça, fit Dirk, c'était votre canapé qu'on vous livrait. L'homme a demandé si nous pouvions lui ouvrir la porte pour qu'il puisse passer le tournant de l'escalier et je lui ai dit que nous le ferions avec plaisir. »

Ce fut à peine quelques minutes plus tard que Richard se retrouva montant en hâte l'escalier qui menait à l'appartement de Susan. En arrivant devant sa porte, il fut content, comme toujours, d'entendre les graves accents de son violoncelle qui lui parvenaient atténusés de l'appartement. Il entra discrètement puis, comme il s'approchait de la porte du salon de musique, il s'immobilisa soudain, pétrifié. L'air qu'elle jouait, il l'avait déjà entendu. Une petite mélodie trébuchante, qui ralentissait, puis reprenait mais un peu plus difficilement...

Il semblait si stupéfait qu'elle s'arrêta de jouer dès l'instant où elle le vit.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle, inquiète.

— Où as-tu trouvé cette partition ? » murmura Richard.

Elle haussa les épaules. « Ma foi, chez le marchand de musique », dit-elle étonnée. Elle ne cherchait pas à plaisanter, elle ne comprenait tout simplement pas sa question.

« Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un passage d'une cantate que je joue dans deux semaines, dit-elle, la cantate n°6 de Bach.

— Qui l'a écrite ?

— Eh bien, Bach, j'imagine.

— Qui ?

— Suis sur mes lèvres. Bach. B-A-C-H. Johann Sebastian. Tu te souviens ?

— Non, jamais entendu parler de lui. Qui est-ce ? Il a écrit autre chose ? »

Susan reposa son archet, cala le violoncelle contre son pupitre, se leva et se dirigea vers lui.

« Tu vas bien ? dit-elle.

— Ma foi, c'est difficile à dire. Qu'est-ce que... »

Il aperçut une pile de partitions posées dans un coin de la pièce avec le même nom sur celle du dessus. BACH. Il se jeta sur la pile et se mit à l'examiner. Un album après l'autre : J. S. BACH. Sonate pour violoncelle. Concertos brandebourgeois. Messe en *si* mineur.

Il la regarda d'un air ahuri.

« Je n'avais jamais vu ça, dit-il.

— Richard, mon chéri, dit-elle en lui caressant la joue. Mais qu'est-ce qui se passe ? Ce ne sont que des partitions de Bach.

— Mais tu ne comprends pas ? dit-il, en brandissant une poignée d'albums. Je n'ai jamais, jamais vu ça !

— Eh bien, dit-elle, avec une feinte gravité, peut-être que si tu ne passais pas tout ton temps à jouer de la musique d'ordinateur... »

Il la regarda avec stupéfaction, puis lentement il s'assit au pied du mur et éclata d'un rire nerveux.

Le lundi après-midi, Richard téléphona à Reg.

« Reg ! dit-il. Votre téléphone marche. Félicitations.

— En effet, mon cher garçon, Reg. Ravi de vous entendre. Oui. Un jeune homme très capable est venu tout à l'heure réparer le téléphone. Je ne pense pas qu'il tombe de nouveau en panne. C'est une bonne nouvelle, vous ne trouvez pas ?

— Très bonne. Alors, vous êtes rentré sans encombre ?

— Oh ! oui, merci. Oh ! nous avons eu ici un épisode amusant quand nous sommes rentrés après vous avoir déposé. Vous vous rappelez le cheval ? Eh bien, il est revenu avec son propriétaire. Ils avaient eu une rencontre regrettable avec un sergent de ville et voulaient rentrer chez eux. Ça n'était pas plus mal. C'est un genre de type dangereux à laisser tramer, à mon avis. Enfin, comment allez-vous ?

— Reg... la musique...

— Ah ! oui. J'ai pensé que ça vous ferait plaisir. Ça m'a donné du mal, je peux vous le dire. Je n'en ai sauvé que la plus infime, infime partie, bien sûr, mais même ainsi j'ai triché. C'était quand même plus qu'un seul homme ne pouvait en faire en toute une vie, mais je ne pense pas que personne ira regarder ça de trop près.

— Reg, on ne peut pas s'en procurer davantage ?

— Ma foi, non. Le navire est reparti et d'ailleurs...

— Nous pourrions remonter dans le temps...

— Non, je vous l'ai dit. Ils ont réparé le téléphone, alors il ne tombera plus en panne.

— Et alors ?

— Eh bien, la machine à voyager dans le temps ne marchera plus maintenant. Elle est grillée. Morte comme un dodo. Je crois que c'est ça qui me fait peur. Mais c'est sans doute aussi bien, vous ne trouvez pas ? »

Le lundi, Mrs. Sauskind téléphona à l'agence holistique de détectives de Dirk Gently pour se plaindre de la note qu'elle venait de recevoir.

« Je ne comprends pas de quoi il s'agit, dit-elle. C'est complètement ridicule. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Chère Mrs. Sauskind, dit-il, je ne saurais vous dire avec quelle impatience j'ai attendu d'avoir de nouveau avec vous exactement cette conversation. Où allons-nous commencer aujourd'hui ? Quel détail de la note aimeriez-vous discuter ?

— Aucun, merci beaucoup, Mr. Gently. Je ne sais pas qui vous êtes, ni pourquoi vous pensez que mon chat a disparu. Ce cher Roderick a trépassé dans mes bras voilà deux ans et je n'ai jamais souhaité le remplacer.

— Ah, Mrs. Sauskind, fit Dirk, ce dont vous ne vous rendez sans doute pas compte, c'est qu'il s'agit là du résultat direct de mes efforts pour que... Si je pouvais vous expliquer l'interconnexion de toutes... » Il s'arrêta. C'était inutile. Il raccrocha doucement le téléphone.

« Miss Pearce ! cria-t-il. Voudriez-vous envoyer à notre chère Mrs. Sauskind une facture révisée. La nouvelle devra mentionner : Avoir sauvé la race humaine de l'extinction totale : pour mémoire. »

**Il mit son chapeau sur sa tête et s'en alla pour la journée.**

**FIN**